ISABELLE

OU

FEMME DE CHAMBRE ET COMTESSE.

II

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD

ISABELLE

OU

FEMME DE CHAMBRE ET COMTESSE

Roman de mœurs.

PAR E.-L. GUÉRIN.

TOME SECOND.

PARIS.

RECOULES, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

RUE DE SORBONNE, N° 9.

1845.

ISABELLE

OU

FEMME DE CHAMBRE ET COMTESSE.

X.

L'appartement de madame Nierville se composait d'une antichambre, d'une salle à manger, d'un salon assez spacieux et de deux chambres à coucher à la suite; celle du fond était en retour sur la cour, et fai-

sait partie d'un corps de logis flanqué à l'angle du corps de bâtiment, et qu'une spéculation maladroite avait laissée inachevé; aussi, en entrant dans la cour, cette masse de moëllons, couronnée d'un toit pointu au quatrième étage, ressemblait assez à une de ces tourelles outrageusement dénaturées par le badigeon réparateur d'un architecte villageois.

Cette chambre, dont la situation était isolée des autres pièces de l'appartement, était habitée par la mère de madame Nierville, vieille dame affligée d'une maladie chronique, suivant les uns, et d'infirmités extraordinaires, s'il fallait en croire les rapports de la bonne qui, depuis trois semaines qu'elle était au service de ces dames, n'avait pu voir encore la figure de la mère de sa maîtresse; pour celle-ci, on la supposait veuve ou récemment séparée de son

mari, car mademoiselle Julie — c'était le nom de la bonne de madame Nierville — avait vu dans le cabinet de toilette des habits d'homme qu'on s'était empressé de faire disparaître pour éviter les questions qu'ils auraient pu susciter de la part de la domestique la plus discrète.

Mademoiselle Julie n'était pas à son aise dans une maison où on ne sortait jamais, où le silence était une des conditions exigées pour conserver sa place, et où la curiosité était incessamment éveillée par une sorte de mystère dont madame Nierville enveloppait ses actions les plus indifférentes, les plus ordinaires.

Quand elle pénétrait dans la chambre à coucher, les rideaux du lit étaient hermétiquement fermés ; madame Nierville lui donnait ses ordres à voix basse, afin de ne pas réveiller sa mère qui goûtait quelques

instans de repos ; et quand l'heure de faire cette chambre arrivait, la pauvre malade était plongée dans une vaste bergère où elle disparaissait sous l'amas d'oreillers échafaudés avec soin derrière sa tête, à droite et à gauche.

L'emménagement du mobilier de madame Nierville s'était fait pendant la journée, mais un tapissier y avait présidé, et quand les deux dames étaient arrivées le soir, dans un fiacre, elles avaient trouvé l'appartement préparé, mis en ordre, comme s'il eût été habité depuis six mois.

Il est vrai de dire que c'était le tapissier qui avait fourni sur les indications qu'on lui avait données.

Madame Nierville ne recevait aucune visite, ne voyait personne de la maison, aussi les prétextes manquaient à mademoiselle Julie pour pénétrer dans la chambre

de la malade, sans y avoir été appelée; son esprit subtil lui fournissait bien quelques ruses pour enfreindre des ordres qui la reléguaient impitoyablement dans sa cuisine, à l'heure des repas, et dans l'antichambre pendant le reste du temps: plusieurs fois, la curieuse jeune fille avait pu parvenir à se glisser, sans bruit, jusques dans le salon, mais alors elle rencontrait un obstacle qu'elle ne pouvait surmonter: la porte de la première chambre à coucher était toujours soigneusement vérouillée en dedans, et devant cette barrière, mademoiselle Julie s'arrêtait en maudissant les précautions prises contre sa curiosité.

La visite inattendue de l'ouvrière en dentelles fut une bonne fortune pour cette pauvre et très indiscrète domestique; elle ne s'informa pas seulement du motif qui faisait désirer, à la locataire du quatrième,

de parler à sa maîtresse; une occasion s'offrait pour enfreindre l'ennuyeuse défense, l'objet de ses commentaires quotidiens, et sans réfléchir aux suites de sa désobéissance, elle traversa, d'un pas léger, la salle à manger, le salon, la première chambre à coucher, qu'un verrou ne protégeait pas ce jour-là; mais au moment d'entrer dans la chambre de la malade, elle s'arrêta.

On causait avec vivacité.

Julie eut un moment d'hésitation; elle regarda derrière elle, comme pour retourner sur ses pas, mais la curiosité la tint clouée à la même place, et puis, on parlait si distinctement qu'elle n'avait qu'à écouter pour entendre ce qu'on disait.

— Ce régime de vie m'épuise, me torture, disait une voix mâle et sonore. et si je continue à jouer le malade, encore deux ou trois jours, je finirai par remplir ce

rôle au naturel. Je n'y tiens plus, et ce soir, je suis bien résolu d'aller me promener, ne fut-ce que dans les rues fangeuses de Paris, du moins, je pourrai respirer, marcher, faire de l'exercice; trois choses nécessaires, indispensables à la vie.

— Mais vous n'y pensez pas, Francis, répliqua madame Nierville; oh quoi! au moment d'atteindre le port, vous désirez faire naufrage? Après avoir échappé pendant deux mois à toutes les recherches dirigées contre vous, et elles étaient actives, comme vous avez pu vous en convaincre pendant que nous habitions cette petite maison de campagne aux environs de Saint-Ouen...

— Oui, je me rappelle encore que pour échapper aux gendarmes du premier consul, il m'a fallu traverser la Seine à la nage;

au mois de juin, c'est une partie de plaisir, dans l'hiver, c'était pour en mourir.

— Eh bien! Francis, continua madame Nierville, c'est quand nous allons recueillir les fruits de notre persévérance, de votre courageuse abnégation de vous-même, c'est au moment où des moyens de fuite nous sont assurés, où nous pourrons quitter cette France inhospitalière, gouvernée par un despote, c'est à ce moment que, pour satisfaire un désir, que je ne m'explique pas, un caprice d'enfant, vous voulez renverser ce que j'ai édifié avec tant de peines et de mensonges! Irez-vous promener affublé de vêtemens de femme, quand on sait dans cette maison que vous êtes gravement malade? Non, Francis, non, vous ne sortirez de cette chambre que pour monter dans la chaise de poste qui nous conduira en Italie..... Encore quelques

jours de patience, mon ami, et nous serons libres et heureux.

— En vérité, Pauline, vous faites de moi ce que vous voulez, et je m'étonne parfois de ma soumission; vous vous êtes dit : « Je serai l'arbitre de sa destinée, son ange protecteur! » et j'ai subi cette douce influence comme la chose la plus délicieuse qui put exister au monde : l'amitié sainte et pure d'une jolie femme; long-temps, vous vous le rappelez, Pauline, ce sentiment a rempli mon cœur; mais il n'est pas donné à l'homme de savoir être heureux du trésor qu'il possède, et votre amitié ne pouvait plus me suffire quand j'ai su que votre cœur n'appartenait pas à l'homme dont vous portiez le nom, que vous n'éprouviez pour lui qu'aversion et mépris...

— Taisez-vous! Francis, taisez-vous! dit madame Nierville avec le ton de l'agi-

tation, il m'a semblé que nous n'étions pas seuls dans cette chambre, et qu'une autre personne...

Elle dit, et avec cette vivacité que peut donner le pressentiment d'un péril auquel on veut se soustraire en le bravant, Pauline ouvrit la porte derrière laquelle la tremblante Julie était immobile, la respiration haletante, embarrassée, le rouge de la honte au front, les yeux baissés, et dans une attitude humble et suppliante.

— Que faites-vous là? mademoiselle, dit Pauline d'une voix impérative; vous écoutiez?

— Madame... peut croire... d'ailleurs les apparences... mais je venais... je...

La malheureuse fille balbutiait en essayant de se justifier.

Le baronnet, travesti en vieille femme, abandonna la bergère dans laquelle il

était étendu, et prenant la domestique par les mains, il la fit entrer dans la chambre, et après un moment de silence, il lui dit :

— Vous pouvez charger votre conscience du poids d'une mauvaise action, en révélant ce que votre détestable curiosité a pu vous apprendre, ou gagner deux mille francs en consentant à vous taire.

— Je me tairai, dit la domestique en suffoquant ; mais croyez bien que le hasard et une visite qui vous attend dans l'antichambre...

— Une visite? dirent Pauline et le baronnet en se regardant d'un air d'inquiétude.

— Je me doute du motif qui lui fait désirer vous parler, reprit Julie qui sentait renaître son assurance; la petite ouvrière aura été tancée à cause de son fils et du va-

carme qu'il faisait au-dessus de la tête de ma... de Monsieur.

— De madame! vous aviez bien dit; et le baronnet laissa tomber sur la domestique un regard menaçant; il faut vous donner une leçon de discrétion, mademoiselle, ajouta le jeune Anglais, et je me charge de ce soin.

— Moi, dit Pauline, je vais congédier cette femme, et lui faire comprendre que son importune visite est au moins déplacée.

Isabelle attendait patiemment le retour de la bonne de madame Nierville, car elle n'espérait pas voir cette dame dont le voisinage gênant lui avait valu la visite de Renaudin, et l'insolent billet dans lequel ce vieil enrichi osait lui proposer d'être sa maîtresse; Isabelle, en venant offrir ses excuses à ses voisines, avait obéi à un sentiment de déférence que l'âge de la malade

et les souffrances auxquelles elle était en proie, pouvaient inspirer à une personne bien élevée; aussi, fut-elle étrangement surprise de l'accueil qu'on lui fit.

Elle était assise dans un coin de l'antichambre quand Pauline entra en disant, avec cette inflexion de voix qui laisse deviner le mécontentement et le dépit :

— Je suis fâchée, madame, de la peine que vous avez prise, mais ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser...

Isabelle s'était levée, et aux premiers mots qui frappèrent son oreille, un cri s'échappa de sa poitrine en même temps que ses lèvres murmuraient :

— La sœur de Frédéric! la femme de M. André!

Pauline, étonnée de l'émotion que sa présence faisait naître, et ne sachant à quoi l'attribuer, regarda plus attentivement la

jeune femme qui s'était appuyée sur le dossier d'une chaise; à son tour, elle reconnut Isabelle, et une vive rougeur colora ses joues, car ce nom de Nierville qu'elle avait pris sans avoir le droit de le porter, cette prétendue mère, pour laquelle sa tendresse filiale réclamait de ses voisins ce silence et cette tranquillité, si difficiles à obtenir dans cette grande ville de Paris, tout cela ressemblait à de l'intrigue, et cette pensée torturait le cœur de l'orgueilleuse Pauline qui voulait et dédaignait de justifier ce que sa conduite paraissait avoir de blâmable.

Son embarras, sa rougeur, les regards inquiets qu'elle jetait autour d'elle, l'extrême désir qu'elle avait d'échapper à une explication, qu'elle ne pouvait donner sans compromettre le baronnet, révélèrent à Isabelle une partie de la vérité, mais elle ne profita pas de la fausse position dans laquelle

se trouvait son impérieuse belle-sœur, et se faisant violence à elle-même en imposant silence à son juste ressentiment, l'indulgente Isabelle se dirigea vers la porte, et au moment de sortir, elle se tourna en disant à Pauline :

— Soyez persuadée, madame, que le hasard seul m'amenait chez vous ; les étourderies de mon fils, de mon cher Frédéric...

Pauline fit un mouvement. Isabelle continua :

— Ses étourderies et ses jeux ont troublé le repos dont cette... dame a tant besoin ; vous vous êtes plaint au portier, c'était votre droit, et en venant vous prier d'agréer mes excuses, je ne faisais que remplir un devoir que les convenances m'imposaient. Voilà, madame, le motif véritable de mon importune visite.

Le ton froidement cérémonieux avec le-

quel Isabelle venait de s'exprimer, avait fait une vive impression sur l'esprit de Pauline, sans dissiper les préventions qu'elle conservait contre sa jeune belle-sœur, depuis le jour où celle-ci était entrée dans sa famille par un mariage que la veuve du comte de Beaulieu regardait comme une tache ineffaçable; mais, revenue de sa surprise, elle eut honte de sa faiblesse qui lui faisait redouter les reproches qu'Isabelle pouvait lui adresser avec raison, et que, dans son fol orgueil, elle méprisait; aussi, laissait-elle la femme de son frère s'éloigner sans avoir daigné lui dire un seul mot, quand des cris et des pas précipités se firent entendre dans l'escalier; Isabelle eut peur, et un mouvement instinctif de conservation, auquel on obéit toujours malgré soi, la fit rentrer dans l'antichambre dont Pauline s'apprêtait à refermer la porte sur elle.

Les deux femmes se regardèrent comme pour s'interroger, et ce moment de silence leur permit d'entendre ce qu'on disait en gravissant les marches de l'escalier.

« Madame Nierville demeure au troisième, la porte à gauche! » articulait la voix criarde du portier Michel, qui essayait de la grossir pour la rendre plus imposante.

— Grand Dieu! murmura Pauline en joignant les mains, le malheureux a été dénoncé!

Isabelle, qui ne comprenait pas le sens de cette exclamation, était muette de surprise, et ne savait que penser de la terreur subite que sa belle-sœur faisait paraître; plusieurs personnes pénétrèrent brusquement à ce moment dans l'antichambre en se disputant avec le portier qui criait à tue-tête qu'il ne connaissait ni ne logeait d'Anglais dans la maison; cet envahissement instantané

fut bientôt expliqué par l'arrivée de deux hommes vêtus de noir de la tête aux pieds, et dont le maintien plein de gravité et le visage sévère glacèrent d'effroi la tremblante Pauline qui devina le malheur qui la menaçait. Le plus âgé de ces deux hommes entr'ouvrit son habit, fit voir une écharpe tricolore qui lui ceignait les reins, et dit, en s'adressant à Pauline que la personne qui l'accompagnait venait de lui désigner du geste :

— Vous vous faites appeler madame Nierville?

La jeune femme avait les yeux baissés; elle ne répondit pas à la question que lui adressait le commissaire de police, absorbée qu'elle était dans ses réflexions.

— Vous habitez un appartement avec un Anglais qui se fait appeler Francis Darnley?

Même silence de Pauline qui gardait son

attitude humble et réfléchie, si bien que le commissaire prit son air réservé pour de la confusion.

— Vous ne répondez pas à ma question, madame, reprit le magistrat, il ne me reste plus qu'à remplir mon devoir. Messieurs, continua-t-il en élevant la voix, visitez cet appartement, et amenez devant moi les personnes que vous y trouverez cachées.

— Je vous défends de faire un pas! s'écria Pauline avec le ton de la résolution, et en se plaçant devant la porte que les agens s'apprêtaient à ouvrir.

— Elle a raison, puisqu'il n'y a pas plus d'Anglais que dans ma poche, murmura doucement, cette fois, le vieux Michel, car il avait un saint respect pour tout ce qui se rattachait à la police, et il n'osait prendre ouvertement la défense de ses locataires.

Le commissaire avait souri dédaigneusement en voyant Pauline repousser ses agens ; mais il fallait en finir ; il prit galamment la main de la jeune femme, et lui dit :

— Toute résistance est vaine et parfaitement inutile, madame; nous savons que le baronnet Francis Darnley est caché dans cet appartement. Puis, s'adressant aux agens, il ajouta : Messieurs : exécutez mes ordres !

XI.

L'injonction du magistrat arracha un cri de désespoir à Pauline ; ses jambes fléchirent, et elle allait tomber aux genoux du commissaire pour implorer sa pitié quand elle surprit un sourire moqueur sur les lè-

vres du grave personnage qui semblait présider à l'arrestation de Francis Darnley ; l'orgueil de Pauline se révolta en songeant qu'elle était en butte à d'outrageans soupçons, et au mépris d'Isabelle, dont l'air surpris indiquait assez qu'elle ne pouvait s'expliquer la fausse situation dans laquelle son impérieuse belle-sœur se trouvait placée ; c'en etait plus qu'il n'en fallait pour faire renoncer Pauline à ses idées généreuses, au projet qu'elle avait conçu, et dont l'exécution devait soustraire le baronnet à la captivité qui le menaçait ; maitresse de son émotion et du trouble qui agitait son ame, Pauline ouvrit elle-même, aux agens, la porte de son salon, en leur disant avec dignité :

— Allez, messieurs, remplissez vos tristes fonctions !

Le baronnet n'avait pas attendu qu'on

vint l'arracher de l'asyle où, depuis un mois environ, il bravait l'active police du ministre Fouché; il avait quitté précipitamment ses vêtemens féminins, afin de se livrer aux agens qui procédaient aux plus minutieuses recherches dans le salon qu'ils venaient d'envahir.

— Il est inutile de faire du scandale, dit-il d'un ton impératif, je suis le baronnet Francis Darnley que vous avez ordre d'arrêter.

Les agens se rapprochèrent et formèrent un cercle autour du jeune Anglais pour constater son identité avec le signalement que chacun d'eux avait su se graver dans la mémoire.

— C'est lui ! se dirent-ils après un moment de silence.

Pauline avait tout entendu; elle joignit les mains et murmura :

— Le malheureux! il est perdu!

Le commissaire s'avança au-devant du baronnet pour lui donner lecture du mandat en vertu duquel il attentait à sa liberté.

— A quoi bon cette vaine formalité? monsieur, dit amèrement Francis Darnley; le premier consul a violé, par le plus impolitique décret, toutes les lois de l'hospitalité; Bonaparte est tout-puissant, nous ne pouvons que protester et nous soumettre, et vous le voyez, je n'oppose aucune résistance à vos agens... seulement, avant de sortir de cet apartement, qu'il me soit permis de justifier madame... — Il s'inclina respectueusement devant Pauline qui n'osa lever les yeux sur lui. — Qu'il me soit permis de détruire les soupçons outrageans que ma présence ici a dû faire naître... Les circonstances...

— C'est inutile, monsieur, dit le caustique personnage dont Pauline avait craint l'ironique censure; nous savons maintenant de quelle nature sont vos relations avec madame , et c'est à ces mêmes relations , qu'en ce moment , l'épouse d'un homme respectable, de M. de l'Archeville, doit sa liberté.

— De l'Archeville, dit Isabelle en jetant un regard à la dérobée sur Pauline, mais son mari se nomme André.

Le baronnet fit un mouvement pour se précipiter dans les bras de Pauline, mais l'attitude de celle-ci le glaça, tant il y avait de sévérité dans son maintien, et de mécontentement dans l'expression de sa physionomie.

— Allons, pensa le baronnet, mon malheur lui répugne; c'est aussi la pierre de

touche de l'amour; il est si facile d'aimer ceux qui sont heureux !

En disant ces mots, Francis Darnley se laissa guider par les agens qui le conduisirent, en le serrant de près, jusqu'à la porte de la rue. Un fiacre stationnait à quelques pas de là; le commissaire fit signe au cocher d'avancer, puis, il invita son prisonnier à monter en voiture, et sans attendre sa réponse, il l'aida, de fort bonne grâce, à gravir le marche-pied, après quoi, lui-même prit place à ses côtés; le chef des agens de police et un de ses accolytes s'installèrent sur la banquette de devant; deux autres agens se hissèrent derrière le fiacre, tandis qu'un troisième allait se jucher auprès du cocher, auquel il dit à voix basse :

— A la Préfecture de police! bon train ! c'est un conspirateur que tu mènes !

Au moment où la voiture de place s'ébranlait, un bruyant éclat de rire s'échappa de la poitrine d'un monsieur, qui descendait d'un élégant cabriolet, et qui s'élança dans la cour de la maison, témoin d'une arrestation arbitraire, en se frottant joyeusement les mains.

Le bruit du fiacre qui s'éloignait avec vitesse avait fait sortir Pauline de sa profonde rêverie; elle leva les yeux, et aperçut, avec autant de surprise que de dépit, Isabelle qui la contemplait de cet air de pitié qu'inspire une grande infortune, et le grave et caustique personnage qui prenait des notes au crayon, avec cette tranquillité d'esprit, cet aplomb que la première personne venue ne saurait avoir. Pauline se sentit froissée de rester ainsi exposée aux regards indiscrets d'étrangers, dont elle redoutait la médisance; Pau-

line voulait se débarrasser de ces importuns, et ce fut d'abord au caustique personnage qu'elle s'adressa.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix brève, votre présence chez moi s'expliquait naturellement, il y a quelques instans; maintenant, elle me semble aussi déplacée qu'indiscrète.

Le caustique personnage fit une grimace et continua de prendre des notes. Son flegme exaspéra la jeune femme, et elle ajouta :

— C'est à vous que je m'adresse, monsieur : si vous ignorez les usages de notre pays, du moins vous en connaissez le langage; répondez, que faites-vous chez moi? qui peut vous y retenir?

L'étranger ferma son calepin, le remit dans sa poche, et fixant Pauline, il répliqua :

— Vous me demandez qui peut me retenir ici? vous, madame; quelques mots, et vous allez me comprendre. Je suis homme d'affaires, et, en cette qualité, chargé par M. de l'Archeville, votre mari...

— Son mari! dit encore Isabelle en se retournant, car elle se disposait à sortir.

L'homme d'affaires lui barra le passage et la prenant par la main :

— Restez, mademoiselle, dit-il en ramenant Isabelle dans la chambre; votre témoignage m'est nécessaire, indispensable, afin de constater, d'une manière précise, la situation de madame de l'Archeville dans cette maison où elle n'est connue que sous le nom, le faux nom de madame Nierville.

— Finissons! monsieur, s'écria Pauline, qui tremblait de colère; M. de l'Archeville n'a rien à voir dans l'intérieur de madame Nierville.

— Aussi, reprit l'homme d'affaires, n'est-ce pas à la prétendue madame Nierville... qui n'existe point... que je m'adresse, mais à madame de l'Archeville, née de Longpont, veuve du comte de Beaulieu, et actuellement en puissance de mari, ledit sieur de l'Archeville, dont je suis le mandataire et le conseil; nous vous avons trouvé *flagrante delicto*, comme dit le texte latin de la loi que nous invoquerons contre vous; nous avons des témoins; le commissaire et ses agens; puis, mademoiselle, qui est à vos gages, sans doute...

— Vous n'êtes pas heureux dans vos suppositions, monsieur, dit Pauline avec le ton de l'ironie; madame n'est point à mon service...

— Et elle vous refuse son témoignage, s'empressa d'ajouter Isabelle.

L'homme d'affaires sourit dédaigneusement, et répliqua d'un ton doctoral :

— Quand nous ferons une enquête, madame ou mademoiselle changera de langage; elle comprendra qu'elle ne peut se réhabiliter qu'en disant la vérité, l'entière vérité; et les notes que j'ai prises pourront venir en aide à sa mémoire, si celle-ci était infidèle.

— Que prétendez-vous donc faire? monsieur, demanda Pauline sans chercher à déguiser son inquiétude; M. de l'Archeville serait-il fou au point de me susciter d'odieuses et d'inutiles persécutions?

— Il n'y songe vraiment pas, répliqua aigrement l'homme d'affaires; mais votre mari connait ses droits, ses privilèges; et comme vous l'avez menacé d'un divorce, il profitera des avantages de la situation que votre imprudente conduite lui a faite pour

vous vendre le plus chèrement possible... nous y mettons de la franchise, cette tranquillité profonde, cet isolement dans lequel vous voulez vivre désormais.

— Ah! c'est à la plus ignoble cupidité que je dois votre visite! s'écria Pauline en laissant tomber sur l'homme d'affaires un regard qui exprimait son indignation; M. André s'est étrangement mépris, s'il a pu croire un seul instant que je consentirais à subir les humiliantes conditions qu'il lui plairait de m'imposer; je n'achèterai point la paix.

— Alors, reprit l'homme d'affaires avec un grand flegme, nous vous ferons la guerre, et vous serez la première à demander la cessation des hostilités; cette persuasion me fera vous laisser mon adresse.

Il écrivit sur un carré de papier : *M. De-*

larue, agent d'affaires, rue de la Victoire, n° 27.

— Voici, dit-il à Pauline en lui donnant son adresse, voici qui vous inspirera, sans doute, de salutaires réflexions; puissent mon nom et ma qualité vous rappeler que je tiens entre mes mains votre réputation, votre repos...

— Des menaces! dit Pauline en s'animant; des menaces! à moi! vous venez de l'entendre, madame, continua-t-elle en saisissant avec vivacité la main d'Isabelle, cet homme qui s'intitule le mandataire d'un époux outragé, cet homme veut spéculer sur la sotte et niaise cupidité de l'un et sur la faiblesse de l'autre; en m'attaquant face à face et l'injure à la bouche, il s'est dit : « Cette femme aura peur de moi; elle cé» dera à toutes mes volontés! » L'honnête homme que voici! en vérité, ne trouvez-

vous pas, madame, qu'il est impossible d'afficher plus d'impudeur ?

A cette interpellation directe, Isabelle comprit que Pauline lui demandait plutôt son assentiment que l'opinion qu'avait pu faire naître dans son esprit les étranges paroles de l'homme d'affaires; franche et sincère, un mensonge lui eût répugné; mais elle n'avait pas besoin d'y recourir pour exprimer sa juste indignation, aussi répondit-elle sans hésiter :

— Les paroles que je viens d'entendre seront désavouées par la personne dont cet homme se dit le mandataire; certes, M. André ne connait pas tous les moyens mis en œuvre par son honnête agent pour arriver au but qu'il s'est proposé d'atteindre; un homme d'honneur ne se laisse pas volontiers couvrir de honte et de ridicule.

— Je n'ai plus rien à faire ici, bégaya

l'homme d'affaires en se retirant à reculons.

Mais au moment de sortir, il en fut empêché par une main vigoureuse qui le retint immobile à la place qu'il occupait, et en même temps ces mots lui arrivèrent aux oreilles :

— Restez, Delarue; nous n'avons pas fini avec madame.

L'homme d'affaires se redressa fièrement en reconnaissant la voix de son client, de M. de l'Archeville qui, depuis quelques instans, écoutait devant la porte du carré laissée entr'ouverte par la milice de Fouché, ce qu'on disait dans la chambre dont il semblait craindre de franchir le seuil ; mais son indécision avait cessé tout-à-coup, et il était entré lentement et en affectant une sorte de dignité.

— Vous ! ici! dit Pauline, que la présence de son mari stupéfiait de surprise.

Avant de répondre, le fournisseur promena ses regards autour de lui, et en apercevant Isabelle, une exclamation inarticulée vint expirer sur ses lèvres, et à son tour, il murmura :

— Elle! ici!... Je devine; elles se sont réunies contre l'ennemi commun; la femme en puissance de mari a toujours envie de secouer le joug... Nous verrons, morbleu!

Pauline se sentit assez de courage pour lutter contre un homme qui ne lui inspirait qu'aversion et mépris; cette fois, elle ne chercha pas à se faire un appui de sa belle-sœur, et dédaignant la pauvre Isabelle, peut-être parce qu'André, qu'elle regardait comme le mauvais génie de sa famille, était là, devant elle, Pauline voulut humilier l'ancien protecteur de sa femme de cham-

bre, dans la personne de cette protégée, qui avait le droit de se dire sa belle-sœur et de porter le nom de marquise de Longpont; ni le flegme et les sarcasmes de l'homme d'affaires, ni les regards menaçans que son époux dirigeaient sur elle, ne purent l'empêcher d'exprimer nettement sa pensée.

— Monsieur André, dit-elle en souriant ironiquement, je vous crois assez de bon sens pour n'avoir pas la pensée de jouer le rôle d'un époux outragé dans son honneur et ses plus chères affections ; de vous à moi, vous le savez, il n'existe aucun lien d'intimité dont vous puissiez vous prévaloir; victime résignée, mais non soumise, j'ai supporté, pendant dix années, les ennuis d'un hymen disproportionné; la peur de mourir sur un échafaud, voilà, monsieur, ce qui vous a donné une épouse, une for-

tune, une situation dans un monde que vous ne deviez jamais connaître; enfant de la domesticité, votre audace vous a fait franchir l'antichambre, et maintenant, c'est dans un salon que vous donnez vos ordres... Vous avez atteint votre but : l'ambition, la cupidité, cette soif insatiable de l'or qui ne vous laissait pas un moment de repos, vous ont jeté dans des spéculations qui vous placent au premier rang des agioteurs... Que désirez-vous de plus?

— J'ai besoin de considération, madame, et vous voulez détruire celle que j'ai acquise? Vous voulez me livrer à la risée d'oisifs et de médisans qui pullulent dans les salons? Un divorce! m'avez-vous écrit ; un divorce! brisera les liens qui nous unissent, déchirera le contrat que vous avez signé...

— Bien malgré moi, interrompit Pauline; ah! de grâce, monsieur, ne rappelez

pas le passé... Trop de souvenirs sont encore présens à ma mémoire; je n'ai pas oublié que c'est à vous que mon frère doit son malheur...

Isabelle fit un mouvement qui exprimait son étonnement et son indignation. Pauline lui lança un regard terrifiant, et continua :

— Le marquis de Longpont s'est imposé un exil qui le sépare de la femme à laquelle vous l'avez contraint de donner son nom; il a tout abandonné pour rompre une intimité que le caprice avait formé et que l'intrigue a voulu rendre sainte et sacrée..... homme sans pudeur, votre ame avide n'avait rien calculé, ni le rang, ni l'éducation; vous avez exploité avec habileté la terreur que vous nous inspiriez, et, par un excès de générosité orgueilleuse, vous avez fait votre complice d'une pauvre fille qui ne demandait pas à sortir de son obscurité; en

la faisant marquise de Longpont, vous ne l'avez pas rendue plus heureuse.

— Eh ! madame, dit Isabelle avec le ton de l'amertume, heureuse ou malheureuse, la marquise de Longpont ne viendra jamais demander des consolations à sa belle-sœur !

— Et elle aurait tort, dit le fournisseur avec empressement; madame de l'Archeville vous recevra, madame la marquise; vous deviendrez son amie, la plus sincère et la plus dévouée, et grâce à vos conseils, ma chère Pauline renoncera à ses gothiques préjugés.

— Ne l'espérez pas, monsieur, dit Pauline avec l'accent de l'énergie; n'espérez, n'attendez rien de moi.

— Je commence à croire que ma présence ici n'est pas inutile, articula fortement l'homme d'affaires ; et prenant M. de l'Archeville à part, il lui dit : Mon cher

client, un procès en adultère peut seul concilier tous les intérêts, et si vous m'en croyez, nous irons ensemble déposer votre plainte.

— Allez, messieurs, allez, leur dit ironiquement Pauline ; je ne vous retiens pas; la femme que vous voulez déshonorer ne fuira point devant vos lâches attaques ; elle ira au-devant ; car si Paris regorge d'hommes d'affaires pour qui l'honneur n'est qu'un mot vide de sens, il renferme aussi d'honnêtes avocats, des magistrats intègres et éclairés ; vous demandez justice, et moi je l'implore !

— Si vous succombez, votre liberté sera compromise, aliénée pendant quelques années, dit le caustique Delarue en se penchant galamment du côté de Pauline ; l'adultère, quand il est prouvé, et nous avons

des preuves, l'adultère est puni d'emprisonnement.

— J'espère que nous n'en arriverons pas à cette fâcheuse extrémité, ajouta le fournisseur en regardant sa femme, comme pour lire dans ses yeux le consentement tacite qu'il lui demandait.

Pauline haussa les épaules, et un sourire dédaigneux, ironique, vint errer sur ses lèvres; l'homme d'affaires prit le bras de son client, et tous deux sortirent de compagnie en ricanant avec impertinence.

— Le pauvre homme! murmura Pauline; il y a toujours dans ses manières et son langage quelque chose qui décèle le valet d'écurie!

— Vous êtes la femme de ce valet d'écurie, madame, dit Isabelle; si vous avez pu l'oublier, il me semble tout disposé à vous le rappeler de manière à le graver profon-

dément dans votre mémoire, et je vous avoue que je suis loin de blâmer sa sévérité à votre égard; ce que j'ai vu ici l'absout.

— Eh! mon dieu, madame, qui vous demande votre avis?

— Ma qualité de belle-sœur me donne le droit de vous parler avec franchise, reprit Isabelle; si la comtesse a pu manquer à ses devoirs, l'ex-femme de chambre a toujours rempli les siens avec une fidélité scrupuleuse; ce n'est point pour mendier des éloges que je le dis hautement, mais afin de vous prouver que je n'étais pas indigne de devenir la femme de votre frère.

— Vous étiez sa maîtresse, et il vous adorait; avec moins d'ambition, aujourd'hui encore, vous seriez heureuse; il est vrai que votre vanité ne pourrait se targuer du titre de marquise de Longpont, qu'entre nous

vous avez bien fait de ne point porter... Je vous en remercie pour mon frère.

— Et vous avez raison, madame; car c'est pour lui, pour son fils surtout, que j'ai voulu dérober au monde son lâche abandon et l'inqualifiable résolution dont j'ai été la victime; pour moi, je n'avais pas à rougir de ma misère : mon travail la rendait honorable, et toutes mes veilles étaient consacrées à élever notre fils, mon cher Frédéric, qui, moins indulgent que sa mère, ne pardonnera peut-être pas au noble marquis de Longpont d'avoir renié sa femme; Dieu m'est témoin, madame, que jusqu'à ce jour j'ai caché à cet enfant mon malheur et sa naissance; Frédéric ne hait point son père, mais un jour viendra où il ne me sera plus permis de garder le silence; cette confidence, que je redoute, mon fils l'entendra, et vous comprenez, madame, qu'elle n'éveillera pas

en lui des sentimens bienveillans pour la famille qui nous repousse avec mépris.

— La faute en est à vous seule, madame; vous avez voulu profiter de l'appui que vous prêtait un misérable...

— N'achevez pas, par respect pour vous-même, puisque vous portez le nom de l'homme que vous voulez flétrir par d'injurieuses paroles.

— M. André n'est plus rien pour moi, reprit Pauline avec dignité; un divorce nous rendra libres l'un et l'autre ; et je vous avoue, madame, que si mon frère était à Paris, je ferais tous mes efforts pour le décider à suivre mon exemple... Une pension suffisante vous dédommagerait des peines que vous avez prises pour élever un enfant que nous n'admettrons jamais parmi nous, et votre silence, en servant nos projets, lui assurerait, à défaut d'un nom et d'un titre,

une fortune indépendante. Voilà quelles seraient les conditions d'un divorce...

— Auquel je ne consentirai jamais! dit Isabelle avec une expression d'énergie qui fit tressaillir Pauline.

— Vienne cette occasion, et votre résolution changera en songeant que votre résistance vous serait plus nuisible qu'utile; on hésite avant de repousser la main qui veut nous secourir.

Il est des bienfaits qui humilient plus qu'une aumône, reprit Isabelle; et si, par vos conseils, mon époux s'adressait aux tribunaux pour annuler notre mariage, s'il se trouvait des magistrats assez éhontés pour déchirer le contrat qui nous unit, alors, je ne prendrais conseil que de mon désespoir; et cet état de domesticité, que vous, madame, me reprochez comme un crime, et qui n'était qu'une preuve de mon amour

et de ma soumission aux caprices de votre frère, cette domesticité, dont je ne rougis pas, moi, me servirait encore de refuge... Qui sait! plus d'une femme de parvenu trouverait peut-être piquant d'avoir à son service une marquise, de se faire coiffer par une de Longpont... Car, quoique vous fassiez, ce nom m'appartient, je l'ai payé de mon déshonneur! c'est acheter bien chèrement le droit de le porter.

— Allons! si ce pauvre marquis n'était en Allemagne, il aurait, lui aussi, à se défendre contre vos semblans de tendresse et cet amour maternel que vous invoquez comme votre plus beau titre au respect de tous... Mais, hélas! nous n'aurons pas, vous et moi, à le tourmenter... Toutes mes lettres sont restées sans réponses, et si je ne connaissais le caractère de mon cher Frédéric, je pourrais croire que le nom de

marquis de Longpont est rentré dans le néant.

— Je vois que madame [illegible] ne s'habituera jamais à [illegible], l'unique héritier de son frère, [illegible] dont les vertus et les talents [illegible] un peu d'éclat sur un nom qui fut illustre; je regrette, madame, que vous ne compreniez pas combien nos droits sont [illegible] : votre ancienne femme de [illegible], avec moins d'esprit que vous n'en avez, a parfaitement jugé votre situation, et ce n'est pas elle qui vous dirait : Ne cédez point aux volontés d'un époux justement irrité; je vous conseillerais de [illegible] les débats d'un procès qui [illegible] votre vie entière, cette vie intime, [illegible] de laquelle on répugne souvent [illegible] un frère, un ami dévoué, à des [illegible] qui riront de vos douleurs, et raconteront joyeusement

à leurs amis les infortunes conjugales d'une comtesse et d'un fournisseur... Croyez-moi, madame, ne donnez pas cette triste satisfaction à vos ennemis de salon... subissez votre destinée, et soyez la femme d'un homme sans naissance, mais non sans mérite.

En disant ceci, Isabelle se dirigea vers la porte et sortit, laissant son orgueilleuse belle-sœur en proie à la plus vive agitation.

Pauline était tombée sur une chaise en murmurant d'une voix entrecoupée par les sanglots. — Elle pouvait pleurer, personne n'était là pour être témoin de sa douleur. — Mon parti est pris... j'échapperai à la honte qu'ils veulent faire rejaillir sur mon front... Pauvre Francis! je ne quitterai point Paris sans avoir tenté de le sauver.

Elle dit, et mettant aussitôt à exécution

le projet qu'elle venait de concevoir, Pauline fit venir sa domestique, guérie désormais de sa curiosité, car depuis deux heures au moins, la pauvre fille était dans la chambre à coucher, immobile sur le fauteuil qu'elle occupait au moment où le baronnet s'était présenté aux agens de police qui venaient l'arrêter ; elle n'avait rien entendu des scènes violentes dont l'antichambre avait été le théâtre ; aussi, fut-elle étrangement surprise quand Pauline lui dit :

— Mademoiselle, vous pouvez dès aujourd'hui chercher une place, vos services me sont désormais inutiles.

La domestique se mit à pleurer, en protestant qu'à l'avenir elle se conduirait de manière à ne mériter que des éloges.

— Eh ! mon Dieu, mademoiselle, dit Pauline avec le ton de l'impatience, je ne vous renvoie pas pour prendre une autre

bonne, mais parce que je quitte Paris aujourd'hui même. Allez me chercher un tapissier, le premier venu, celui qui sera d'humeur à m'acheter ce mobilier.

La domestique ne revenait pas de sa surprise, néanmoins elle s'acquitta fort intelligemment de la commission dont Pauline l'avait chargée, et ne revint qu'avec un tapissier qui paraissait tout disposé à faire une affaire, pourvu qu'elle fût bonne.

Il prisa le mobilier, moitié de sa valeur, Pauline accepta les propositions de l'honnête industriel qui se repentant de sa première estimation trouva moyen de rentrer dans une centaine de francs, en prétextant que, dans son inventaire, il avait compté la glace du salon, qui appartenait au propriétaire; Pauline supporta, sans dire un mot, cette déduction, vraiment frauduleuse; elle était pressée d'en finir, et ce

désir lui coûta deux termes de loyer qu'il fallait payer au portier pour que le tapissier ait la permission d'emporter les meubles qu'il venait d'acheter.

Avec la gratification, toute magnifique, que Pauline se crut obligée de donner à sa bonne, elle eût gagnée à laisser son mobilier en paiement d'un logement qui allait rester vacant pendant quatre mois environ !

Libre de ce côté, Pauline envoya chercher une voiture de place et se fit conduire à la préfecture de police où le citoyen Dubois commandait en maître et trop souvent en despote; mais la tyrannie a aussi ses bons momens, et ce fut dans un de ceux-là que l'imprudente jeune femme se présenta pour solliciter la permission de visiter le baronnet Francis Darnley dans la prison.

Une jolie femme est presque certaine d'être favorablement écoutée; Pauline le savait, aussi mit-elle une sorte de coquetterie à triompher des répugnances que son indiscrète demande avait fait naître; et que le préfet Dubois n'eut pas la galanterie de dissimuler, quand le nom du prisonnier frappa son oreille; ses préventions se dissipèrent après avoir entendu raconter une histoire bien romanesque, bien invraisemblable que Pauline imagina avec une merveilleuse facilité, et qu'elle débita sans rougir et du ton le plus naturel.

La permission tant désirée lui fut accordée pour une fois seulement; pendant une demi-heure et en présence de deux guichetiers, elle allait pouvoir parler à son cher Francis, le presser dans ses bras, lui apprendre quels énormes sacrifices son amour insensé, criminel, lui imposait;

quels dangers la menaçaient ; la permission délivrée, Pauline ne se montra pas aussi prolixe dans ses remercîmens que dans sa demande ; sa politesse cérémonieuse et pleine de causticité étonna le sévère Dubois, qui se promit, à l'avenir, de rester magistrat, même avec les jolies femmes qui viendraient le solliciter.

En arrivant à la prison de la Force, Pauline, encouragée par un premier succès, avait senti renaître son espoir ; il ne lui suffisait plus maintenant d'embrasser l'infortuné prisonnier, elle voulait briser ses chaînes, le rendre à la liberté et fuir avec lui.

Cette idée : qu'on peut toujours gagner un geôlier ! enfanta le projet le plus extravagant qui put sortir d'un cerveau féminin ; jamais tentative d'évasion n'aurait été plus facile à déjouer que celle qui paraissait of-

frir à Pauline des chances de succès, mais quand on lui eut fait subir les minutieuses investigations auxquelles on soumet les personnes qui visitent des prisonniers , quand elle se vit dans une salle basse, noire et enfumée, ayant à sa droite un guichetier vieux et laid qui savourait avec délices une pipe de tabac qu'il avait dérobée sur une once qu'il venait d'acheter pour un détenu ; et qu'à sa gauche, une espèce de singe au visage grimaçant, à la voix rauque, au regard effronté, se rapprochait d'elle, la froissait et semblait agité d'un mouvement convulsif, qui lui faisait étendre les mains et trépigner des pieds, quand Pauline se vit entre ces deux hommes, elle eut peur, et sans la présence du baronnet qui parut, accompagné d'un autre guichetier, la jeune femme se serait enfuie; Francis Darnley rassura Pauline du regard , et

celle-ci, en s'approchant de lui, ne put s'empêcher, malgré son émotion et sa frayeur de faire remarquer au baronnet que sa visite ne semblait pas le surprendre.

— Je vous attendais, répliqua froidement le jeune Anglais.

Pauline fit un mouvement, le baronnet lui saisit la main et ajouta :

— J'ai besoin de deux cents louis ou d'une valeur représentant cette somme.

— Ces bagues et colliers en valent plus de cinq cents :

Et Pauline remit ses bijoux au baronnet : celui-ci en les recevant, la serra tendrement sur son cœur.

— Chère amie, lui dit-il à voix bassse ; ce soir, à minuit, dans la rue Saint-Antoine, en face de l'église Saint-Paul... Séparons-nous !

A minuit, le baronnet était libre, et disait à sa maîtresse :

— Ma Pauline, dis un éternel adieu à cette ville qui t'a vu naître, car dans deux jours nous saluerons ensemble les côtes de l'Angleterre !

XII.

Isabelle était sortie précipitamment de chez sa belle-sœur, dont la réputation de sagesse venait de recevoir une si rude atteinte, et qui, dédaignant de se justifier, avait humilié la pauvre femme, que le ha-

sard amenait chez elle, sans doute pour n'avoir pas à rougir de l'étrange situation dans laquelle son inconcevable étourderie l'avait placée. Isabelle savait ce qu'elle devait attendre des procédés bienveillans de Pauline; un divorce lui était offert en échange d'une modique pension qu'on lui faisait encore acheter au prix d'un silence honteux et criminel, puisqu'il laisserait ignorer à son fils les droits que sa naissance lui donnaient.

Malgré elle, Isabelle avait pu entendre Pauline lui faire de semblables propositions ; l'espèce d'influence que la sœur de son mari exerçait sur son esprit n'avait pu contenir que difficilement l'expression de ses sentimens, et quand elle fut seule ; et que l'air frais de la rue, en lui frappant au visage vint ranimer ses sens engourdis, Isabelle s'étonna de sa patience et de sa

modération, et elle s'écria involontairement :

— Pauvre comtesse! il lui a semblé plus facile d'aimer un baronnet anglais que son mari! Sa vertu s'est fort bien accommodée d'un amant, ajouta-t-elle avec le ton de l'ironie, et voilà la femme dont l'orgueil se révolte en songeant que son frère m'a donné son nom, que je lui appartiens par des liens indissolubles... Ce n'est pas lui qui oserait les briser!

Ce défi, qu'Isabelle portait à son époux, s'échappa de ses lèvres avec une expression menaçante qui attira l'attention de deux ou trois passans; Isabelle eut honte de ce mouvement d'emportement qui lui valut les questions les plus sottes et les plus indiscrètes, elle précipita sa marche pour échapper à la niaise curiosité qu'elle venait de faire naître, et arriva, au magasin de

lingeries de la rue de Seine, le visage empourpré, la respiration haletante; son émotion ne lui permit pas d'articuler une seule parole; elle posa sa broderie sur le comptoir, en faisant signe à la maîtresse du magasin qu'elle était venue très vite.

— C'est bien, dit celle-ci, j'aime l'exactitude; reposez-vous; dans un moment, nous causerons... — Et s'adressant à un grand jeune homme qui se pavanait devant une glace, sous prétexte de refaire le nœud da sa cravate : — Voyons, beau cavalier, laissez-là votre toilette, et dites-moi si vous trouvez ces broderies de votre goût.

Le jeune homme pirouetta fort gracieusement, et répondit, sans regarder ce qu'on lui montrait :

— Ah! délicieux! ma *paole* d'honneur! c'est *chamant*..... comme l'idée de ma bonne vieille tante.

Et un violent éclat de rire lui permit de montrer ses dents qui étaient fort belles.

— Comment la trouvez-vous, ma bonne vieille tante, continua-t-il en se dandinant devant le comptoir, et en jouant avec les paquets de breloques qui se balançaient mollement sur sa culotte de casimir couleur noisette ; je la trouve *adoable* l'idée de ma bonne vieille tante ! s'exiler de Paris pour aller recueillir une misérable succession de cent mille florins.... C'est une monnaie allemande, mesdemoiselles, ajouta-t-il, et se caressant le menton, une monnaie qui a cours à Vienne et autres lieux circonvoisins... J'y avais un oncle conseiller aulique..... une fort belle place, si j'en crois ma bonne vieille tante..... Le bonhomme a pensé à nous en écrivant son testament... c'est très gentil de sa part...

— Madame votre tante doit partir inces-

samment? demanda la lingère en empaquetant les broderies qu'elle venait de montrer à cet incroyable élevé à l'école du voluptueux Barras.

— Très incessamment, répondit le merveilleux en se posant tragiquement, c'est-à-dire quand il plaira à Dieu et au *Journal de Paris* de lui envoyer une demoiselle de compagnie..... Je l'ai justement dans ma poche.

— La demoiselle de compagagnie? demanda la lingère d'un ton badin.

— Très original! s'écria le jeune homme en faisant des contorsions comme s'il eut voulu se disloquer; c'est comme l'idée de ma bonne vieille tante, ajouta-t-il; non, mesdames, je n'ai pas le bonheur d'avoir en poche un objet *chamant*, *adoable;* mais une feuille de papier que j'ai musqué, afin

de lui ôter son odeur infect... Nous occupons une petite place à la quatrième page, entre un landau à vendre et une recette miraculeuse pour faire pousser les moustaches et autres agrémens chevelus... « *Une dame d'un âge respectable...* » Je voulais mettre de soixante-six ans cinq mois et quelques jours, mais ma bonne veille tante n'y a pas consenti... Alors, j'ai écrit le mot respectable.... « *Désire trouver une demoiselle de compagnie, fort bien élevée, pour voyager en Allemagne; les appointemens les plus honorables lui seront assurés. S'adresser,* et cætera... » Or, il s'est présenté bon nombre de demoiselles : vieilles, jeunes entre les deux, s'intitulant demoiselles de compagnie.. .. Mais, hélas! et pour me servir d'une locution triviale, le fond du sac ne répondait pas à l'étiquette... « J'attendais qu'il m'en vienne une telle que je la désire! » a dit ma

bonne vielle tante, et en effet, elle attend que Dieu et le *Journal de Paris* lui envoyent cette compagne indispensable de ses lointaines excursions... S'il n'avait fallu qu'aller à Vienne, je me serais offert, parce qu'enfin, Vienne est une grande ville, et qu'on est certain de ne pas y mourir d'ennui, mais ma bonne vieille tante veut courir les aventures, visiter le pays qu'habitait son frère... voyager à petites journées!... Il faut bien avoir envie de choucroûte pour se mettre en tète une semblable idée; aussi, ai-je prétexté des affaires pour rester dans mon *adoable* Paris.... la ville des jolies femmes.

— Et des beaux hommes, ajouta la lingère en souriant malicieusement.

— Il s'en trouve quelques-uns, reprit le merveilleux en engloutissant son menton dans le paquet de mousseline qui lui en

tourait le cou ; puis relevant vivement la tête, il ajouta : Si vous aviez dans vos connaissances une jeune fille... ma bonne vieille tante tient à la jeunesse, à cause de la gaîté, qui en est presque toujours l'inséparable compagne; qu'elle soit jeune, ni jolie, ni laide, assez instruite pour causer, lire et faire la mouche quand l'occasion s'en présentera... Si cette demoiselle a de bons répondans et des passeports en règle, elle pourra se présenter; je lui garantis le plus joli voyage d'agrément... pendant qu'elle séjournera à Vienne où se trouvent beaucoup d'émigrés, ces galans seigneurs de l'ancienne cour qui vivent philosophiquement, les uns en faisant une cuisine française... dont un clerc d'huissier ne voudrait pas manger, les autres en coiffant les jolies Viennoises ou en leur enseignant la langue française...

La lingère aimait bien causer, mais seu-

lement le temps qui lui était rigoureusement nécessaire pour vanter les marchandises dont elle voulait se défaire; le jeune incroyable avait fait ses emplètes, et comme son babil intarissable menaçait de distraire long-temps encore, les ouvrières qui l'écoutaient et ne travaillaient point, la lingère coupa court aux divagations du jeune fou en lui disant :

— Mon cher M. Scipion, vous me voyez désolée, mais j'ai à livrer ce soir un trousseau de mariée, et vous comprenez qu'il réclame tous mes soins.

— Je comprends fort bien, dit le jeune homme, vous enverrez les broderies chez ma tante... Moi, je vais faire un tour au jardin du Tribunat (1).

(1) Chacun sait que le Palais-Cardinal, édifié par Richelieu, fut tour à tour Palais-Royal, Palais-Égalité, et qu'il servit pour tenir les séances des membres du Tribunat.

Il dit et sortit de la boutique, non sans avoir lancé une douzaine d'œillades assassines à une grosse blonde dont la blanche carnation et les joues vermeilles avaient fait une vive impression sur son esprit quelque peu blâsé, car M. Scipion, malgré ses vingt ans, avait autant vécu qu'un homme de soixante.

Après son départ, la lingère, madame Duhamel, passa une rapide revue des chiffons que ses ouvrières plissaient, brodaient ou montaient, et qui sous leurs doigts agiles prenaient des formes gracieuses; on avait peu travaillé, aussi le blâme fut-il général, et en cette occasion, madame Duhamel n'épargna personne, pas même la grosse blonde, sa protégée; quand elle eut fini de parler, Isabelle, qui attendait dans lesfond de la boutique que la lingère ne fut plu

occupée, s'avança timidement et présenta la broderie qu'elle venait d'apporter.

— Je ne pensais plus à vous, ma chère, dit madame Duhamel en prenant l'ouvrage qu'Isabelle rapportait, et en l'examinant attentivement. C'est bien, ajouta-t-elle, très bien ; vous travaillez comme un ange.

La bonne humeur que madame Duhamel laissait paraître encouragea Isabelle à lui demander quelques instans d'entretien que la lingère lui accorda aussitôt en la faisant entrer dans son arrière-boutique.

— Vous allez me trouver bien indiscrète, madame, lui dit Isabelle ; mais votre obligeance m'enhardit à vous demander de me rendre un service d'où dépend peut-être le bonheur de ma vie.

— Parlez, ma chère, parlez, dit madame Duhamel d'un ton affectueux ; et si je puis vous être utile, soyez certaine que vous se-

rez heureuse... Voyons, de quoi s'agit-il?

— De me protéger auprès de cette vieille dame qui cherche en ce moment une demoiselle de compagnie pour voyager en Allemagne.

— Vraiment! vous avez le goût des voyages?... eh! mais, je ne sais trop si je dois me priver d'une habile ouvrière pour faire plaisir à madame Durville..... c'est une excellente femme, sans doute; mais à son âge, on a des manies auxquelles vous ne pourrez peut-être pas vous habituer... et puis, elle part seule.. son neveu, M. Scipion, ne l'accompagne pas.

— Fort heureusement, madame; car alors il m'eût fallu renoncer à un espoir que les paroles de ce jeune homme avaient fait naître dans mon cœur... Croyez bien que ce n'est point pour satisfaire un désir capricieux que je veux quitter Paris; les nouveaux visages m'ont toujours effrayé...

Jeune encore, je tiens à mes habitudes; mais un devoir impérieux m'appelle à Vienne... où mon... frère habite depuis plusieurs années... Une occasion de me rapprocher de lui m'est offerte, peut-être ne se représentera-t-elle jamais...

— Et vous voulez ne point la laisser échapper, dit madame Duhamel en interrompant Isabelle; allons, je vois, ma chère, qu'il me faudra chercher une autre ouvrière... Cela me chagrine, car j'avais songé à vous offrir quelque chose qui aurait pu vous convenir... Il n'y faut plus penser... Vous voulez une lettre de recommandation pour madame Duhamel, je vais vous l'écrire...

Et la lingère traça à la hâte quelques lignes dans lesquelles elle faisait un pompeux éloge de la personne qu'elle adressait à madame Durville pour remplir auprès d'elle l'emploi de demoiselle de compagnie;

par un excès de délicatesse, qu'Isabelle sut apprécier, madame Duhamel, avant de fermer sa lettre, lui en donna lecture, et en finissant, elle dit :

— Cela suffira, sans doute ; mais si la vieille dame tenait absolument à avoir des renseignemens positifs sur vous, c'est moi, qui me chargerais de les lui donner... Ne rougissez pas, madame, la révolution que nous venons de traverser a jeté le désordre dans tant de familles, qu'on s'occupe seulement aujourd'hui de rassembler les siens sans leur demander compte d'une conduite qui appartient à un passé que, Dieu merci! nous espérons ne jamais revoir..... Vous avez un fils? ajouta madame Duhamel, et son regard interrogateur s'arrêta sur le visage pâle d'Isabelle, vous avez un fils... un mari, peut-être, dont vous n'osez avouer le nom?

Isabelle essuya deux grosses larmes qui sillonnaient ses joues, et soupira tristement.

— Je respecte votre silence, poursuivit madame Duhamel en s'animant, et je devine maintenant que ce frère que vous allez chercher à Vienne n'est autre que l'époux malheureux... ou infidèle, dont vous regrettez l'absence... Votre conduite vous honore, et ce n'est pas moi qui vous détournerai de votre projet... Allez chez madame Durville, et revenez m'apprendre le résultat de votre visite... Je souhaite que vous puissiez lui convenir.

— Je le désire ardemment, dit Isabelle; mais je crains de ne pas réussir.

— Vous réussirez, ma chère, lui dit madame Duhamel en la reconduisant jusqu'à la porte de la boutique, vous réussirez, j'en suis certaine.

Isabelle s'éloigna avec vitesse et se dirigea vers la rue Saint-Honoré, où demeurait madame Durville.

XIII.

La tante du muscadin qui venait faire admirer les grâces de sa personne aux jeunes ouvrières de la lingère, celle que le citoyen Scipion désignait avec tant d'abandon sous la qualification de sa bonne vieille

tante; madame Durville, enfin, était une femme qui, en dépit des soixante-huit années que le temps avait amassées sur sa tête, conservait encore toute la vivacité, la pétulance de la jeunesse; fière d'une vieillesse qu'elle savait rendre aimable, madame Durville ne voulait pas être traitée en sexagénaire; elle aimait rire, causait volontiers politique, et racontait fort originalement les anecdotes qui s'étaient gravées dans sa mémoire; en renonçant à plaire, madame Durville n'avait point renoncé à aimer; seulement, l'objet de son culte s'était élevé, et la créature avait porté ses vœux aux pieds du Créateur; toutefois, la dévotion de madame Durville était douce, facile et tolérante; elle prêchait d'exemple, et n'imposait pas aux autres des sentimens qui étaient dans son cœur; seulement, comme sa conduite avait toujours été irréprochable, et qu'elle n'avait

quitté sa mère que pour suivre l'époux que sa famille lui donnait ; elle exigeait des personnes qui l'entouraient ou qu'elle admettait dans son intimité, cette même régularité de conduite, cette retenue qui lui avaient valu l'estime des honnêtes gens ; on comprend qu'au moment de quitter la France pour faire un voyage qui devait durer quelques mois, madame Durville ait songé à se donner une compagne dont la société charmerait ses ennuis, et qu'elle se soit montrée difficile sur le choix de cette compagne qu'elle demandait par l'entremise du *Journal de Paris*, sa lecture favorite.

Isabelle, en se présentant chez la vieille dame de la part de sa lingère craignait d'essuyer un refus, et cependant, un espoir secret lui faisait regarder ce voyage comme le terme de ses souffrances et de cette lutte

qu'il lui fallait soutenir pour éloigner d'elle et de son enfant la misère, cette plaie de l'âme et du corps; la pensée que son bonheur, son avenir dépendaient de l'impression qu'elle allait produire sur l'esprit de madame Durville la glaçait d'effroi, et lui faisait redouter l'entrevue qu'elle allait demander.

— Il le faut absolument, murmurait Isabelle en franchissant la porte-cochère de la maison où demeurait madame Durville; allons! du courage, et songeons à mon fils.

Elle se fit indiquer, par le concierge, l'appartement de madame Durville, et quelques instans après, Isabelle était assise dans une salle à manger élégamment décorée, et madame Durville, qui finissait de dîner, lui adressait les questions suivantes.

— Vous savez, mademoiselle, que c'est pour voyager en Allemagne que je désire trouver une dame de compagnie que ma vieillesse n'épouvantera pas, et qui saurait se contenter de vingt-cinq louis d'appointemens.

— Je le sais, madame, répondit Isabelle en souriant gracieusement.

— Vous avez des répondans? mademoiselle.

— Votre lingère, madame Duhamel, a bien voulu me recommander à vous... voici sa lettre.

Madame Durville lut attentivement les quelques mots que sa lingère lui écrivait afin de l'engager à prendre pour dame de compagnie la personne qu'elle lui envoyait, et dont elle se portait caution pour la moralité; madame Duhamel, terminait en disant que la situation de la jeune femme

qu'elle lui envoyait lui inspirait le plus vif intérêt, et qu'elle serait charmée d'apprendre que sa recommandation ait pu servir à assurer l'avenir de sa protégée.

— C'est fort bien, dit madame Durville en examinant curieusement Isabelle, je ne doute pas, mademoiselle, que vous ne méritiez le vif intérêt que vous inspirez à cette bonne madame Duhamel ; ce qu'elle m'écrit me suffit, votre volonté est libre, rien ne vous retient à Paris.

— Rien absolument, répondit Isabelle en rougissant.

— Je vous fais cette question plutôt dans votre intérêt que pour satisfaire un sentiment de curiosité ; le voyage que j'entreprends peut se prolonger au-delà du terme que vous avez peut-être fixé pour votre retour... Nous habiterons Vienne pendant quelques semaines, et si le séjour de cette ville me

plait, il est possible que nous y restassions deux ou trois mois…

— Ceci dépend de vous, madame, dit Isabelle sans s'émouvoir.

— De Vienne nous irons à Prague, puis nous visiterons Salzburg, Inspruck, Vérone… et si le voyage et le climat me sont favorables, nous parcourrons l'Italie; nous verrons Parme, Florence et Rome… C'est une folie, sans doute, de vouloir, à mon âge, entreprendre de semblables excursions; il fallait une occasion pour me décider à rompre avec mes vieilles habitudes; des intérêts de famille m'appellent à Vienne, et je veux profiter de ce déplacement pour satisfaire d'anciens désirs… il y a bientôt cinquante ans que j'ai envie de voir l'Italie! Vous comprenez, mademoiselle, poursuivit madame Durville en laissant tomber sur Isabelle un regard interrogateur, que mon

voyage sera long, et qu'il faut que je sois bien certaine que la personne qui m'accompagnera me tiendra bonne et fidèle compagnie; c'est pourquoi je préfère choisir une jeune fille plutôt qu'une femme mariée... et comme madame Duhamel connait mes intentions à cet égard, je pense que ma détermination ne sera pas un obstacle qui vous empêcherait de prendre l'emploi que je vous offre.

Isabelle éprouva un moment d'hésitation, car il fallait mentir pour être acceptée par la vieille dame ou renoncer, en disant la vérité, à l'espoir de joindre Frédéric de Longpont, qui résidait à Vienne; Isabelle fit un effort sur elle-même, et répondit, avec un calme apparent, qu'elle se regarderait comme étant trop heureuse de trouver un emploi honorable qui l'admettait dans l'intimité d'une personne respectable.

— En ce cas, mademoiselle, c'est une affaire conclue; faites vos préparatifs, et revenez demain vous installer ici; on va vous préparer une chambre; nous partirons dans cinq ou six jours... mon neveu me fait arranger une berline de poste dans laquelle nous serons comme dans un appartement; à l'entendre, c'est une merveille que cette voiture-là; le carrossier répond de sa solidité, et c'est le principal.

En disant ces mots, madame Durville se leva pour reconduire Isabelle, qui sortit toute joyeuse de l'heureux succès de sa démarche; elle se rendit chez la lingère pour la remercier de son intervention, et lui confier l'embarras dans lequel la détermination de madame Durville la mettait. Isabelle n'avait songé qu'à rejoindre son époux qui était à Vienne, mais elle ne pouvait abandonner son fils à des soins mercenaires. La bonne

madame Duhamel comprit aisément l'anxiété d'Isabelle, et elle voulut lui donner une nouvelle preuve de l'intérêt que sa situation lui inspirait.

— Je me charge de veiller sur votre fils, dit madame Duhamel en pressant affectueusement les mains de la jeune femme dans les siennes ; je le placerai chez un maître de pension avec lequel je suis en relations depuis long-temps ; c'est un excellent homme, qui ne fera pas un savant de votre fils, mais un citoyen utile ; les élèves qu'on lui confie ont en lui un véritable père de famille ; vous serez contente de savoir votre fils dans sa pension. Je vais lui écrire pour lui annoncer notre visite qui se terminera, j'en suis certaine, par les arrangemens nécessaires en pareille occasion et par des adieux, bien pénibles... Si vous voulez suivre mon conseil, poursuivit madame Duha-

mel, nous laisserons ignorer au petit bonhomme que vous partez... Une aussi brusque résolution, à laquelle il n'est point préparé, pourrait lui causer de trop vifs regrets; épargnez-lui ce chagrin; il suffira, pour motiver votre séparation, de supposer que vous venez d'obtenir un emploi lucratif qui vous permet de lui donner une éducation plus soignée; dans quatre ou cinq jours, j'irai le prendre à sa pension, je le conduirai au spectacle, et je profiterai d'un moment favorable pour lui apprendre une partie de la vérité; vous la lui direz tout entière dans une lettre que je lui ferai remettre quelques jours après; de cette manière nous éviterons une secousse morale, une commotion qui, à cet âge-là, pourrait avoir des suites funestes.

Isabelle sentit toute la justesse du raisonnement de madame Duhamel, et elle s'em-

pressa de suivre le conseil qu'elle lui donnait; elle retourna à son logement de la rue de Vaugirard, où Frédéric l'attendait en proie à l'inquiétude que la longue absence de sa mère lui causait. Isabelle rassura son fils, et pour justifier l'emploi du temps qu'elle avait passé loin de lui, elle lui apprit qu'elle avait trouvé une bonne place, par l'entremise de la lingère qui l'occupait.

Frédéric ne fit que fort peu d'attention aux détails que sa mère lui donnait : elle était près de lui, il pouvait lui prodiguer ses caresses, peu lui importait le reste; il le croyait du moins, mais quand Isabelle le prit sur ses genoux, et qu'après l'avoir baisé au front en réparant le désordre de sa blonde chevelure, elle lui eut dit, avec un ton de gravité qu'elle ne prenait jamais que quand elle était fâchée :

— Frédéric, le changement qui va s'opé-

rer dans notre situation va me faire réaliser un projet auquel de malheureuses circonstances m'avaient contraint de renoncer.

— Un projet! répéta Frédéric d'un air surpris; qu'est-ce donc? maman.

— Tu vas le savoir, Frédéric, et j'aime à penser que cette bonne nouvelle te comblera de joie... L'instruction que nos parens nous donnent sert non seulement à nous distinguer dans la société, mais encore, et quand des revers de fortune nous atteignent, elle peut suppléer à ces ressources qui nous manquent et nous procurer des moyens d'existence dont on ne saurait rougir.

— Oui, maman, je te comprends parfaitement.

— Eh bien, Frédéric, cette éducation que je ne puis te donner, moi, cette instruction qu'un jeune homme reçoit avec plus de fruit dans une pension, où l'ému-

lation l'excite sans cesse à travailler, mes moyens vont me permettre de te la faire recevoir; c'est un sacrifice dont tu seras reconnaissant? n'est-ce pas? Frédéric.

Le jeune enfant regardait sa mère d'un air étonné, et après un silence, il dit avec vivacité :

— Je ne te comprends plus, maman.

— Comment. Frédéric, tu ne devines pas que je veux te mettre en pension.

— Je ne veux pas te quitter, moi! dit l'enfant avec résolution.

— Il le faut cependant, Frédéric, reprit sa mère en s'efforçant de dissimuler son émotion; l'emploi qu'on m'a offert... et que j'ai accepté avec empressement, peut assurer notre avenir à tous deux... Demain, nous quitterons cette chambre, toi, pour entrer dans une pension, dont le maître deviendra bien vite ton ami; moi, pour

occuper cet emploi qui nous procurera des avantages qui valent certainement les petits sacrifices que nous lui faisons; le plus grand de tous, mon cher enfant, c'est celui de ne plus t'avoir près de moi, à mes côtés... mais je te l'ai dit, il le faut absolument.

— Absolument, articula lentement Frédéric; nous étions si heureux, maman, et toi-même, tu me le répétais quand j'enviais les jouets ou les beaux habits de mes camarade. « Nous avons le nécessaire, mon enfant, me disais-tu, nous ne pouvons rien désirer de plus. » Aussi, je ne regardais plus avec envie ce que tu ne pouvais pas me donner... et j'avais raison, n'est-ce pas? maman.

— Oui, Frédéric; et c'est parce que tu as assez d'intelligence pour comprendre la nécessité d'une séparation, qui t'afflige, quoiqu'elle ne sera pas de longue durée,

que je ne te traite pas en enfant.... A ma place, une autre mère aurait dit : J'ai résolu de te mettre en pension dès demain... Moi, je t'explique les motifs qui me font agir, et tu m'approuves, n'est-il pas vrai, Frédéric.

En parlant ainsi, Isabelle était bien certaine que son fils n'oserait la contredire, et qu'il subirait, sans murmurer, toutes les conséquences d'une résolution qui coûtait à son cœur de mère ; il fallait que le souvenir de son époux vînt ranimer son courage et lui donner la force nécessaire pour dissimuler les angoisses qu'elle ressentait en songeant à une séparation qui pouvait être éternelle.

Pendant la nuit qui s'écoula, Isabelle ne put se livrer au sommeil ; son esprit agité lui faisait exagérer les tourmens auxquels son ame serait en proie pendant ce voyage,

qui devait être pour elle une contrainte pénible, puisqu'il lui faudrait composer son visage et sourire alors qu'elle aurait peut-être envie de pleurer.

— Je n'ai pas le choix des moyens, se dit-elle; ma présence à Vienne peut décider de Longpont à revenir en France, afin de rendre à son fils et son rang et son nom... La fierté de l'émigré cédera devant les pleurs d'une épouse, d'une mère... Frédéric a le cœur bon, et quand je lui parlerai de son fils, sa vivante image, quand je lui aurai raconté la lutte qu'il m'a fallu soutenir pour élever cet enfant, et le préserver des douleurs poignantes de la misère, oh! alors, Frédéric oubliera que notre mariage a été le résultat d'une violence, dont je n'étais pas complice... Le civisme d'André a préservé de l'échafaud le frère et la sœur, et s'il a mis un haut prix à la protection qu'il

leur accordait, dois-je en être la victime ? La marquise de Longpont a expié bien cruellement quelques mois d'une existence brillante !...

Le jour, qui commençait à paraître, arracha Isabelle à ses réflexions ; elle s'occupa des préparatifs de son voyage, en même temps qu'elle rassemblait le modeste trousseau de son fils. Frédéric, en s'éveillant, aperçut sa mère qui était occupée à faire des paquets; une grosse larme sillonna ses joues, mais il l'essuya bien vite afin de ne point démentir la bonne opinion que sa mère avait de sa précoce raison ; il s'habilla en silence, et afin de lui prouver qu'il n'avait pas oublié la conversation de la veille, Frédéric fit un petit paquet de ses livres et de ses cahiers, et quand ces apprêts furent terminés, il se hasarda de demander où

était située la pension dont il allait devenir l'un des élèves.

Isabelle l'ignorait, et pour éviter de nouvelles questions, elle répondit que madame Duhamel s'était chargée de trouver cette pension.

— Nous allons aller chez elle, ajouta Isabelle, car elle nous attend ce matin.

Et avant de sortir, elle envoya chercher un fiacre pour y mettre le bagage de son fils; Frédéric éprouva un serrement de cœur en sortant de cette maison dans la vaste cour de laquelle il avait fait de si joyeuses parties de balle et de saute-mouton.

— Je ne suis plus un enfant, se disait-il à voix basse, je ne dois pas songer à mes billes, à ma balle et à mes toupies maintenant; il faut que je devienne savant, et le

plus vite possible encore, afin que cela coûte moins d'argent à maman.

La lingère n'avait pas perdu de temps, et quand Isabelle arriva avec son fils au magasin, elle apprit de madame Duhamel que tous les arrangemens avaient été pris dès la veille, et que le maître de pension attendait son élève.

Et s'adressant à Frédéric, dont le visage tristement sérieux l'avait frappé, madame Duhamel lui dit :

— Mon petit ami, j'ai annoncé à M. Morin, votre maître de pension, qu'il aurait en vous un élève aussi studieux que docile, et maintenant que je vous ai vu, je suis bien certaine que vous ne me démentirez pas... Je me connais en physionomie, ajouta la lingère, et la vôtre promet beaucoup; aussi, et avec la permission de votre

mère, je vous ferai un cadeau dont vous apprécierez l'utilité.

Et présentant à Frédéric une petite bonbonnière de carton!

—Prenez ceci, mon petit ami, et rappelez-vous que les progrès que vous ferez à votre pension seront toujours récompensés.

Frédéric ouvrit la bonbonnière et trouva une petite montre en argent; ses yeux brillèrent de plaisir en contemplant le joli cadeau que madame Duhamel lui faisait, et dans l'excès de sa joie, il s'élança au cou de la bonne lingère et l'embrassa à plusieurs reprises; Isabelle souriait des transports de son fils, et elle fit signe à madame Duhamel de profiter de l'allégresse qu'elle venait de faire naître pour conduire Frédéric à sa pension. La montre d'argent préoccupait si vivement le jeune enfant que pas un soupir ne s'échappa de ses lèvres quand

il se vit de nouveau dans le fiacre, entre ses livres et son petit trousseau.

L'admission de Frédéric, dans la pension dirigée par M. Morin, ne devait soulever aucune difficulté, car madame Duhamel avait payé six mois d'avance, et s'était informé du trousseau que chaque élève était tenu d'avoir en entrant à la pension. Quand Isabelle voulut connaître le prix que monsieur Morin demandait, madame Duhamel regarda fixement le maître de pension, et celui-ci, qui avait sa leçon déjà faite, répondit avec un ton de bonhomie qu'il ne pouvait rien déterminer d'avance.

— Dans quelques mois, ajouta-t-il en donnant une légère tape sur l'épaule de Frédéric; dans deux ou trois mois, je connaîtrai les capacités de mon nouveau pensionnaire, et alors, je vous dirai, madame,

quelles sont mes conditions. Soyez certaine qu'elles ne seront pas déraisonnables.

Isabelle ne fut pas dupe du stratagème imaginé par la bonne madame Duhamel; elle admira l'ingénieuse délicatesse de l'obligeante femme qui la traitait en amie intime; et tout en se réservant de la remercier dans des temps plus heureux, Isabelle ne put s'empêcher de lui dire à voix basse :

— Ah! madame, il est des services qui inspirent l'estime, et celui que vous me rendez est un de ceux-là.

— Quand vous serez de retour, vous me remercirez, lui dit madame Duhamel; embrassez votre fils et partons!

Frédéric, en se séparant de sa mère, éprouva un sentiment d'effroi qui se manifesta par des larmes et un tremblement convulsif. M. Morin vint en aide à la pauvre mère pour calmer le chagrin de son élève,

et sa parole grave, mais affectueuse, produisit l'effet qu'il désirait. Frédéric cessa de pleurer et fit ses adieux à sa mère, qui, en l'embrassant une dernière fois, lui dit, avec l'accent de l'émotion :

— A bientôt, Frédéric.

— A dimanche, maman, répondit l'enfant d'une voix étouffée.

— Je vous le recommande, monsieur Morin, dit madame Duhamel en prenant à part le maître de pension; Dieu merci! mon commerce me procure assez d'aisance pour me donner les moyens de rendre service à mes amis.

— J'en sais quelque chose, répliqua Morin d'un ton pénétré, et quand j'ai commencé mon établissement...

— Chut! fit madame Duhamel, ne parlons pas du passé.

Et pour se dérober à l'indiscrète recon-

naissance du maître de pension, madame Duhamel prit le bras d'Isabelle et l'entraîna rapidement sur le palier de l'escalier.

Frédéric resta seul avec M. Morin.

— Ne perdons pas un instant, dit madame Duhamel en faisant monter Isabelle dans le fiacre qu'elle n'avait pas voulu congédier en arrivant à la pension. Nous allons à votre logement, rue de Vaugirard, puis ensuite chez madame Durville, qui déjà vous attend avec impatience... Je la connais; en dépit des soixante ans, la vieille dame a encore toute la vivacité de la jeunesse... Ne la faisons pas attendre.

Isabelle se laissa conduire, et ce fut madame Duhamel qui régla ses petits intérêts, en faisant mettre les meubles, qui garnissaient la chambre, dans un petit grenier pour la location duquel le portier n'exigea qu'une faible rétribution. Ceci terminé,

elles se rendirent rue Saint-Honoré, et entrant dans la cour de la maison où demeurait madame Durville, elles la trouvèrent examinant, en compagnie de son neveu Scipion, la merveilleuse berline de poste que le carrossier venait d'amener.

— Je vous remercie du cadeau que vous m'avez fait, dit la vieille dame à sa lingère; l'air réservé, les manières et le langage de ma demoiselle de compagnie me plaisent infiniment.

— Elle mérite votre confiance, répliqua madame Duhamel.

— Je ne l'accorde pas aisément, reprit la vieille dame, mais je crois qu'elle sera bien placée en la lui donnant.

Et s'adressant à Isabelle, qui se rappelait involontairement qu'elle aussi avait eu voiture :

— Mademoiselle, lui dit-elle en s'appuyant

sur son bras, nous partirons plus tôt que je ne vous l'avais dit ; j'ai hâte d'arriver à Vienne.

Isabelle étouffa un soupir, et murmura :

— Et moi aussi j'ai hâte d'arriver à Vienne !

Madame Durville retint sa lingère à dîner, et dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'arrivée de celle-ci jusqu'au moment où on vint dire à la vieille dame qu'elle était servie, on délibéra sérieusement sur les objets de toilette qu'il fallait emporter pour représenter dignement les douairières de Paris dans la capitale de l'Autriche.

Ce conciliabule nécessita de grands apprêts et de nouveaux achats, et madame Duhamel put se dire, en récapitulant les chiffres des emplètes qui furent faites dans

son magasin, que les bonnes actions rapportaient parfois d'assez gros bénéfices.

La garde-robe d'Isabelle fut augmentée, et madame Durville, en lui faisant les cadeaux qu'elle jugeait de première nécessité, lui dit d'un ton sérieux :

— Ne me remerciez point, mademoiselle; si je veux que vous soyez coquette, c'est pour moi, non pour vous; car avec un visage comme le vôtre, la toilette n'est pas de rigueur; mais avec le train que nous avons, il faut en imposer par les yeux, puisque c'est ainsi qu'on obtient la considération qui, pour beaucoup de gens, tient lieu d'estime.

Nous ne dirons pas toutes les allées et venues, les causes multipliées qui précédèrent le départ de madame Durville et de sa demoiselle de compagnie; les domestiques étaient sur les dents, et l'incroyable Sci-

pion, le muscadin le plus aimable de l'époque, vit, avec une joie indicible, sa bonne vieille tante s'installer dans sa berline de poste.

Il lui souhaita un bon voyage, lança deux œillades assassines à Isabelle, et refermant la portière, Scipion s'écria d'une voix retentissante :

— En route ! postillon !

La berline s'ébranla sous les efforts de deux chevaux fort peu fringans, mais assez vigoureux pour courir l'espace de trois lieues sans reprendre haleine.

XIV.

Les trois cents lieues qui séparent Vienne de Paris furent franchies avec une célérité qui ne permit à madame Durville que de jeter un rapide coup-d'œil sur les villes que sa berline traversait au grand trot. Villers-

Cotterets et son dépôt de mendicité, cet épouvantail des vagabonds et des malheureux mendians ; Soissons et ses vastes prairies ; Reims et son antique cathédrale et ses nombreuses fabriques de pain d'épice ; Stenai, où le grand Condé commença sa réputation militaire ; Luxembourg, qui fut l'apanage d'un maréchal de France ; Trêves, célèbre par le concile qui s'y tint ; Mayence, renommé pour ses jambons, et Wurzburg, Nuremberg et Ratisbonne, ces trois villes de la Bavière qui furent tour à tour le théâtre de grands événemens, cette nature si riche et si fertile en France, si agreste dans le duché du Bas-Rhin, si pauvre en Bavière ; ces vastes plaines, ces villes, ces bourgs, ces villages qui jalonnent la route capricieuse, inégale qu'il faut parcourir pour arriver aux portes de la capitale de l'Autriche ; ce panorama vivant qui s'offrait

aux regards de nos voyageurs ne les intéressait que médiocrement. Madame Durville avait hâte d'arriver à Vienne pour y recueillir la succession de son frère, et Isabelle pressait de tous ses vœux l'instant où elle pourrait se dire : « Je respire le même air que mon époux! » Toutes deux s'entendaient à merveille pour stimuler les postillons, abréger l'heure des repas et la durée des haltes nocturnes. On s'arrêtait à minuit, on soupait, et avant cinq heures du matin, madame Durville faisait demander des chevaux et une tasse de chocolat, et on roulait jusqu'à dix heures; on déjeûnait et on se remettait en route.

Huit jours après leur départ de Paris, nos deux voyageuses s'arrêtaient à la porte de l'*Aigle-Noir*, une des premières hôtelleries de Vienne, et où ne descendaient que des personnes ayant voiture ou voyageant

en poste; la diligence versait ses voyageurs de l'autre côté de la rue, à l'auberge de la *Belle-Pipe;* on y était aussi bien, et moitié moins cher qu'à l'*Aigle Noir*; mais on n'avait pas l'agrément de voir se rassembler, sous les fenêtres du salon de compagnie (1), deux ou trois douzaines de mendians, horriblement défigurés et estropiés qui imploraient votre charité en psalmodiant un air national.

Madame Durville, qui venait à Vienne pour recueillir la succession de son frère qui avait été conseiller aulique, se laissa voler de fort bonne grâce et sans sourciller, pour ne point donner à l'hôte allemand une piètre idée du caractère français; et puis, comme elle avait besoin de renseignemens que cet homme pouvait lui donner, malgré

(1) Espèce de salle à manger pour les voyageurs qui dînaient en commun.

les principes d'ordre et d'économie qui présidaient à toutes ses dépenses, madame Durville ne marchanda point ; aussi exécutait-on ponctuellement ses ordres et s'empressait-on de satisfaire ses moindres caprices.

Pendant que madame Durville faisait d'actives démarches pour se mettre en possession de la fortune que son frère lui avait léguée, Isabelle, qui ne l'accompagnait pas toujours dans ses courses, chez les avocats et les procureurs, détenteurs des pièces constatant ses droits, Isabelle avait jeté les yeux autour d'elle pour trouver une personne, aussi intelligente que discrète, à laquelle elle pût confier le motif secret de son voyage et le désir qui remplissait son cœur.

L'hôte de l'*Aigle-Noir*, M. Carle Werner, était bien l'être le plus prolixe et le moins

propre à recevoir des confidences; sa langue babillarde ne tarissait point de la journée; parler était pour lui un besoin impérieux, et quand il n'avait rien à raconter ou à commenter, il imaginait et conjecturait. Isabelle n'eut pas même l'envie de savoir de lui les noms des émigrés auxquels il disait avoir eu l'honneur de donner une hospitalité qui, pour lui, avait été ruineuse; mais si Carle Werner ne lui inspirait que de l'éloignement, en revanche, son neveu Fritz obtint facilement sa confiance.

Ce jeune homme venait d'atteindre sa vingtième année; quoique étudiant de l'université, Fritz ne fréquentait point ses camarades et fuyait les tavernes; d'un caractère doux et paisible, Fritz ne cherchait des distractions que dans ses livres d'étude; vainement son oncle Carle lui décochait de sanglantes épigrammes touchant sa sauva-

gerie, Fritz dédaignait de répondre, ou quand la patience venait à lui échapper, il disait avec le flegme qui ne l'abandonnait jamais :

— Cher oncle, vous avez fait votre fortune en dirigeant habilement votre hôtellerie, moi je veux faire la mienne en devenant savant.

— Bast ! disait Carle en faisant claquer ses doigts, la science n'engraisse pas.

— Elle fait vivre, répondait philosophiquement Fritz.

Et pour abréger la discussion qui allait s'envenimer, le jeune étudiant regagnait sa chambre, s'y enfermait, et se mettait à feuilleter ses livres.

Cependant, depuis l'arrivée de madame Durville et de sa demoiselle de compagnie, Fritz n'était plus si assidu ; il trouvait vingt prétextes pour descendre de sa chambre,

parcourait les escaliers, la cour et le salon de compagnie, et toujours il rencontrait dans ses excursions Isabelle qui, de son côté, songeait à se procurer des renseignemens sur le marquis de Longpont, et cherchait toutes les occasions pour questionner les servantes; mais leur baragouin était inintelligible pour la jeune femme qui n'y comprenait rien. L'obligeant Fritz vint à son aide, en se chargeant de lui traduire les réponses qu'on faisait à ses demandes.

Ces petits services établirent bien vite une sorte d'intimité entre la demoiselle de compagnie et le neveu de l'hôtelier; la complaisance du jeune étudiant était si grande, qu'Isabelle le chargea, une première fois, de mettre une lettre à la poste pour madame Duhamel. La missive de la lingère servait d'enveloppe à une très longue lettre qu'Isabelle écrivait à son fils, et

dans laquelle sa tendresse inquiète se trahissait par des craintes que son cœur de mère lui exagérait.

Le second service qu'Isabelle réclama de la complaisance de l'obligeant Fritz concernait son époux ; mais comme elle ne voulait pas faire connaître quels liens l'unissaient au marquis de Longpont, elle se donna comme étant chargée, par une famille éplorée, de prendre des renseignemens sur l'un de ses membres qui, après la tourmente révolutionnaire, s'était retiré à Vienne pour y vivre sans doute obscurément.

Le jeune étudiant parut surpris de la confidence qu'Isabelle lui faisait, et celle-ci, qui s'aperçut du ton de contrainte avec lequel il lui promettait de s'acquitter de sa commission, et comme il lui importait de ne point laisser soupçonner la vérité, Isabelle

s'empressa de dire à Fritz qu'elle n'attachait personnellement aucune importance aux renseignemens qu'elle le priait de prendre.

— J'avais promis, aussitôt mon arrrivée à Vienne, ajouta-t-elle en s'efforçant de dissimuler son embarras, je m'étais engagée... bien inconsidérément, j'en ai la preuve maintenant, à faire cesser l'horrible incertitude d'une famille envers laquelle j'ai contracté quelques obligations... Je croyais ma tâche plus facile...

Fritz ne la laissa pas achever, et il s'écria avec une vivacité qui n'était pas dans ses habitudes.

— J'ai honte, mademoiselle, du mauvais vouloir que je vous ai laissé paraître; certes! et je vous le dis franchement, il sera difficile de se mettre sur les traces de ce marquis de Longpont; c'est un de ces nobles,

comme l'émigration nous en a fait beaucoup connaître : un titre, de la fortune, mais rien de plus; la diplomatie ou la guerre n'ont point inséré son nom sur leurs tablettes, et pour vous parler un langage plus clair, c'est un grand seigneur parfaitement inconnu... Toutefois je prendrai des informations, je questionnerai..... Mais j'y songe, mademoiselle, mon oncle Carle peut nous aider dans mes recherches.

— Je le savais, monsieur Fritz, dit Isabelle, et je vous avoue que son caractère m'a ôté le désir de lui demander ce service.

— Oui, mon oncle Carle n'est pas la discrétion incarnée, et peut-être aurait-il pensé que l'intérêt que vous preniez au marquis de Longpont...

Isabelle baissa les yeux et balbutia

— Votre oncle, monsieur Fritz, n'est pas seulement indiscret...

— Je vous comprends, mademoiselle, et je me charge de l'interroger sans qu'il puisse soupçonner le véritable motif d'une curiosité qui doit sécher bien des larmes.

Et le timide Fritz accompagna cette phrase d'un regard significatif; le jeune étudiant n'éprouvait plus, à la vue d'Isabelle, ces tremblemens nerveux qui l'empêchaient d'articuler une parole, qui lui donnaient un maintien embarrassé et l'air d'un sot. Le rôle de protecteur, dont il s'acquittait avec toute la délicatesse que peut inspirer l'éducation et le savoir-vivre, les petits services qu'il rendait journellement à la demoiselle de compagnie de madame Durville avaient opéré une métamorphose complète dans son caractère, en lui inspirant une hardiesse dont il était le premier à s'éton-

ner. Fritz n'avait aucun projet, peut-être même ne formait-il point un seul désir, et cependant il saisissait avec empressement toutes les occasions d'être utile à Isabelle, et de la placer, en quelque sorte, sous sa dépendance, en se rendant nécessaire, indispensable.

Les recherches qu'il s'était chargé de faire pour retrouver le marquis de Longpont lui inspiraient une sorte d'aversion pour ce noble qu'il ne connaissait point; toutefois, il avait donné sa parole qu'avant la fin de la journée il aurait des détails sur le marquis; et pour remplir cette promesse, Fritz comptait sur son oncle Carle, dont la prodigieuse mémoire et l'infatigable curiosité le mettaient en position de savoir et de retenir tout ce qui venait à sa connaissance.

Quand Fritz eut prononcé le nom de

Longpont, son oncle Carle fit une laide grimace, et secouant rudement le bras de son neveu, il lui dit d'une voix caverneuse :

— Est-ce que tu le connais, neveu? est-ce que cet émigré français s'est fait recevoir dans la société des illuminés dont tu es le secrétaire?... je sais, neveu, que tu ne veux pas en convenir ; pourquoi? Je l'ignore; tu crains sans doute de te compromettre, de me compromettre moi-même, en signalant à la vigilance de la police autrichienne l'hôtel de l'*Aigle-Noir*. Je t'en remercie, neveu, car la prudence et la discrétion ne sont pas les qualités qui distinguent la jeunesse; l'âge mur les possède...

— Je le sais, mon oncle, répliqua Fritz en souriant; mais tout cela ne m'apprend pas ce qu'il m'importe de connaître... Le marquis de Longpont a-t-il laissé des traces de son séjour à Vienne?

— Hélas! oui, neveu, et si je ne te déshérite pas, ce qui est probable, tu auras à réclamer au marquis de Longpont quinze cents florins dont il est mon débiteur pour logement, nourriture et avances faites dans l'espoir de me voir intégralement payé... Bast! l'émigré sentant crouler son crédit à l'*Aigle-Noir* a brusquement quitté Vienne pour ne pas faire connaissance avec un logement beaucoup moins agréable que celui que je croyais lui avoir loué un bon prix... Pauvre dupe que j'étais! Le marquis a esquivé la prison, et moi j'en suis pour mes avances, mes fournitures et mon logement.

— Il est jeune, ce marquis de Longpont?

— Trente ans; peut-être plus, peut-être moins... Ceci ne m'intéressait nullement... Mon voisin Lipmann, l'organiste de la cathédrale, avait pris sur lui des informations

plus positives que celles que je m'étais procurées; il est vrai de dire que Lipmann avait bien ses raisons pour cela; le beau marquis de Longpont...

— C'est un joli garçon? demanda brusquement Fritz.

— Figure fort ordinaire, des manières *item*, tournure *item;* il n'y a que le langage qui tranchait... la fine langue! Marie Lipmann t'en aurait dit quelque chose il y a deux mois... mais la pauvre fille est morte en donnant le jour à un enfant qui, fort heureusement! n'a survécu que quelques heures... La mère et le fils ont été réunis dans le même cercueil... Quant au voisin Lipmann, sa raison a déménagé, et maintenant il est pensionnaire de l'hôpital des fous.

— Et c'est ce marquis, cet exécrable

émigré français qui a causé tous ces malheurs ?

— Chut ! neveu, parlons avec plus de ménagement d'une nation qui nous fait vivre, nous autres hôteliers ; d'ailleurs, tout en blâmant M. le marquis de Longpont d'avoir séduit une pauvre fille, qui n'avait que sa sagesse pour dot, je ne puis qu'approuver la résolution qu'il a prise de rendre son mariage impossible ; le meilleur moyen, c'était de quitter Vienne furtivement...

— Et de voler son hôte ! s'écria Fritz d'une voix tonnante.

— Neveu, reprit Carle, comme homme, j'approuve la conduite du marquis de Longpont, mais en ma qualité d'hôtelier, et d'hôtelier doublement frustré, je ne puis m'empêcher d'appeler toutes les malédictions du ciel et de l'enfer sur la tête de

mon débiteur... Ceci est logique, neveu, et je te défie de me prouver le contraire.

Fritz n'avait pas envie de disputer; aussi il approuva entièrement le raisonnement de son oncle, et le quitta pour aller rendre compte à Isabelle du succès de sa démarche; mais avant de lui apprendre ce qu'il savait, Fritz lui dit, avec le ton de l'intérêt :

— Mademoiselle, j'ai réussi, ou à peu près, dans les informations que vous m'avez chargé de prendre sur le marquis de Longpont; me permettrez-vous de vous adresser une question, à laquelle je vous supplie de répondre avec sincérité.

Isabelle s'étonna de ce préambule, et elle répondit, d'une voix tremblante :

— Parlez, monsieur, et croyez que ma franchise ne vous laissera rien ignorer de ce que vous voulez savoir.

— La situation dans laquelle je vous trouve, mademoiselle, m'indique suffisamment que des liens de parenté ne vous attachent point à M. de Longpont; le désir d'obliger sa famille, m'avez-vous dit, est le seul motif qui vous guide…

— C'est la vérité, dit Isabelle en se contraignant.

Son trouble et son émotion échappèrent aux regards du jeune étudiant, car il ajouta avec vivacité :

— Je suis heureux, mademoiselle, de l'assurance que vous me donnez; à mon tour de ne vous laisser ignorer aucune des tristes circonstances qui ont signalé le passage de M. de Longpont dans cette hôtellerie.

— Il a logé ici! s'écria involontairement Isabelle.

Fritz fit un mouvement de surprise;

une vive pâleur se répandit sur son visage, et il répéta, avec le ton de l'ironie :

— Oui, mademoiselle, il a logé ici!... Mon oncle Carle est son créancier pour une somme de quinze cents florins...

— M. de Longpont acquittera cette dette, n'en doutez pas, monsieur Fritz.

— Je n'ai aucune raison pour suspecter la probité de ce marquis de Longpont, mademoiselle, répliqua Fritz en attachant sur la jeune femme un regard scrutateur; je rapporte les faits qui sont venus à ma connaissance, et ne les commente point. Les dettes du marquis prouvent un esprit léger et un caractère indifférent; mais ce n'est pas là son plus grand tort, et vous allez partager mon indignation; car, non content d'abuser de la confiance que mon oncle Carle avait en lui, votre marquis de Longpont, profitant de l'intimité du voisi-

nage, s'est introduit dans l'intérieur d'un homme respectable, d'un vieillard qui n'avait que son talent d'organiste pour subsister, et pour unique joie sa fille, sa chère Marie... La plus lâche des séductions est venue porter le désespoir et le déshonneur dans la maison de l'organiste Lipmann... Vous ne pouvez comprendre, mademoiselle, toute la bassesse des moyens auxquels ce marquis de Longpont a eu recours pour triompher des scrupules et de la vertueuse résistance d'une pauvre fille qui croyait à son amour, à ses sermens, aux promesses qu'il lui faisait, pour subjuguer son cœur et égarer sa raison... Quand ce grand seigneur a été blâsé, quand ses désirs ont été satisfaits, et que l'hôte de l'*Aigle Noir* est devenu plus pressant pour obtenir au moins, de son débiteur, quelques à-comptes, oh! alors, le marquis n'a pas cherché à

excuser sa faute, à réparer le mal qu'il avait fait... il a pris honteusement la fuite, mademoiselle, il s'est dérobé à la sainte colère d'un père outragé dans ce qu'il avait de plus cher au monde : dans l'honneur de son unique enfant! Il a fui, et depuis ce moment on n'a jamais entendu parler de lui.

Isabelle n'avait donné aucun signe d'improbation; elle était muette et stupéfiée de surprise; ce qu'elle venait d'entendre l'affligeait douloureusement; mais elle eut assez de force d'esprit pour cacher son chagrin et dévorer ses larmes; un sourire fiévreux, une contraction nerveuse qui ne ressemblait point à un éclat de rire, vinrent détruire les soupçons qui commençaient à se glisser dans l'esprit du jeune étudiant, qui, bien certain que ses conjectures étaient mal fondées touchant les relations

qu'il supposait exister entre le marquis et la demoiselle de compagnie de madame Durville, s'empressa d'ajouter, avec l'accent de l'indignation :

— Ce n'est pas tout encore, mademoiselle; il y a un mois, une jeune fille mettait au monde un enfant dont le père avait quitté Vienne, et dont on ignorait la retraite. Le Ciel a eu pitié de cette malheureuse mère; elle a succombé, et quelques heures après, l'innocente créature que sa faute condamnait à la misère, à l'ignominie, le pauvre enfant expirait sur le corps glacé de celle qui venait de lui donner l'existence... Ce tableau est bien lugubre, et cependant il faut y ajouter le sombre désespoir d'un vieillard qui voyait mourir sa fille, et qui ne pouvait la venger... A cet âge-là, les larmes sont taries, les consolations stériles... la raison de l'organiste

Lipmann n'a pu supporter cette horrible secousse, et aujourd'hui les gardiens de la maison des fous montrent, aux curieux qui les visitent, un homme de soixante ans, qui ne cesse de répéter qu'il se rend à la cathédrale pour exécuter un *De profundis.* « C'est en l'honneur de ma fille ! » ajoute-t-il en ricanant. Je viens de le voir, et je ne saurais vous dire, mademoiselle, les sentimens que la vue de ce vieillard a fait naître en moi... J'ai maudit ce marquis de Longpont...

— En avez-vous le droit, monsieur? lui dit Isabelle d'une voix sévère; vous êtes bien jeune, monsieur Fritz, et ce n'est pas à votre âge qu'on peut juger sainement la conduite des autres ; il vous manque l'expérience, et c'est en vieillissant qu'on l'acquiert.

Cette petite leçon, qu'Isabelle donnait

au jeune étudiant, fit une vive impression sur son esprit; mais en même temps, les soupçons, qu'il s'efforçait de bannir de sa pensée, se fortifièrent, et sans la présence de madame Durville qui rentrait, ayant à sa suite un procureur, un avocat et le confesseur de feu son frère, Fritz allait s'expliquer et révéler à Isabelle le secret qui pesait sur son cœur depuis qu'elle lui avait parlé du marquis de Longpont.

— Demain! se dit-il en sortant de l'appartement; demain, elle m'entendra.

Mais le lendemain, et contre son habitude, madame Durville sortit après le déjeûner et emmena sa demoiselle de compagnie pour lui faire connaître Vienne, ou plutôt ses magasins à la française, ses modistes à l'instar de Paris, et ses ateliers de couturières, où on est étonné d'entendre parler le français de nos jolies grisettes

parisiennes; ce langage sans étymologie, mais non sans originalité, et qui exprime énergiquement ses pensées qu'il enveloppe.

Après les modistes et les couturières, les promenades publiques eurent leur tour; madame Durville, qui avait transigé pour éviter les lenteurs d'un procès et les ennuis d'une liquidation faite de par la loi et par l'entremise des gens de justice, madame Durville voulut commencer son voyage d'agrément par visiter toutes les curiosités que Vienne renfermait dans son sein; sa demoiselle de compagnie lui était d'une absolue nécessité dans ses lointaines explorations, aussi, Isabelle fut obligée de se résigner à admirer des monumens qu'elle regardait sans les voir, ce qui ne l'empêchait pas de soutenir une conversation incessante, mais dont la futilité ne pouvait la

distraire des graves pensées que les discours de Fritz avaient fait naître dans son ame.

Les fréquentes promenades de madame Durville et de sa demoiselle de compagnie plongèrent le jeune étudiant dans un sombre désespoir dont son oncle Carle fut le premier à se moquer; mais toutes ses railleries ne purent décider Fritz à lui confier la cause de son chagrin ; le silence obstiné avec lequel il accueillait le torrent de plaisanteries, imaginées par son oncle Carle, piqua si vivement l'amour-propre de celui-ci, qu'il jura de connaître le secret de son neveu, et ceci, avant la fin de la journée.

Le bonhomme était non seulement bavard, mais il possédait encore, à un degré imminent, l'instinct de la curiosité; il s'était mis en tête de savoir pourquoi son ne-

veu Fritz passait une partie de la journée, accoudé sur le balcon de l'hôtel ; il ne pouvait croire que la vue des passans pût captiver, pendant des heures entières, l'attention d'un jeune docteur de vingt ans, d'un savant que l'Allemagne saluerait un jour du titre de grand homme. Le bonhomme s'était dit, avec la sagacité qui le caractérisait :

— Ou mon neveu est amoureux... et ceci est très probable... ou ce pauvre garçon a perdu l'esprit en voulant en acquérir... ce qui est beaucoup moins certain... S'il aime, c'est quelque nez retroussé, quelque minois langoureux qu'il aura aperçu à une fenêtre des maisons voisines... Je vais épier mon jeune savant, et ce soir, en soupant, j'aurai la satisfaction de lui dire : Cher neveu, vous retournerez dès demain à votre Université. Vous êtes le fils de dé-

funt mon frère, et c'est pour cela que je ne veux pas vous laisser faire une insigne sottise.

Et en attendant l'heure du souper, l'hôtelier Carle parcourait sa maison du haut en bas pour s'assurer par lui-même que le service de ses garçons était fait avec la régularité qu'on était en droit d'attendre en payant un fort bon prix les égards, les prévenances et les objets de consommation qu'on trouvait à l'*Aigle-Noir*; dans cette excursion à travers sa maison, l'hôtelier rencontra plusieurs fois son neveu Fritz, et toujours sur le même palier, devant la porte de l'appartement de madame Durville, où il n'osait sans doute pénétrer, car il se promenait de long en large, tenant un papier à la main, qu'il s'empressa de soustraire à la curiosité de son oncle Carle, quand celui-ci se présenta inopinément à

ses regards; mais le bonhomme avait la vue excellente, et il murmura entre ses dents :

— Une lettre! est-ce que par hasard la petite Française du numéro 3 aurait trouvé le chemin de ce cœur de glace, de cette ame qui ne voulait point connaître les tendres émotions!... Je le saurai, corbleu!

Mais le bonhomme Carle, malgré sa vigilance, qui ressemblait assez à de l'espionnage, ne put parvenir à surprendre son neveu, remettant à la demoiselle de compagnie de madame Durville, la lettre qu'il avait aperçue entre ses mains, et cependant Isabelle reçut cette missive.

C'était la troisième depuis deux jours.

Le silence, qu'Isabelle avait cru devoir garder touchant cette correspondance, irritait le jeune étudiant, et son audace augmentait en raison des obstacles que sa nais-

sante passion rencontrait ; timide et réservé d'abord, il implorait, dans sa première lettre, l'indulgence d'Isabelle et demandait grâce pour sa témérité qui se réduisait, dans quatre pages d'une écriture presque illisible, à tracer les mots : *Je vous aime*. Mais dans sa seconde lettre, Fritz n'eut pas recours à la métaphysique du sentiment, à ces phrases ampoulées et obscures à travers lesquelles il fallait saisir l'aveu de l'amour qui le maîtrisait ; sa prose était beaucoup plus significative, mais elle ne devait point l'avancer en rien, car Isabelle respecta les cachets de ces deux lettres, en se disant :

— Il se lassera peut-être ; quand il sera plus raisonnable, je lui rendrai ses lettres pour achever de le guérir de sa passion.

Et c'est ainsi que la troisième missive lia

rejoindre les deux autres, dans le petit coffret à ouvrage de la jeune femme, dépositaire discret de cette correspondance amoureuse.

Fritz ne comprenait rien au silence qu'Isabelle gardait envers lui; seulement il remarqua qu'elle évitait avec soin toutes les occasions de se trouver en tête-à-tête avec lui ; quand elle le rencontrait, sa figure n'exprimait point la colère ; un air d'indifférence animait ses traits, et Fritz fut froissé de l'ingratitude de la jolie Française qui se montrait plus communicative, alors qu'elle avait besoin de lui pour le charger de faire quelques commissions. Le pauvre garçon ne prit conseil de personne, mais il crut avoir trouvé le seul moyen de triompher des obstacles que la coquetterie d'Isabelle lui opposait; il écrivit à madame Durville une lettre dans laquelle, tout en implorant

son intercession, il lui demandait la main de sa demoiselle de compagnie.

Madame Durville fut touchée des expressions chaleureuses que Fritz avait employées pour peindre son amour; la position du jeune étudiant était honorable, et ce mariage parut très convenable à la vieille dame; seulement, elle voulait y mettre pour condition qu'il ne se célébrerait que dans cinq ou six mois; car elle tenait à explorer l'Allemagne et l'Italie, et sa demoiselle de compagnie lui était nécessaire pour l'accompagner dans son voyage. Ces petits arrangemens étant pris avec elle-même, madame Durville fit mander l'oncle de Fritz, l'hôtelier Carle, pour savoir de lui ses intentions relativement à l'établissement de son neveu.

A peine madame Durville avait-elle prononcé le mot de mariage, que le flegma-

tique Allemand, qui, jusqu'à ce moment, avait écouté fort tranquillement le préambule qui servait de préface à un entretien matrimonial, se leva brusquement, fit deux fois le tour du salon en jurant entre ses dents, puis, s'arrêtant devant la vieille dame, il lui dit en se croisant les bras :

— Mon fou de neveu a eu tort de songer à se marier ; il est trop jeune pour prendre une femme, et d'ailleurs, il n'a pas d'état...

— Aussi, n'est-ce que dans quelques mois que ce mariage aurait lieu, dit madame Durville.

— Quelques mois ! ce sont des années qu'il faut à Fritz pour se faire une position ; il n'aura de fortune que mon héritage, et je ne suis pas encore d'humeur à lui en laisser la paisible jouissance... Le beau sort qu'elle aura, votre écervelée de Fran-

çaise, quand elle sera la femme d'un grave professeur qui gagnera tout juste de quoi l'empêcher de mourir de faim... et si les enfans surviennent... les enfans, cette lèpre des jeunes ménages... Tenez, je crois qu'il vaut mieux nous opposer à cet hymen, moi, en renvoyant mon neveu à son Université, vous, madame, en cherchant une autre hôtellerie... il m'en coûte, je vous l'avoue, de renvoyer une personne...

— Vous êtes fou, mon brave Allemand, lui dit madame Durville; votre neveu n'est plus un enfant, et vos réprimandes ne le feront pas renoncer à ses projets; croyez-vous donc qu'il me suffirait de changer de quartier pour empêcher ces jeunes gens de se voir, de se parler, de s'écrire même, s'ils en ont l'envie.

— Il est certain, dit l'hôtelier en se grattant le front, qu'à la place de mon ne-

veu je ne regarderais pas, comme une grande difficulté, de quitter furtivement l'Université pour courir après le gracieux minois qui m'aurait captivé.

— Eh bien! monsieur Carle, ce que vous feriez, votre neveu l'a fait... Il n'osera vous désobéir ouvertement...

— Sans doute, mais il n'en fera pas moins toutes ses volontés.

— Le plus sage est d'aller au-devant de ses désirs.

— Vous croyez, madame, que j'agirai prudemment en lui accordant mon consentement?

— Oui, monsieur Carle, et vous vous conduirez en bon parent en lui donnant une dot...

— Pour cela, non! mille fois non! quand je ne serai plus...

— Voulez-vous donc qu'il désire votre

mort; eh! mon cher M. Carle, ne faisons jamais désirer les bienfaits sur lesquels on a le droit de compter... Vous donnerez une dot à votre neveu; moi, de mon côté, je n'oublirai pas la fiancée.

— Sa famille est honorable au moins? demanda Carle en se redressant fièrement; les Werner ont toujours fait souche d'honnêtes gens!

— S'il en était autrement, monsieur, je ne m'occuperais point des amours de ma demoiselle de compagnie; au surplus, ce sont des renseignemens que vous pourrez prendre vous-même; je vous en donnerai les moyens; ce soir je questionnerai Isabelle, et si les détails qu'elle me donnera vous semblent satisfaisans, alors vous pourrez accorder votre consentement.

— C'est juste, parfaitement juste, reprit l'hôtelier; je donne mon consentement à

ce mariage, sauf à l'annuler, si le parti n'était pas sortable.

Et le bonhomme Carle s'en fut gourmander son chef de cuisine qui ne faisait point sonner la cloche du dîner, et tout en se dirigeant vers la cuisine, il grommelait entre ses dents :

— C'est une bonne femme que madame Durville; elle n'a qu'un défaut, celui de prendre trop à cœur les intérêts de mon neveu..... Le beau mari de vingt ans que cela fera !...

Pendant qu'on disposait ainsi et de sa main et de son cœur, Isabelle écrivait à madame Duhamel la lettre suivante :

« Ma respectable amie,

» Depuis vingt-sept jours que j'habite
» Vienne, j'ai fait faire, et j'ai fait moi-
» même, d'actives démarches ayant un but
» honorable, puisqu'il s'agissait de rejoin-

» dre mon époux, que de malheureuses
» circonstances politiques avaient obligé
» d'émigrer. Mes recherches ont été vaines ;
» il a effectivement séjourné à Vienne pen-
» dant plusieurs mois, mais on ignore main-
» tenant le lieu de sa retraite. Il est parti
» brusquement et sans laisser de traces.
» Malgré l'extrême désir que j'ai de revoir
» mon fils, je ne quitterai point madame
» Durville, ainsi que j'en avais le projet, si
» mon voyage avait été aussi heureux que je
» le désirais. J'ai contracté une dette sacrée,
» ma chère madame Duhamel, et ce n'est
» qu'en remplissant mon emploi de demoi-
» selle de compagnie que je puis m'acquit-
» ter envers vous. J'y songe, et vous ne me
» reverrez que quand je serai en mesure de
» m'acquitter envers vous. Consolez mon
» cher Frédéric, et dites-lui bien qu'il ne
» s'écoule pas une heure sans que je pense

» à lui. Je joins à votre lettre un billet que
» vous lui remettrez.

» Puisse-t-il dissiper ses ennuis et son
» chagrin !

» Votre affectionnée,

» Isabelle. »

Comme elle finissait d'écrire cette lettre, madame Durville entrait dans sa chambre; un sourire malin vint errer sur les lèvres de la vieille dame en surprenant sa demoiselle de compagnie occupée à faire sa correspondance.

— C'est le jour des lettres, dit madame Durville en s'asseyant auprès d'Isabelle; celle que vous venez d'écrire est sans doute une réponse aux amoureuses doléances du neveu de notre hôte, de ce jeune étudiant dont la bonne mine et l'air raisonnable m'ont frappé.

Isabelle présenta à madame Durville la

lettre qu'elle venait de cacheter; la vieille dame lut à haute voix la suscription :

« *A madame Duhamel, marchande lingère,*
» *rue de Seine, à Paris.* »

— Je m'étais trompée, dit-elle en souriant; vous ne songiez pas à notre jeune étudiant.

Et madame Durville, qui ne croyait pas avoir besoin de prendre de ménagemens avec sa demoiselle de compagnie, lui apprit les démarches de Fritz, sa demande en mariage, et ce qu'elle-même avait fait dans l'intérêt d'un amour qui pouvait assurer son avenir.

— En vérité, madame, s'écria Isabelle en pâlissant, je sais mauvais gré à cet étourdi de vous avoir importunée au point de vous décider à vous occuper de sa ridicule passion.

— Quel langage! dit madame Durville

avec l'accent de l'étonnement; mais vous ne l'aimez donc pas?

Isabelle ouvrit son petit coffret à ouvrage, et présenta à madame Durville les trois lettres que Fritz lui avait écrites, et qu'elle avait dédaigné de lire.

Madame Durville les prit en disant :

— L'état dans lequel ces lettres sont encore prouvent votre indifférence..... vous n'avez pas même brisé le cachet!

— Je ne devais pas laisser à cet étourdi l'ombre d'une espérance, reprit Isabelle, et j'attendais, pour lui rendre ses lettres, que mon silence lui eût appris combien ses hommages étaient déplacés.

— Ainsi, vous ne l'aimez pas, répéta encore madame Durville; mais réfléchissez donc, ma chère amie, que ce parti est très sortable, et que l'oncle de M. Fritz possède, en toute propriété, une des premiè-

res hôtelleries de Vienne, et qu'il n'a que lui pour héritier.

— L'intérêt ne me guiderait point, si je faisais un choix, répliqua Isabelle.

— Le pauvre garçon vous aime éperdûment, dit madame Durville avec le ton de l'insistance.

— Cela ne suffit pas, madame, reprit Isabelle en souriant.

— Oui, je conçois qu'il faut de la réciprocité; mais en y réfléchissant sérieusement, vous changerez peut-être d'avis. Je le souhaite sincèrement, et pour vous, ma chère ami, qui trouverez à vous établir honorablement, et pour ce jeune homme dont l'amour est vrai, et qui vous rendrait heureuse.

Isabelle étouffa un profond soupir, qui vint expirer sur ses lèvres; madame Durville, qui était contrariée dans ses projets,

haussa les épaules, se pinça la bouche et sortit de la chambre en se disant :

— Allons, le bel étudiant ne pourra pas dire que nous avons le cœur facile à prendre, nous autres Françaises.

Et madame Durville alla dire à l'hôtelier qu'il était inutile de s'inquiéter davantage d'un hymen désormais impossible.

— Ma demoiselle de compagnie ne désire point se marier, ajouta-t-elle.

— J'en suis enchanté ! s'écria le bonhomme Carle; je me charge de lui apprendre cette résolution, qui va bien le contrarier un peu; mais avec du raisonnement et de la philosophie, il se consolera... On se console toujours, continua-t-il en riant aux éclats.

Le même soir, et en soupant avec Fritz, le bonhomme Carle lui dit d'un ton grave et sentencieux :

— Neveu, la jeune personne que vous convoitiez a été plus sage et surtout plus prudente que vous, qui passez pour une tête fortement organisée; elle a refusé et votre main et votre amour... Vous vous êtes mal adressé, neveu, et si vous m'en croyez, dès demain, vous ferez vos malles, et je préviendrai Ulrich, le voiturier, qui viendra les prendre pour les porter à votre Université... La science, neveu, la science vous consolera des rigueurs de l'amour.

Fritz fronça le sourcil, et ne répondit pas; mais comme il s'était levé de table avant la fin du souper, son oncle le retint par le bras en lui disant :

— Cher neveu, à quelle heure le voiturier viendra-t-il prendre vos malles ?

— Je ne sais, répliqua brusquement l'étudiant.

— Neveu, un esprit méthodique comme

le vôtre doit toujours savoir la veille ce qu'il voudra faire le lendemain ; c'est pourquoi je réitèrerai ma demande : A quelle heure Ulrich doit-il venir prendre vos malles ?

— A huit heures, dit l'étudiant d'une voix sombre.

Et il sortit de la salle à manger sans souhaiter une bonne nuit à son oncle, ainsi qu'il en avait contracté l'habitude.

— L'amour l'empêche d'être poli, murmura l'oncle Carle en vidant d'un seul trait le verre qu'il venait d'emplir ; pauvre neveu, malgré sa philosophie et tout son savoir, il suffit de deux beaux yeux et d'une jolie taille pour le mettre en émoi...Croyez donc à la sagesse anticipée de ces rigoristes de vingt ans !

A huit heures du matin, le voiturier Ulrich, qui avait été prévenu la veille, se pré-

senta pour emporter le bagage du jeune étudiant. Son oncle était occupé avec son chef de cuisine, et il n'avait pas encore remarqué que Fritz était plus paresseux qu'à l'ordinaire, et quand le voiturier vint lui demander les malles de son neveu, l'hôtelier lui cria du plus loin qu'il l'aperçut :

— Montez au n° 36, Ulrich, et frappez à sa porte de manière à le réveiller, si par hasard il dormait encore.

Le voiturier monta les quatre étages, chercha le n° 36, et après avoir 'appelé le jeune étudiant à plusieurs reprises, il se mit à frapper si rudement à sa porte, qu'elle céda bientôt sous ses efforts vigoureux.

Ulrich resta sur le seuil, et, élevant la voix, il dit :

— Monsieur Fritz, je viens prendre vos bagages.

Le jeune étudiant était assis dans un

grand fauteuil, et tournait le dos à la porte; la voix d'Ulrich ne lui fit faire aucun mouvement. Le voiturier crut qu'il dormait, et il se mit à crier d'une voix retentissante :

— Monsieur Fritz! votre bagage est-il prêt?

Et Ulrich avança de quelques pas, et un cri de terreur s'échappa de sa poitrine quand il aperçut le jeune étudiant renversé sur son fauteuil, les traits livides, les yeux éteints, les membres contractés par les horribles souffrances de l'empoisonnement. Avant d'expirer, l'infortuné avait écrit très lisiblement sur un carré de papier :

« Je meurs empoisonné. Qu'on n'accuse personne de ma mort. C'est moi! »

Ulrich descendit précipitamment pour prévenir l'hôtelier du malheur qu'il avait à déplorer. Le bonhomme écouta le récit du voiturier, comme si celui-ci lui racontait

quelque chose d'impossible, et quand Ulrich eut fini de parler, Carle Werner s'écria douloureusement :

— Pauvre neveu ! se tuer à son âge ! et parce qu'une femme a dédaigné son amour ! Le malheureux fou !

Et il s'achemina lentement vers la chambre de Fritz, afin de s'assurer, par lui-même, de la véracité du voiturier Ulrich ; quelques minutes d'un examen attentif suffirent pour le convaincre que son neveu s'était empoisonné pour se soustraire aux tourmens d'une passion qui n'était pas partagée. Une lettre, adressée *à mademoiselle Isabelle*, de la part d'un mourant, et écrite de la main de Fritz, s'offrit aux regards de l'hôtelier ; il s'en empara, et après avoir fait prévenir le bourguemestre du suicide dont l'*Aigle-Noir* avait été le théâtre, Carle

Werner se fit annoncer chez madame Durville.

La vieille dame était à sa toilette, et écoutait la lecture qu'Isabelle lui faisait d'une gazette française. L'air chagrin de l'hôtelier, son émotion que la vue d'Isabelle venait d'augmenter, les paroles inarticulées qui s'échappèrent de sa bouche alors qu'il voulut parler; tout, enfin, et jusqu'à son attitude, indiquait aux deux dames que ce n'était pas un motif futile qui avait engagé Carle Werner à venir les importuner.

— Que nous veut notre hôte? demanda madame Durville, en regardant l'hôtelier qui s'était arrêté au milieu de la chambre, et qui présentait une lettre à Isabelle en disant :

— Lisez, mademoiselle, lisez à haute voix.

Isabelle reconnut l'écriture de Fritz, et elle répondit avec le ton de l'ironie :

— Et vous aussi, monsieur, vous vous érigez en protecteur des amours de votre neveu; si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût, car je ne suis pas d'humeur à servir de jouet à un étourdi.

— Dites à un insensé! s'écria Carle Werner avec emportement. Le malheureux n'est plus, il s'est tué, en maudissant votre inconcevable indifférence.

Madame Durville et Isabelle se regardèrent quelques instans en silence; elles ne pouvaient croire que le jeune étudiant eut poussé le délire jusqu'à se donner la mort; Carle Werner, qui aimait sincèrement son neveu, s'était jeté sur une chaise, et de grosses larmes sillonnaient sa figure rubiconde; le désespoir de l'hôtelier ne permettait point de douter; aussi madame

Durville, qui était revenue de la surprise que cette funeste nouvelle lui causait, madame Durville se tourna du côté d'Isabelle et lui dit :

— Vous l'entendez, mademoiselle, l'infortuné a osé attenter à sa vie !

Isabelle baissa tristement la tête, et murmura sourdement :

— C'est une odieuse tyrannie que ce malheureux jeune homme fait peser sur moi.

Carle Werner avait brisé le cachet de la lettre qu'Isabelle n'avait pas voulu prendre, et il se mit à la lire, en disant : Écoutez les dernières volontés d'un mourant !

« Mademoiselle,

» Quand vous recevrez cette lettre, j'au-
» rai cessé de vivre, et c'est vous, c'est
» votre insensibilité, qui m'aurez tué.

» Je vous aimais, et à ce moment su-

» prême, où le mensonge ne saurait souil-
» ler la pensée de celui qui va paraître
» devant Dieu, je vous jure que cet amour
» était sincère et qu'il n'aurait fini qu'avec
» ma vie.

» Le bonheur n'était pas fait pour l'in-
» fortuné qui vous écrit ces mots; heureux
» par votre amour, la vie était un fardeau
» pesant avec votre indifférence. J'ai voulu
» lutter contre mes propres souffrances, et
» attendre...

» La jalousie, ce flambeau de l'âme, la
» jalousie est venue m'éclairer.

» Vous ne pouviez répondre à mon
» amour, Isabelle, parce que vous en ai-
» miez un autre... et cet autre est un in-
» fâme!

» Que Dieu vous prenne en pitié et par-
» donne à ce marquis de Longpont tous
» les maux que ses coupables débauches

» ont causé... Soyez heureuse, Isabelle, et
» peut-être n'aurez-vous pas à pleurer sur
» une faute irréparable, si ce noble émigré
» sait reconnaître l'amour que vous avez
» pour lui.

» Adieu! priez pour le malheureux
» Fritz. »

— Que signifie cette lettre? dit madame Durville en interrogeant Isabelle du regard; que veut dire ce jeune homme en parlant du marquis de Longpont?

— Je puis vous aider à découvrir ce mystère, madame, reprit Carle Werner en se frappant le front. Frédéric de Longpont, s'intitulant marquis, et venant d'Angleterre où il avait été chercher un asyle pour se dérober aux fureurs révolutionnaires qui ont ensanglanté la France, Frédéric de Longpont est arrivé à Vienne, il y a deux ans environ. J'eus l'honneur de le loger et

de lui prêter sept ou huit cents florins qu'il ne me rendra jamais... ceci est probable... Ce noble marquis ne s'est pas contenté de vivre à mes dépens, il a voulu marquer son passage à Vienne en y laissant des souvenirs vivans; la séduction était son passe-temps; il déshonorait nos filles et nos femmes, et nous empruntait notre argent... Les émigrés français ont donné une pauvre idée de cette loyauté dont votre nation, madame, se targue avec tant de fierté... Maintenant, que vous connaissez les galantes habitudes du marquis de Longpont, vous ne devez pas être étonnée que mademoiselle — et Carle Werner s'inclina devant Isabelle — ait préféré l'amour d'un grand seigneur à celui d'un pauvre étudiant... Le marquis est d'humeur prodigue, et ses fastueuses libéralités...

— N'ajoutez pas un mot de plus, dit

Isabelle avec l'accent de l'énergie, nul ici n'a le droit de m'outrager et de calomnier un homme qui n'est pas là pour se défendre et justifier sa conduite.

— Mais il me doit quinze cents florins! s'écria Carle Werner avec le ton de l'exaspération; mais la fille de mon ami Lipmann est morte en donnant le jour à un enfant du marquis, et le père de cette pauvre créature est maintenant à la maison des fous!... Faut-il vous dire tous les noms des femmes qui se sont données à lui... faut-il évoquer le scandale causé par votre marquis de Longpont?... Je n'en ai pas le courage, mademoiselle, et je vous plains de votre aveuglement.

En achevant ces mots, Carle Werner se leva, et sortit.

Madame Durville était pensive, préoccupée. Isabelle, qui tenait toujours à la main

le journal qu'elle lisait avant l'arrivée de l'hôtelier, Isabelle voulut continuer sa lecture; mais madame Durville lui imposa silence du geste :

— C'est inutile, dit-elle quelques instans après; et elle ajouta d'une voix sévère : Vous devez comprendre, mademoiselle, que je ne puis garder auprès de moi une jeune fille qui a des intrigues avec un homme abominable...

— Madame...

— Veuillez ne pas m'interrompre, mademoiselle, poursuivit madame Durville d'un ton sec et glacé; je pourrais peut-être fermer les yeux sur une liaison avec une personne de votre condition, car la charité chrétienne me ferait un devoir de penser qu'un mariage viendrait légitimer cet amour... Mais vous conviendrez que ce n'est pas une demoiselle de compagnie que

le marquis de Longpont peut prendre pour femme... et peut-être n'ambitionnez-vous que le titre de maîtresse...

— Vos suppositions...

— Je vous ai priée, mademoiselle, de ne pas m'interrompre ; quelques mots, et j'ai fini... Dès ce moment, vous n'êtes plus à mon service... Vous pouvez quitter Vienne ou y rester, ceci dépend de vous... Mais comme je ne veux pas que ma détermination puisse vous mettre dans l'embarras... voici qui vous dédommagera et de la perte de votre emploi, et des frais que vous nécessiteront votre retour en France.

Et madame Durville donna à Isabelle un billet de mille francs :

— Vous pouvez vous retirer dans votre chambre, ajouta-t-elle, vous êtes libre maintenant de vos actions... Je veux être seule, mademoiselle.

— Je vous laisse, madame, dit Isabelle en se dirigeant vers la porte, je vous laisse en regrettant que des considérations particulières me défendent de repousser vos odieuses accusations.

Isabelle fit une profonde révérence à madame Durville et se retira dans sa chambre.

Le lendemain matin, elle montait en voiture pour retourner en France.

XV.

On se rappelle sans doute les infortunes conjugales de M. André de l'Archeville qui, de fournisseur de la république une et indivisible, était devenu munitionnaire général du gouvernement consulaire, espèce de

monarchie démocratique pendant la durée de laquelle Bonaparte s'essaya au rôle d'empereur.

Madame André de l'Archeville avait rompu des liens qui lui étaient odieux, et pour élever une barrière insurmontable entre elle et cet époux que les circonstances lui avaient donné, l'imprudente jeune femme n'avait rien trouvé de mieux que de s'enfuir avec un amant. Sir Francis Darnley avait conduit sa conquête en Angleterre où il vivait avec elle dans la meilleure intelligence du monde.

Le fournisseur, dont le déshonneur était public, s'avisa de demander aux tribunaux une séparation de corps qui lui fut facilement accordée; le divorce, qui avait été promulgué, n'était pas du goût de M. de l'Archeville qui, en faisant constater judiciairement l'absence de sa femme, n'avait

point voulu rendre les immeubles qui étaient en sa possession, et dont il touchait très exactement les revenus; il n'avait eu en vue que de se soustraire aux charges onéreuses d'une paternité, à laquelle il était entièrement étranger.

Maître d'une grande fortune, et pouvant disposer d'énormes capitaux, M. de l'Archeville se livra à des spéculations hasardeuses, mais dont les bénéfices devaient doubler les capitaux qu'il exposait. Ses premières opérations furent couronnées de succès; c'était un encouragement, aussi, M. de l'Archeville ne connut plus de bornes à son ambition, et tous les moyens de gagner de l'argent lui parurent bons; non content d'agioter sur les vivres des armées, et d'habiller nos soldats avec le rebut des fabriques de Louviers et d'Elbeuf, M. de l'Archeville acheta des terrains, fit cons-

truire, prit un intérêt dans la compagnie des bateaux, arma à ses frais des bâtimens de cabotage; bref, le nom de M. de l'Archeville figurait dans toutes les opérations financières un peu importantes.

Il arriva que fatigué de gagner de l'argent, et de n'avoir que de rares occasions d'en dépenser, M. de l'Archeville chercha des distractions dans le jeu, dont il ignorait encore les puissantes émotions. Il ouvrit ses salons à des chevaliers d'industrie, qui tous cachaient leurs vices et l'ignoble métier dont ils vivaient sous des dehors séduisans; ces gens-là étaient titrés pour la plupart, quelques-uns même avaient à leur boutonnière la décoration d'un ordre étranger, car la police impériale ne tolérait pas que des individus suspects portassent le ruban de la légion-d'honneur.

L'hôtel du fournisseur des armées impé-

riales fut envahi par une foule de gens assidus à des réunions dans lesquelles des fortunes considérables étaient jouées et perdues ; M. de l'Archeville fut au nombre des victimes qui enrichirent deux ou trois escogriffes qui avaient commencé par perdre des sommes considérables, mais ce n'était qu'une habile manœuvre à l'aide de laquelle ils regagnèrent deux ou trois fois la valeur de ce qu'ils avaient exposé.

Le joueur a aussi son amour-propre, et quand l'adresse ou d'habiles combinaisons peuvent faire pencher la balance, celui qui perd accuse plutôt la maladresse de son adversaire que la chance qui lui est contraire.

M. de l'Archeville se croyait beau joueur, mais surtout bon joueur ; peu lui importait de perdre de l'argent, il ne savait que faire de ses revenus et des sommes énormes que

ses opérations commerciales quadruplaient, mais ce qui le contrariait, c'était de voir crouler cette réputation d'habileté et de finesse que ses flatteurs lui avaient faite; aussi, non content d'ouvrir ses salons à tout ce que Paris renfermait de joueurs effrénés, le riche fournisseur courut les tripots en renom; ses excursions ne furent pas couronnées de succès; il y rencontra des gens plus adroits que lui, et la connaissance qu'il fit de leur manière de filer les cartes et d'avoir en main le jeu qui leur était nécessaire, cette expérience des mauvais lieux, tolérés par la police, coûta cher à M. de l'Archeville, ses pertes firent même quelque sensation, au point que Fouché, ce grand inquisiteur du règne, crut devoir prendre sur lui d'écrire au fournisseur un billet en forme d'avis.

« L'empereur, lui écrivait-il, a été in-

» formé des pertes que vous avez faites dans » plusieurs maisons de jeu placées sous ma » surveillance. Sa majesté en a été scanda- » lisée. Méditez profondément ce dernier » mot, monsieur de l'Archeville, en vous » rappelant que vous êtes, indirectement il » est vrai, fonctionnaire du gouvernement » impérial. »

Le fournisseur, à la réception de ce billet amical et menaçant tout à la fois, s'écria en le déchirant par petits morceaux :

— Ce Fouché! je le trouve plaisant de le prendre sur ce ton avec moi! Vouloir me moriginer... Je lui ferai voir que je ne me laisse pas intimider.

Et pour prouver à Fouché que son billet ne lui avait pas inspiré la terreur salutaire, que le ministre voulait imprimer au fournisseur, ce dernier prit une maîtresse à

l'Académie impériale de musique, augmenta ses domestiques, eut de nouveaux attelages, donna des fêtes brillantes, de grands dîners qui se terminaient par une longue séance de wisk; le luxe que de l'Archeville déployait devait éveiller la médisance et lui susciter des envieux, et si jusqu'à ce jour on avait feint d'ignorer l'obscure origine de ce millionnaire de fraîche date qui se faisait une noblesse de sa fortune, et à défaut de parchemins et de distinctions honorifiques opposait aux hôtes illustres du faubourg Saint-Germain et aux valeureux habitans de la Chaussée-d'Antin cette puissance de l'or, le grand levier humain.

Mais du moment que M. de l'Archeville obligeait la renommée de s'occuper de lui, et qu'il devenait, de son fait, un personnage important, ses ennemis — et ils étaient nom-

breux — cherchèrent avec soin à rassembler toutes les particularités désobligeantes, tous les actes entachés d'irrégularités, de fraude et de mauvaise foi, dont le fournisseur avait pu se rendre coupable dans les nombreuses opérations auxquelles il se livrait journellement.

On s'étonna d'abord que M. de l'Archeville ne soit point marié. Puis, quelques personnes se rappelèrent madame de l'Archeville, la jolie et impérieuse Pauline, qui était disparue sans qu'on sut les motifs d'une absence qui se prolongeait depuis quelques années.

Quelles étaient les causes de cette séparation ?

Cette question, que les intéressés se posèrent, devint le prétexte d'une enquête minutieuse qui eut les résultats suivans.

On découvrit que M. de l'Archeville s'ap-

pelait avant, et pendant les premiers mois de son mariage, André tout court, et qu'il avait su profiter habilement des plus mauvais jours de la Terreur pour se créer une position brillante; cette première découverte en amena une autre non moins fâcheuse pour son honneur; la disparition de sa femme et l'évasion du baronnet Francis Darnley, qui était connu pour être l'intime ami de la maison, ces deux événemens, rapprochés l'un de l'autre, apprirent à ses ennemis qu'il existait, dans la tourbe des tripoteurs d'affaires dont Paris regorge, un sieur Delarue, qui, après avoir compté M. André de l'Archeville au nombre de ses meilleurs cliens, s'était chargé des intérêts de sa femme, et tracassait de mille manières celui dont il avait été le mandataire. Une demande de divorce était pendante devant la première chambre du tribunal civil,

mais avant de l'obtenir, le sieur Delarue prétendait obtenir du fournisseur, et cela de gré à gré, un compte exact, et un partage égal des biens dont il était détenteur.

L'orage commençait à gronder sur la tête du fournisseur qui poussait l'aveuglement jusqu'à mépriser des calomnies qu'il lui était facile de combattre; il semblait que sa fortune devait le rendre invulnérable à toutes les attaques dirigées contre lui, et il ne songeait même pas à se défendre des embûches qu'on tendait sous ses pas.

— Mon luxe et mes dîners m'ont fait de nombreux amis, pensait-il follement, c'est à eux de protéger l'idole qu'ils encensent, car plus d'idole, plus de dîners; avec ce système-là, je conserverai long-temps mes amis.

Et il se trompait lourdement.

Les fournisseurs, qui s'engraissèrent sous la république une et indivisible, qui achetèrent des biens d'émigrés sous le Directoire, eurent les plus beaux hôtels de Paris, pendant le règne consulaire, les fournisseurs se sentirent moins à l'aise sous l'empire. Napoléon, avant de s'adjuger la couronne impériale, avait commandé des armées, et ses souvenirs de la campagne d'Italie lui retraçaient encore l'état de misère où se trouvaient nos malheureux soldats, et les honteuses déprédations des fournisseurs, munitionnaires et préposés aux vivres; aussi, se montrait-il d'une sévérité, qui allait quelquefois jusqu'à l'injustice, pour toutes les fournitures faites à ses troupes; le contrôle vigilant du ministre de la guerre, les investigations auxquelles se livraient les chefs de division, alors qu'il s'agissait d'épurer les comptes de ces messieurs, que les soldats

qualifiaient d'épithètes aussi énergiques que déshonnêtes, tout cela ne suffisait pas à l'empereur ; il ne doutait point de la bonne volonté de ses agens, mais il aimait mieux s'en rapporter à lui seul pour vérifier les états des vivres et fournitures de l'armée.

Il arriva que M. de l'Archeville demandait, dans le même temps, au ministère de la guerre, le paiement de trois millions deux cent mille francs, sur lesquels se trouvait un million d'arriéré, dont on lui discutait la validité ; ce qui n'empêchait pas M. de l'Archeville de faire figurer ce million en tête de tous les états qu'il envoyait au ministre.

Cette persistance appela tout naturellement l'attention de l'empereur sur le réclamant et sur la nature de sa réclamation. Sa majesté fit faire des recherches dans les bureaux pour connaître les motifs d'un

arriéré auquel les fournisseurs n'étaient pas habitués, et on trouva une note ainsi conçue :

« Armée de Hollande. Le citoyen André, munitionnaire à la suite des 17e, 24e et 31e demi-brigades a manqué aux engagemens qu'il avait pris avec moi. Pendant quatorze jours, mes soldats ont été réduits à un quart de ration de pain ; l'eau-de-vie, la viande et le vin ont totalement manqué. »

Cette note était signée : *Pichegru*, général en chef.

Or, le citoyen André, après la sanglante catastrophe qui termina, dans un cachot de la conciergerie, la vie du vainqueur de la Hollande, André, quand il sut que Pichegru s'était *volontairement étranglé*, s'avisa de réclamer au gouvernement consulaire le million qui lui était dû pour fournitures

faites par lui à l'armée de Hollande ; cette réclamation resta dans les bureaux, faute de fonds pour liquider cette demande, et depuis, André, qui avait intérêt à laisser vieillir cette créance, avait toujours retardé le moment d'épurer ses comptes.

Napoléon n'aimait point les vieilles dettes, et il profita de l'occasion qui s'offrait pour régler avec M. André de l'Archeville, seul à seul, et avec l'aide des notes que son ministre de la guerre lui avait fournies, et des renseignemens que Fouché lui procura bénévolement quand il sut, par ses espions du château, que M. de l'Archeville avait été mandé aux Tuileries.

L'entretien que sa majesté eut avec le fournisseur fut long, et rien n'en transpira au-dehors ; seulement, les aides-de-camp de service remarquèrent que l'empereur, en congédiant de l'Archeville, avait le visage

courroucé, et que le fournisseur était si troublé qu'il alla se jeter dans les bras de l'huissier qui lui ouvrait un des battans de la porte de l'antichambre.

Mais quelques jours après, Fouché, qui n'était rien moins que discret, racontait, dans un cercle du faubourg Saint-Honoré, les détails touchant la visite de l'Archeville au palais des Tuileries.

Napoléon, après avoir lu à haute voix tous les états dressés par le fournisseur, et les annotations faites au ministère de la guerre, avait dit, avec ce son de voix qui annonçait son mécontentement. « M. André de l'Archeville, il m'est clairement démontré que vous êtes un fripon! » A cette rude apostrophe, le fournisseur avait pâli, et d'une voix mal assurée, il s'était écrié : « Sire, j'ai des ennemis... — Je ne vois que des chiffres qui vous accusent, mon-

sieur, avait répliqué l'empereur; vos prétentions s'élèvent à trois millions deux cent mille francs... — Elles sont légitimes, sire, et... — Nullement fondées, avait continué l'empereur; désormais, les services de nos ministères se feront au rabais... Quel est celui que vous offrez ? — Sire, je vous jure... — Ce ne sont point des sermens que je vous demande, monsieur, avait dit l'empereur en se croisant les bras, je veux une réduction, me la ferez-vous attendre long-temps? — Mais, sire, c'est ma ruine que vous me demandez... — Le million d'arriéré ne vous est pas dû, une note de Pichegru l'atteste suffisamment; à sa place, je vous eusse fait fusiller pour avoir compromis l'existence de vingt-cinq mille hommes... — Mes états prouvent au contraire... et la voix de l'Archeville s'éteignait devant le regard terrifiant que Napoléon

dirigeait sur lui. — Il vous sera payé huit cent mille francs, continua l'empereur, vous allez signer une quittance générale... Et comme de l'Archeville, malgré l'effroi qu'il éprouvait, refusait nettement une liquidation faite si impérieusement, Napoléon lui dit, avec un sang-froid vraiment désespérant : Réfléchissez, monsieur, méditez les suites de votre refus; je vous donne dix minutes; après ce délai, si vous n'êtes pas plus raisonnable, je vous ferai conduire à Vincennes, et j'y convoquerai immédiatement la commission militaire chargée de vous juger... Votre conduite, à l'armée de Hollande, est un crime de lèze-nation, et pour celui-là seul vous seriez fusillé. »
Quand de l'Archeville fut bien convaincu que l'empereur parlait sérieusement, il n'hésita pas plus long temps, et signa son désastre avec toute la stoïcité d'un Romain.

Cette fermeté apparente se dissipa promptement, et en sortant des Tuileries, le fournisseur s'évanouit entre les bras de ses domestiques; ceux-ci l'étendirent dans sa voiture, et le ramenèrent à l'hôtel en se demandant si leur maître avait songé à faire son testament.

De l'Archeville en fut quitte pour une maladie de quelques mois; et pendant qu'il était en proie à des souffrances aiguës, car d'un coup de sang, ses médecins en avaient fait une maladie grave, et ils l'avaient traité de manière à le lui persuader; pendant que le malheureux fournisseur luttait contre le mal qui ne lui laissait que peu d'instans de repos, un gaspillage réglé s'organisait dans sa maison; sa maîtresse, la chanteuse de l'Opéra, vint s'y installer, sous pretexte de prodiguer ses soins à l'ami de son cœur, et en réalité pour s'assurer

qu'il ne l'oublierait pas dans son testament, car ses bienfaits lui étaient devenus indispensables depuis qu'un enrouement gagné, autre part qu'au théâtre, avait fait rompre son engagement ; la présence de l'ex-chanteuse servit à souhait le sieur Delarue, le mandataire de Pauline de l'Archeville, et il en profita pour obtenir le divorce que sa cliente sollicitait.

Les domestiques volaient tout ce qui leur tombait sous la main ; la chanteuse démeublait l'hôtel pour orner une maison de campagne qu'elle disait posséder aux environs de Paris, et dans laquelle de l'Archeville devait aller se rétablir, aussitôt qu'il serait convalescent ; l'intendant renouvelait les baux à condition que les pots-de-vin lui seraient comptés d'avance, et il ne se montrait point difficile sur les garanties et les prix qu'on lui offrait.

Pendant que ce pillage domestique prenait de l'essor, celui des bureaux commençait à faire du bruit ; les négocians, avec lesquels M. de l'Archeville traitait d'ordinaire, demandèrent instamment à fermer les comptes qu'ils avaient ouverts. C'était de l'argent qu'ils voulaient, et les huit cent mille francs ordonnancés par le ministre de la guerre ne servirent qu'à satisfaire les moins patiens ; les autres attendirent; mais le premier coup était porté, et le crédit du fournisseur s'ébranla , alors qu'il lui était impossible de le relever.

Son divorce, les biens qu'il fut obligé de rendre à sa femme , sa disgrâce qui était publique, tous ces événemens qui se heurtaient en même temps, faillirent rendre fou le malheureux fournisseur qui vit s'abattre chez lui une nuée d'huissiers, de recors, d'hommes d'affaires ; tous ces vau-

tours humains s'installèrent dans son hôtel pour procéder à la vente du mobilier qui le garnissait ; les prêteurs, sur hypothèques , accoururent et se mirent en devoir d'exproprier leur débiteur : sa ruine était certaine.

Elle fut aussi grande que sa fortune avait été brillante.

De l'Archeville ne sauva de cette tempête que des bijoux et un peu d'argenterie qu'il estimait environ deux mille francs.

— Avec cette somme je ne mourrai pas de faim, s'était-il dit.

Et pendant que le grand monde faisait des conjectures sur la disparition du fournisseur, celui-ci avait repris son nom d'André, et s'était installé au quatrième étage d'une maison sale et obscure de la rue de la Cossonnerié, dont la proximité avec les

Halles lui convenait sous tous les rapports.

André s'était dit :

— Après avoir remué des millions, je serai prêteur à la petite semaine !

L'argent avait desséché le cœur de cet homme-là !

XVI.

Isabelle quitta Vienne avec un espoir de de moins et un chagrin de plus ; le suicide du jeune étudiant, qui peut-être avait rendu le dernier soupir en l'accusant de coquetterie, en maudissant son insensibilité, cette

mort instantanée l'affectait péniblement, non parce qu'elle lui devait la perte de sa place, mais parce qu'elle avait bien quelques reproches à se faire pour avoir laissé concevoir à Fritz des espérances qu'elle ne voulait ni ne pouvait réaliser; son voyage fut triste, et plus d'une fois elle accusa la lenteur des postillons; enfin, elle voit Paris, et le souvenir de son fils, qui avait été sa seule consolation pendant les quinze jours qu'elle venait de passer dans les auberges et les voitures publiques, la certitude qu'elle allait presser un enfant sur son cœur, lui fit oublier ses fatigues, et à peine descendue de la diligence, elle courait chez madame Duhamel.

La lingère, qui n'était point prévenue du retour de la jeune femme, poussa un cri de surprise en la voyant entrer dans la bouti-

que et tomber sur une chaise en s'écriant d'une voix étouffée :

—Donnez-moi des nouvelles de mon fils!

Toutes les demoiselles du magasin, qui n'étaient pas dans la confidence de madame Duhamel, se regardèrent en riant ; un coup-d'œil de la lingère leur fit baisser à toutes les yeux, et les aiguilles fonctionnèrent de nouveau jusqu'au moment où madame Duhamel emmena la jeune femme dans son arrière-boutique, en lui disant à haute voix :

— Il paraît, ma chère amie, que vous avez fait un bon voyage..... Et quand la porte vitrée, qui séparait le magasin de la petite salle pratiquée à la suite, se fut refermée, madame Duhamel ajouta, avec le ton du reproche : — Pourquoi revenir si brusquement et sans me prévenir ? Votre voyage a donc été heureux?

— Hélas ! non, répliqua tristement Isabelle; quand je vous quittai, j'avais au fond du cœur une espérance qui ne s'est pas réalisée. Il avait quitté Vienne !

Madame Duhamel fit un geste de compassion et garda le silence, attendant sans doute de nouveaux détails; mais Isabelle était pensive, préoccupée, et la bonne lingère, malgré sa curiosité, respecta le secret qu'on ne voulait pas encore lui confier; elle sourit malicieusement en regardant Isabelle qui, dans le moment, oubliait peut-être son fils pour penser à l'ingrat qui l'avait délaissée.

— Il y a encore de l'amour dans ce cœur-là, se dit mentalement madame Duhamel. Folles que nous sommes ! nous chérissons toujours ceux qui nous font verser des pleurs !

Et pour bannir de sa mémoire de vieux

souvenirs que cette pensée venait de réveiller, la lingère dit à Isabelle avec le ton de l'ironie :

— Eh bien! vous ne me demandez pas si je suis contente de notre petit Frédéric?

Isabelle tressaillit à ce nom qui lui rappelait et son fils et son époux, et faisant un effort sur elle-même, elle répondit :

— Mille pardons, ma bonne madame Duhamel, et excusez mon trouble ; je songeais au passé, à l'avenir, qu'un indigne abandon m'a préparé depuis long-temps. Il faut de la résignation, du courage; pour moi, je n'en manquerai pas; mais cet enfant...

— Sera bientôt un jeune homme charmant, dit madame Duhamel en souriant de l'air joyeux qui faisait épanouir le visage de la jeune femme; il apprend tout ce qu'il veut, aussi son maître de pension est enchanté de lui. Oh! vous verrez les progrès

qu'il a faits..... et vous avez été à même de juger combien son écriture s'était formée.

— Oui, en effet, dit Isabelle, les deux lettres qu'il m'a écrites sont fort bien.

— Et surtout orthographiées de la bonne manière, reprit la lingère; comment donc! mais ce gamin-là a déjà du style, des idées... oh! nous en ferons quelque chose.

— Ma bonne madame Duhamel, vous oubliez que je ne suis qu'une pauvre ouvrière qui, demain, viendra vous demander si vous voulez encore l'occuper.

— Allons donc! est-ce que je le souffrirais! s'écria la lingère; vous avez tout ce qu'il faut pour diriger une boutique comme la mienne.

— Tout! répéta Isabelle, excepté l'argent nécessaire pour former mon établissement.

— Bah! avec du travail, de la conduite, et du crédit, on fait des merveilles! Moi,

j'ai commencé avec un billet de mille francs.

— Après avoir payé la pension de mon fils, il me restera peut-être la moitié.

— Vous êtes à la tête de cinq cents francs, et vous voulez encore végéter dans votre chambre à gagner trente sous par jour... encore, quand vous ne manquerez pas de travail et que votre santé vous permettra de vous lever matin et de vous coucher tard! Laissez-moi faire, je me charge de vous trouver quelque chose qui vous conviendra... Je ne vous offrirai point de vous céder mon fonds, ma chère amie, parce que je ne suis pas assez vieille pour songer à me retirer du commerce, ni je ne vous proposerai pas de vous associer avec moi... J'ai toujours eu l'habitude de commander, même quand j'avais mon mari... et puis, je me connais, nous ne pourrions vivre longtemps en bonne intelligence... Vous serez

chez vous, maîtresse de vos actions, de vos petites affaires... Je ne vous refuse pas de vous donner un bon conseil, si l'occasion s'en présentait, ni vous aider de ma bourse dans un moment de gène... Dans le commerce, ma chère amie, il sont plus fréquens qu'on ne le voudrait bien..... mais enfin, ça va, ça vient... et avec de l'ordre, une sévère économie, on finit toujours par se retrouver sur ses pieds..... Il y a tantôt vingt-huit ans que j'acquiers cette expérience-là... Nous causons là comme si nous n'avions rien de mieux à faire... Et ce cher Frédéric que nous oublions!

Isabelle se leva.

— Ne vous dérangez pas, ma chère amie, lui dit madame Duhamel en la forçant à se rasseoir; je vais l'envoyer chercher à sa pension... D'ailleurs, c'est demain dimanche, et ce jour-là votre fils est mon cavalier.

Je le conduis dans les promenades publiques, à la parade des Tuileries, et quelquefois, le soir, nous allons au Théâtre-Français... quand Talma joue..... le petit bonhomme a un faible pour les tragédies de M. de Voltaire... Croiriez-vous, ma chère amie, qu'il apprend des tirades entières en les entendant réciter aux acteurs... Je suis certaine que nous ferons quelque chose de de jeune homme-là.

Et madame Duhamel appela sa cuisinière, lui parla bas à l'oreille, et la congédia en lui disant :

— Allez, Jeannette, et surtout ne vous amusez pas en chemin!

Une heure s'écoula, et Jeannette revint avec Frédéric qui, depuis sa pension, la questionnait pour savoir le motif qui avait déterminé madame Duhamel à l'envoyer chercher un samedi, lui, qui d'ordinaire ne

sortait que le dimanche dans l'après-midi. A toutes ses questions, Jeannette avait répondu par un : « J'sais pas, mosieu ! » qui était loin de satisfaire Frédéric ; mais quand il fut arrivé devant le Luxembourg, il cessa d'adresser à la grosse fille des demandes inutiles.

— Je prends les devants, Jeannette, lui cria-t-il.

Et il se mit à courir à toutes jambes ; il entrait dans la boutique de la lingère, que Jeannette était encore à l'entrée de la rue de Tournon.

A la vue de sa mère, Frédéric poussa un cri de joie, et s'élança dans les bras qui s'ouvraient pour le recevoir. Madame Duhamel sentit son œil qui s'humecta pendant cette scène de tendresse filiale et maternelle. La vieille dame avait perdu jusqu'au souvenir des douces émotions ; on compren-

dra qu'elle se sentit embarrassée entre cette jeune mère qui pleurait de joie, et ce fils qui ne cessait de répéter :

— Maintenant, je ne te laisserai plus partir; oh! je sais tout, ma bonne Duhamel m'a dit la vérité.

Isabelle fit un brusque mouvement, et s'adressant à la lingère :

— Comment, madame, vous avez dit à cet enfant...

— Ce qui était rigoureusement nécessaire pour calmer ses inquiétudes et relever son courage abattu, répliqua madame Duhamel; et elle ajouta, en se penchant à l'oreille d'Isabelle : Pouvais-je apprendre à cet enfant ce que vous n'avez pas cru devoir encore me confier?

— En effet, reprit Isabelle en souriant mélancoliquement, avant mon départ pour Vienne je n'étais pas maîtresse de cette

confidence que votre bienveillance réclame de moi.

— Et maintenant? dit curieusement la lingère.

— Cette même réserve m'est imposée, continua Isabelle; ne m'en voulez pas, ma bonne madame Duhamel, plus tard, je l'espère encore! vous approuverez ma conduite.

— Je l'approuve dès à présent, ma chère amie, répliqua la lingère en dissimulant mal le dépit qu'elle éprouvait; les secrets de famille sont sacrés... Mais voilà Jeannette qui arrive fort à propos pour mettre le couvert... Nous dînerons ensemble... et ma foi, nous irons passer la soirée au spectacle...si toutefois votre voyage ne vous a pas trop fatiguée, ma chère amie.

Isabelle remercia madame Duhamel des peines qu'elle se donnait; mais tout en acceptant le dîner qu'elle lui offrait cordialement,

elle refusa la partie de spectacle; les distractions bruyantes n'étaient pas encore un besoin pour le cœur de la jeune mère.

Madame Duhamel n'insista point ; mais pour rompre la monotonie de la soirée, elle parla du projet qu'elle avait conçu, et dont l'exécution devait être très prochaine; la bonne lingère poussait l'obligeance jusqu'à l'importunité, et le désir de rendre service jusqu'à tyranniser les volontés de ceux auxquels son bon cœur la faisait s'intéresser. Isabelle se promit de faire de fort bonne grâce teut ce que sa vieille amie exigeait d'elle; l'expérience du commerce servit de texte à un très long discours que madame Duhamel débita sans reprendre haleine, et qu'Isabelle écouta avec une attention qui acheva de lui concilier l'affection de la vieille dame.

Il fut décidé, pendant cette soirée, que,

dès le lendemain matin, madame Duhamel se mettrait en quête pour trouver une petite boutique, convenablement située, et dans laquelle on pourrait exercer un commerce de mercerie et de lingerie ; ceci trouvé, madame Duhamel se chargeait du reste ; ses relations, avec les gros merciers de la rue Saint-Denis, devaient lui rendre faciles tous les achats nécessaires pour garnir les rayons et les montres de la boutique ; bien des projets d'avenir, bien des châteaux en Espagne furent tour-à-tour bâtis et détruits ; Frédéric, qui en était réduit au rôle d'auditeur, écoutait de ses deux oreilles, et ce n'était pas sans laisser tomber des regards d'attendrissement sur la bonne lingère qui se montrait si empressée d'obliger sa mère ; son jeune cœur lui vouait un culte de reconnaissance, et il se promit intérieu-

rement de ne jamais laisser échapper l'occasion de la lui témoigner.

Tout ce que madame Duhamel avait résolu s'exécuta.

En moins de quinze jours une boutique fut louée, décorée, garnie de marchandises; le petit mobilier, qui était resté rue de Vaugirard, vint prendre place dans deux petites chambres du rez-de-chaussée, et qui se trouvaient à la suite de la boutique; Isabelle s'installa dans son comptoir, et ce jour-là, madame Duhamel et Frédéric vinrent dîner chez la mercière de la rue Hautefeuille, qui avait pris pour enseigne : *A la Pensée!*

Cette prise de possession avait lieu au commencement de l'année 1805.

Maintenant, reportons-nous à la fin de cette année 1813, si désastreuse pour la dynastie impériale.

Au mois de décembre, la France était menacée par toutes les puissances coalisées; le Rhin, l'Escaut, la Hollande étaient au pouvoir de la coalition formidable qui s'était formée pour écraser nos bataillons épars, nos phalanges démoralisées par les revers qu'elles avaient éprouvés dans les plaines glacées de la Russie; et l'Espagne, lasse du joug que Napoléon lui faisait subir, rassemblait ses derniers efforts et poussait son dernier cri de guerre, de carnage! L'Italie nous échappait, et une nouvelle campagne allait s'ouvrir, et de nouveaux soldats étaient demandés au pays épuisé par les sacrifices d'hommes qu'on lui imposait chaque année; mais l'ennemi s'avançait, nos frontières allaient être franchies, et cette fois encore, la conscription enfanta une jeune armée, inhabile à se battre,

mais pleine d'ardeur, de courage, d'abnégation !

Le dernier jour de décembre, la boutique de mercerie de la rue Hautefeuille fut fermée avant neuf heures du soir ; et les voisins remarquèrent, non sans surprise, que l'enseigne : *A la Pensée !* que la mercière arrachait et décrochait, elle-même, tous les jours, à l'aide d'un marche-pied, fut enlevée ce soir-là par un grand jeune homme revêtu de l'uniforme de l'infanterie de ligne.

L'habit militaire servit de texte à toutes les conversations des commères des environs ; les unes pensaient que c'était un cousin — et le titre de cousin ne pouvait tirer à conséquence, puisque la mercière comptait déjà quarante ans, — d'autres, qui se prétendaient mieux informées, assuraient que c'était le mari qui revenait de l'armée ; les

premières se récriaient en disant qu'il n'avait pas de moustaches, ce que les secondes affirmaient en ajoutant qu'elles étaient noires. Plus d'une dispute , commencée d'un ton amical , s'acheva aigrement ; et comme il arrive toujours, à propos d'un inconnu, qui ne les intéressait nullement, ces demoiselles, dames ou veuves, se dirent de dures vérités, se reprochèrent leurs petits méfaits ; bref, la discorde fit des siennes, pendant cette soirée , depuis la rue Serpente jusqu'à la place Saint-André-des-Arts.

Dans la petite chambre à coucher de la mercière, on ne se disputait pas, on pleurait. Isabelle venait d'apprendre de Frédéric que, le lendemain matin, le régiment dans lequel il avait été incorporé quitterait Paris ; cette séparation, à laquelle depuis quinze jours Frédéric s'efforçait d'habituer sa mère

cette séparation faisait couler ses pleurs, car il lui semblait, en embrassant son fils, que c'étaient les dernières caresses qu'elle lui prodiguerait. Vainement Frédéric cherchait à la rassurer en lui disant qu'à la guerre, il n'y avait point de balles et de boulets pour tout le monde ; Isabelle n'approuvait point la justesse de ce raisonnement, et maudissait la funeste loi en vertu de laquelle son cher Frédéric était appelé, alors qu'il n'avait pas encore atteint ses dix-neuf ans, à servir sous les drapeaux. Son cœur ne bénit point le nom de Napoléon, et jusqu'au lendemain, sa tendresse s'ingénia pour trouver les moyens de soustraire son fils aux chances de cette sanglante loterie qui se tirait sur un champ de bataille ; mais les mesures les plus sévères étaient prises par la police impériale pour diminuer le nombre des réfractaires qui, dans les

campagnes, était toujours plus grand que dans les villes.

L'honneur du jeune conscrit s'alarma à l'idée conçue par sa mère et qu'elle n'osait lui expliquer franchement ; quand les premières lueurs du jour pénétrèrent dans la petite chambre et firent pâlir la lumière de la lampe, Frédéric se leva en disant :

— Mère, dans une heure, le régiment se mettra en route : je ne veux pas manquer à la promesse que j'ai faite à mon capitaine quand il m'a accordé la permission de venir t'embrasser. J'ai donné ma parole, vois-tu, et tu sais que c'est une chose sacrée.

Il y avait tant d'énergique résolution dans le langage de Frédéric que sa mère n'insista pas, et cependant, elle se disait à voix basse :

— S'il le voulait, je pourrais le cacher... le soustraire à tous les regards... Mais, non, l'inflexible honneur l'emporte sur mes vives alarmes... et puis, il aime Napoléon, lui!

Le conscrit avait réparé le désordre de sa toilette; il jeta un dernier coup-d'œil sur son uniforme, étreignit sa mère contre son cœur, la couvrit de baisers, et lui dit d'une voix caressante :

— Sèche tes pleurs, bonne mère, et fais des vœux pour son fils, qui de ton côté ne t'oubliera pas.

— Ah! Frédéric, cette séparation...

La pauvre Isabelle ne put achever, car les sanglots étouffèrent sa voix; Frédéric profita de ce moment pour murmurer un dernier adieu, puis, il s'enfuit précipitamment.

Nous ne suivrons pas le jeune soldat sur

les champs de bataille, où il fit l'apprentissage du périlleux métier qu'il apprenait au bruit de la fusillade; à Brienne, à Champ-Aubert, à Château-Thierry, à Vauchamps, partout l'armée française commandée par Napoléon, fit des prodiges de valeur, et la plupart des bataillons étaient formés de conscrits! A Nangis, à Montereau, le régiment, dans lequel Frédéric avait été incorporé, fut écharpé en culbutant les colonnes autrichiennes du général Schwartzemberg; le capitaine et les lieutenans de sa compagnie furent tués sur le pont de Montereau; les sergens les remplacèrent, les caporaux prirent la place de ceux-ci, et parmi les soldats, on fit choix de huit caporaux parmi lesquels se trouvait Frédéric.

A Craonne, le jeune caporal fut nommé sergent; à Arcis-sur-Aube, l'empereur le décora et lui donna les épaulettes de sous-

lieutenant qu'il venait de gagner en arrachant des mains des Dragons Autrichiens un officier supérieur qu'il venait de faire prisonnier ; mais cet acte de courage avait failli coûter la vie à Frédéric qui, dans l'action, avait reçu deux coups de sabre à travers la poitrine ; aussi, le chirurgien qui le pansait, disait-il, quand Napoléon se fut éloigné après avoir donné au blessé la croix qu'il portait : « Que l'empereur venait de décorer un cadavre ! »

Les prévisions de l'Esculape du régiment ne se réalisèrent pas ; les ambulances de l'armée évacuèrent sur Provins, et Frédéric resta à l'hôpital jusqu'à la fin de mars 1814.

La capitulation de Paris, qui fut connue à Provins le 3 avril, jeta la consternation dans tous les esprits ; le joug militaire que Napoléon faisait peser si lourdement sur la

France lui fut pardonné par ses ennemis les plus acharnés, et plus d'un regretta que sa fortune n'eût point triomphé des myriades d'ennemis, que la coalition étrangère vomissait sur nos frontières, et qui nous ramenaient cette famille des Bourbons qui avait fui, abandonnant un des siens aux fureurs révolutionnaires et au juste ressentiment des conventionnels.

Frédéric n'attendit pas la fin de sa convalescence pour retourner à Paris, car désormais, et par suite de ce qu'on appelait impudemment l'abdication volontaire de Napoléon Buonaparte, il n'y avait plus d'armée, plus de chefs ; les princes légitimes licenciaient les troupes de l'usurpateur et travaillaient à purifier les rangs de l'armée des hommes plus dévoués à Napoléon qu'à la cause de la patrie ; les habiles de la restauration inventaient les catégories, et la qualification

de bonapartiste devenait le synonyme de gibier de prison, de paria!

Quoiqu'il en soit, Frédéric revint à Paris, et malgré les conseils de quelques personnes prudentes, il ne voulut point se dépouiller de son uniforme et soustraire aux regards la croix qui brillait sur sa poitrine. Sous-lieutenant, après trois mois de campagne, Frédéric jouissait d'avance du plaisir et de l'étonnement que la vue de ses épaulettes allaient causer à sa mère, qui était déjà prévenue du retour de son fils, quand lui-même n'osait concevoir l'espérance de se rétablir de ses blessures; mais les lettres d'Isabelle témoignaient tant d'inquiétude, ses craintes étaient si vives, quand elle apprenait que le régiment de Frédéric était cité dans l'ordre du jour, espèce de baume oratoire que Napoléon prodiguait avec tant d'habileté à ses troupes;

les éloges revenaient de droit à ceux qui s'étaient le plus exposés, et cette gloire ne pouvait s'acquérir sans de grands sacrifices d'hommes. Isabelle ignorait cela ; mais des voisins officieux ne manquaient pas de lui expliquer tout ce qu'elle ne comprenait pas, et ces braves gens, qui eussent tremblé en entendant le bruit du canon, renchérissaient toujours sur les bulletins exagérés que le *Moniteur* publiait ; un zéro de plus ou de moins ne les arrêtait pas, et les vingt mille tués, les trente mille blessés, les cent pièces de canon tombées en notre pouvoir, toute cette fantasmagorie de drapeaux, de prisonniers et de munition, ramassés sur le champ de bataille, servait de texte à leurs discours belliqueux, et portait l'épouvante dans le cœur de la pauvre mère qui ne savait où chercher des consolations, car la bonne madame Duha-

mel s'était éteinte au sein de cette vie active qu'elle avait voulu mener jusqu'à son dernier jour; la mort l'avait surprise à son comptoir, et Isabelle, instruite de ce malheur, n'avait pu que contempler les traits inanimés de sa vieille et sincère amie.

Le retour de son cher Frédéric dissipa ses alarmes, et les voisins remarquèrent de nouveau le militaire, dont la présence avait été, quelques mois avant, le sujet de disputes et de querelles dans plus d'un intérieur paisible, pendant la soirée du 30 décembre 1813.

Le lendemain — c'était un dimanche — le magasin de mercerie ne fut pas ouvert; l'enseigne : *A la Pensée!* resta dans un coin de la boutique, et comme les blessures que Frédéric avait reçues ne l'empêchaient pas de marcher, il avait décidé sa mère à aller passer la journée aux environs de Paris.

— C'était une petite récréation qui nous est nécessaire à tous deux, avait-il ajouté, et puis l'air de la campagne me fera du bien.

Isabelle consentit à faire ce que son fils lui demandait, et tous deux partirent en fiacre, à huit heures du matin, pour aller à Montmorency.

Frédéric avait un projet en tête; depuis long-temps il remettait toujours à questionner sa mère, et chaque fois que cette pensée s'était offerte à lui, un sentiment de répugnance, qu'il ne s'expliquait pas, retenait sur ses lèvres les paroles qui allaient s'en échapper. Au moment de partir pour l'armée, ce désir, qui le tourmentait, ce besoin d'épancher son ame, lui avaient donné le courage nécessaire pour provoquer l'entretien qu'il souhaitait; il le croyait du moins; et quand il s'était vu près de sa

mère, un regard rapide, jeté sur son visage, avait bouleversé ses résolutions, car il venait de surprendre une douleur muette, un chagrin qu'elle dissimulait ou n'osait lui avouer.

Frédéric était parti en se disant :

— Quand je reviendrai, si Dieu me fait la grâce de ne point me rappeler trop brusquement à lui..... quand je reviendrai, il faudra bien qu'elle s'explique..... dans son intérêt comme dans le mien, je dois tout savoir... Notre vieille amie Duhamel m'a bien dit quelques mots en l'air... mais des conjectures ne peuvent plus me suffire... Je veux connaître la vérité.

Or, ce moment de demander une explication était arrivé, et Frédéric avait imaginé cette partie de campagne pour empêcher qu'un tiers importun vînt, par sa présence, ajourner encore la confidence qu'il

allait exiger de sa mère; il était bien décidé, bien résolu à la lui demander; mais il craignit que son courage ne s'évanouît, s'il remettait au lendemain l'explication qu'il souhaitait ardemment tout en la craignant.

Avant de dîner chez le modeste traiteur dont Frédéric avait fait choix, il emmena sa mère, sous prétexte de parcourir les bouquets de bois qui avoisinent le village, et quand ils se trouvèrent dans un endroit écarté, le jeune sous-lieutenant s'arrêta brusquement, et dit :

— Mère, je ne suis plus un enfant; jusqu'à ce jour et par des motifs que je respecte, tu as gardé envers moi un silence que je n'ai jamais essayé de te faire rompre. J'attendais la confidence que maintenant je te demande. A mon âge, on doit songer sérieusement... La carrière militaire m'était ouverte, le retour des Bourbons me l'a fer-

mée. Je ne servirai point les amis des Cosaques, les protégés des puissances alliées.

Isabelle regarda son fils avec étonnement, celui-ci continua sans paraître remarquer la surprise que ses paroles faisaient naître.

— Avant de partir pour l'armée, dit-il, j'avais un état.... et il riait amèrement — j'enseignais à lire et à écrire aux enfans que mon maître de pension m'abandonnait sans contrôle... j'étais maître d'études, enfin!... La table, le logement et cinq cents francs par année, voilà ce qui constituait le salaire dont on rétribuait mes soins... Chercherai-je une place semblable, mère, et toute mon ambition doit-elle se borner à enseigner aux autres le peu que j'ai appris?

— Frédéric, ce ton de reproche...

— Des reproches à toi, bonne mère!... Oh! non, tu ne le penses pas..... Je parle raison, et je te supplie de ne point t'offenser

de mes réflexions indiscrètes, de mes questions empreintes d'un sentiment de curiosité qui est bien naturel après tout... Je ne te demande pas si nous sommes riches... Il y a six mois, tu aurais donné de l'or pour m'empêcher d'être soldat, tu m'aurais acheté un remplaçant si tu avais pu le faire... Donc, nous ne possédons rien... c'est à peine si ton petit commerce de mercerie te fait vivre?

— Il est vrai que depuis quelques mois je n'ai pas à me féliciter des affaires... la misère est si grande...

— Oui, et puis tu as fait tant de sacrifices pour moi, reprit Frédéric avec vivacité... l'éducation d'un jeune homme est coûteuse... Je te récompenserai de tes peines, bonne mère..... Une question, cependant, mais promets-moi de ne pas te fâcher...

Et Frédéric attacha sur sa mère un regard suppliant.

Isabelle devina, au ton d'insistance de son fils, ce qu'il allait lui dire, et une vive rougeur colora ses joues.

Frédéric prit les mains de sa mère, les serra tendrement dans les siennes, et lui dit :

—Écoute, bonne mère, depuis que j'ai l'âge de raison, je me suis adressé cent fois cette question : « Pourquoi ne me parle-t-on ja-» mais de mon père... »

— Cher enfant, s'écria Isabelle vivement émue, si tu savais...

— Loin de moi la pensée, bonne mère, de vouloir renouveler d'anciens chagrins... D'après ce que je sais, un abandon inouï, puisqu'il n'était pas mérité...

Frédéric fit une pause, comme pour rassembler ses souvenirs confus ; mais il n'en

était rien, il voulait provoquer une explosion de franchise par quelques mots jetés en avant, et cela lui réussit complètement. Isabelle n'avait point à rougir de sa conduite, et son fils n'était pas pour elle un juge dont elle devait redouter les censures; aussi n'hésita-t-elle pas à lui confier le secret de sa naissance, à lui raconter, dans les détails les plus minutieux, les premières années de son mariage, le voyage entrepris par son mari, et au milieu duquel il s'était enfui, la laissant dans une auberge sans autres ressources que quelques bijoux et la voiture de poste dans laquelle ils voyageaient.

Ce n'était pas assez que Frédéric connût l'étrange insensibilité du marquis de Longpont à l'égard de sa mère; celle-ci voulut que son fils apprenne aussi quelles avaient été les suites de cet indigne abandon : elle lui dit les luttes qu'il lui avait

fallu soutenir pour subsister, ses longues veilles, ses fatigues, les humiliations auxquelles l'exposaient son isolement et la présence de son enfant. Isabelle ne pouvait se rappeler sans amertume qu'on lui reprochait sa tendresse de mère, son dévoûment, et les sacrifices qu'elle faisait pour élever son enfant, comme un vice honteux, une mauvaise action. Elle avait bravé l'opinion publique et les mépris dont elle était l'objet pour accomplir ses devoirs qu'elle regardait comme sacrés. Frédéric avait grandi, et le hasard ayant procuré à Isabelle les moyens de se rendre à Vienne, où elle comptait retrouver le marquis de Longpont, elle s'était empressée de profiter de l'occasion qui s'offrait, espérant que ce voyage verrait finir tous ses tourmens; mais cet espoir avait été déçu.

— Tu sais le reste, mon cher Frédéric,

ajouta Isabelle; il y a un an, j'ai fait faire quelques démarches pour savoir si M. de Longpont était rentré en France. On n'a rien pu découvrir, sinon que sa sœur s'était retirée en Angleterre, et qu'elle était parvenue à faire prononcer le divorce qui avait rompu à tout jamais le mariage qu'elle avait contracté avec André.

— Ainsi, bonne mère, tu es marquise, tu as sans doute une fort belle fortune que ton époux gaspille sur le sol étranger..... Avec tout ce qu'il faut pour être parfaitement heureuse, tu es réduite, par l'injuste volonté de l'homme, qui en te donnant son nom t'avait promis aide et protection, à végéter dans une chétive boutique..... et moi.... Ceci ne peut durer plus longtemps, ajouta Frédéric en s'interpellant, ta tâche est remplie, la mienne commence... A moi de découvrir ce généreux marquis

de Longpont, ce bon père qui a oublié, sans doute, qu'il laissait en France une femme et un enfant.... J'aurai de la patience, bonne mère, j'en aurai, je te le promets, pour arriver à un résultat satisfaisant... Ton époux a émigré pendant la Terreur, comme ils le disent... Si Robespierre a pu le chasser de France et Napoléon l'empêcher d'y rentrer, Louis XVIII, en revenant prendre possession du trône que les puissances alliées lui ont rendu, a ramené à sa suite quantité de grands seigneurs qui avaient boudé l'empire, parce que son chef ne s'était pas montré assez prodigue envers eux... Le noble marquis de Longpont est peut-être du nombre..... Au surplus, je le saurai, quand je devrais parcourir les faubourgs Saint-Germain, Saint-Honoré et la Chaussée-d'Antin, allant de porte en porte, questionnant suisses,

concierges et portiers... Oh! je saurai ce qu'il est devenu, et ma persévérance ne se lassera que quand je pourrai me dire : M. de Longpont habite cette demeure.... J'y reviendrai demain.

— Mon Frédéric, j'approuve ta résolution, puisse-t-elle avoir un heureux résultat !

— Espérons, ma bonne mère, peut-être sommes-nous à la veille d'être heureux !

Cette consolante pensée influa sur le reste de la journée; Isabelle retrouva cette gaîté qui, chez elle, se manifestait par une aimable bienveillance et une finesse d'esprit d'observation qui s'exerça sur les Parisiens accourus à Montmorency pour respirer un air pur, manger des cerises aigrelettes et caracoler sur des ânes aussi paisibles qu'entêtés; quant à Frédéric, tout en souriant des ma-

licieuses remarques que faisait sa mère, il songeait à son père et à son inconcevable insensibilité.

— Il réparera ses torts, se disait-il, ou alors.....

Frédéric n'avait encore que des idées confuses que les circonstances devaient débrouiller et fixer; pour cela, il s'en remettait au hasard, et il avait raison.

XVII.

Rue Saint-Dominique, à vingt pas de la rue du Bac, on voyait, en l'an de grâce 1814, un petit hôtel, dont la situation, isolée entre deux jardins, avait dû faire rêver plus d'un spéculateur sur les terrains propres à bâtir. Deux étages avec des mansardes en

attique, une vaste cour circulaire, une avenue de tilleuls que les coupes réglées de la municipalité révolutionnaire avaient épargnée; une lourde porte en chêne, sculptée avec soin et enjolivée d'ornemens en bronze; et enfin, derrière l'hôtel, un jardin planté à l'anglaise dans l'espace d'un demi-arpent! Il y avait trois maisons à quatre corps de logis dans les dépendances de l'hôtel, soixante mille francs de locations! et c'est à peine si le propriétaire en retirait quatre mille écus!

Il est vrai que cet hôtel appartenait à un noble émigré qui en avait fait faire l'acquisition par un homme de paille, au temps où maisons et terrains se vendaient à vil prix; pendant quinze années, le petit hôtel de la rue Saint-Dominique demeura désert; mais au commencement de janvier de l'année 1814, les tapissiers, les peintres, les maçons

s'y installèrent, et après deux mois de travaux consécutifs, l'hôtel fut en état de recevoir son véritable propriétaire.

Celui-ci arriva à Paris le 4 mai 1814, à la suite de Louis XVIII.

L'exilé d'Hartwel avait contracté en Angleterre des dettes de reconnaissance qu'il avait promis d'acquitter quand il remontrait sur le trône de ses pères ; ce moment était arrivé, et parmi les nobles débiteurs qui se pressaient sur ses pas et caracolaient aux portières de sa calèche en faisant retentir les airs de bruyantes acclamations, se trouvait le marquis Frédéric de Longpont que sa majesté avait, pendant son séjour à Saint-Ouen, élevé au grade de colonel d'un régiment de ligne.

C'était peu, suivant les calculs du noble émigré, qu'une semblable promotion, pour récompenser le dévoûment de l'exil et les

consolations qu'il avait prodiguées au comte de Provence ; mais enfin, c'était un commencement de faveur, un pas de fait dans cette carrière militaire commencée dans les rangs des Prussiens qui venaient assiéger et piller Verdun.

Après la réception des Tuileries, où les chauds royalistes et les ennemis *du général Buonaparte*, *de l'usurpateur*, se portèrent en foule pour saluer les princes qui allaient faire le bonheur de la France et cicatriser les plaies sanglantes qu'une guerre de dix-neuf ans lui avait faites, après le pénible spectacle offert par une partie de la population parisienne qui se ruait sur la terrasse des Tuileries en hurlant des chants royalistes et en vociférant d'ignobles imprécations contre Napoléon, après que cette effervescence fut calmée, et que l'heure avancée de la nuit eut permis aux nobles

et courageux défenseurs du trône et de l'autel, de regagner leurs voitures et de rentrer dans leurs splendides demeures, un carrosse armorié traversait au galop de deux alezans le pont Royal, entrait dans la rue du Bac, et après avoir tourné rapidement à droite, s'était arrêté devant le petit hôtel de la rue Saint-Dominique.

A la voix de stentor du cocher qui criait : « La porte, s'il vous plaît! » un valet en livrée était sorti précipitamment d'un petit pavillon servant de logement au concierge, et s'était empressé d'ouvrir à son maître qui revenait des Tuileries.

Le carrosse suivit l'avenue de tilleuls, et après avoir décrit un cercle dans la cour circulaire de l'hôtel, il vint stationner devant le perron.

Là, deux laquais, armés de flambeaux, attendaient le marquis pour le guider jus-

qu'au salon ; mais avant d'y arriver, le noble émigré, en traversant l'antichambre, fut humblement salué par un homme vêtu de noir, et dont le maintien grave, l'air réfléchi attira son attention.

— L'intendant de monsieur le marquis a l'honneur de lui présenter ses respects.

Et l'homme vêtu de noir salua de nouveau après s'être présenté lui-même.

— Ah! fit le marquis en clignant les yeux, ceci est mon intendant! Fort bien!

Il arrivait à la porte du salon dont les deux battans s'ouvrirent avec fracas devant lui, en même temps qu'un des valets qui l'accompagnait disait à haute voix :

— Monsieur le marquis de Longpont!

Une femme sèche et maigre, qui était assise près d'une des croisées, se souleva à demi de dessus son fauteuil, et dit :

— Ce cher marquis! comme il s'est fait attendre!

— Chère comtesse! répliqua le marquis en se laissant tomber sur une ottomane, ne me faites point de reproches, il m'a fallu rester au milieu de la cohue qui obstruait les appartemens des Tuileries; c'était plus qu'un devoir, la nécessité m'y obligeait.

— Et sa majesté Louis XVIII?

— S'est montrée affable envers moi. J'espère beaucoup! dit-il en se parlant à lui-même.

— Nous avons tant perdu! dit la comtesse en soupirant.

— Je vous conseille de vous plaindre, ma sœur, reprit le marquis en se bourrant le nez de tabac; vraiment, votre malheur est de ceux qu'on peut aisément supporter sans avoir besoin d'un grand fonds de philoso-

phie... Vous avez conservé votre terre de Normandie... c'est-à-dire cent mille écus de bons biens... et de plus, vous avez su vous débarrasser de votre coquin de mari... Tandis que moi!...

Et le marquis prit de nouveau une énorme prise de tabac, et s'essuya le visage avec un mouchoir de fine batiste.

— Vous! mon frère, dit la comtesse d'un ton ironique, si vous aviez voulu suivre mes conseils...

— Si j'avais voulu vous croire, j'aurais demandé aux tribunaux un divorce qui m'eût rendu libre... D'accord, mais ce moyen me répugnait.... Je craignais le scandale.... cette femme avait des droits à invoquer, un fils que j'ai reconnu, et envers lequel il m'aurait fallu me conduire, sinon en bon père, du moins en père généreux... C'était, en un mot, me susciter

des embarras, me créer des ennemis... Et puis, qui sait!... Elle est peut-être morte!

— Et son fils! son fils! auquel vous ne songez pas!... Savez-vous, mon frère, que c'est un homme aujourd'hui... un homme de vingt ans!

— Qui ignore le secret de sa naissance, répartit nonchalamment le marquis; je l'espère! toutefois, ajouta t-il, elle n'avait aucun intérêt à la lui faire connaître dans la situation où vous m'avez dit l'avoir retrouvée, poursuivit-il en laissant tomber sur sa sœur un regard interrogateur.

— Ah! marquis, pour un homme de sens, vous vous flattez d'un espoir qui n'a pas le moindre fondement... Cet enfant, qui a le droit de porter votre nom....

— Droit que je lui contesterai, s'il osait s'en prévaloir.

— Il s'en prévaudra, gardez-vous d'en douter, reprit la comtesse en souriant ironiquement, et si vous eussiez suivi mes conseils...

Le marquis se leva brusquement et fit deux fois le tour du salon en grommelant, puis, s'arrêtant devant sa sœur, il dit :

— Comtesse de Beaulieu, brisons-là, je vous prie; une discussion n'avancerait à rien, sinon qu'à aigrir les rapports d'intimité que nous devons avoir ensemble. Votre situation, à vous, est préférable à la mienne, je le sais; veuve, de par un divorce, et maîtresse d'une fortune qui peut s'augmenter par un bon mariage...

— Jamais! jamais! dit Pauline avec vivacité, ce n'est pas à quarante-trois ans.

quand l'épithète de vieille femme peut m'être jetée au visage, ce n'est pas à mon âge que je me déciderai à former d'autres nœuds... Notre famille a perdu beaucoup pendant la révolution, et j'aime à penser que nos princes saurons nous dédommager de ces pertes...

— Chut! fit le marquis, point de désirs superflus; vous, surtout, chère sœur, qui avez eu le désagrément d'être la femme d'un fournisseur des armées du général Buonaparte..... Vous avez été, m'a-t-on dit, aux soirées du Luxembourg, alors que cet homme y exerçait les fonctions de consul.

— Mon frère, les circonstances...

— Vous avez été chez le consul Buonaparte, et, aux yeux de nos princes, c'est une tache... que mon dévoûment effacera, j'ose m'en flatter.

Et le marquis de Longpont laissa tomber sur sa sœur un regard protecteur qui fit grimacer le sévère visage de la comtesse, car elle n'avait point pour habitude de se laisser dominer; toutefois, en cette occasion, elle garda le silence, et quand son frère eut sonné son valet de chambre, afin que celui-ci le conduisît à son appartement, qu'il n'avait pas encore vu, Pauline se renversa sur son fauteuil en disant sèchement :

— Marquis de Longpont, je vous souhaite une bonne nuit.

Le marquis s'inclina et répondit d'un ton badin :

— A vous, comtesse de Beaulieu, je souhaite un doux sommeil et des rêves charmans !

Puis, il sortit sur les pas de son valet de chambre, qui éclairait sa marche.

Dix-neuf années s'étaient écoulées depuis le jour où Frédéric de Longpont avait été se présenter à la municipalité de sa section pour y faire inscrire l'acte de naissance du fils qu'Isabelle venait de mettre au monde. Après avoir accompli toutes les formalités voulues, Frédéric s'était jeté dans un fiacre qui l'avait conduit chez le citoyen André, son beau-frère.

Celui-ci était absent. Pauline lisait dans son boudoir, quand son frère se présenta pour lui apprendre qu'il avait un fils, et que son intention était d'émigrer en Angleterre aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Il lui confia même qu'il avait le projet de laisser en France sa femme et son fils, sauf, plus tard, à faire prononcer la nullité d'un mariage qu'il n'avait contracté que pour échapper au martyre révolutionnaire.

Cette confidence n'étonna point Pauline ; elle approuva la résolution de son frère, et ce fut en lui disant avec l'accent de la douleur :

— Je voudrais être à votre place, marquis, et pouvoir aussi briser les liens qui m'unissent à un homme odieux... malheureusement, je crains la violence de son caractère ; je dois me résigner à mon sort et souffrir, avait-elle ajouté en soupirant tristement.

Le marquis de Longpont avait pris congé de sa sœur en lui disant : Au revoir ! mais c'étaient ses adieux qu'il était venu lui faire en même temps qu'il lui avait demandé une approbation que celle-ci s'était empressée de lui donner. Deux mois après, M. de Longpont annonçait à sa femme le désir qu'il avait d'aller habiter la campagne pendant la belle saison, et pour lever tous les

obstacles, il avait ajouté que la santé de son cher Frédéric se trouverait fortifiée par un air pur et sain.

Isabelle se garda bien de refuser ce que son époux lui proposait, et d'ailleurs, le piége était trop adroit pour qu'elle n'y soit point prise; le séjour de la campagne n'était qu'un acheminement pour la décider à quitter Paris et à faire la moitié du voyage que le marquis avait résolu; en agissant comme il le faisait, il privait Isabelle de l'appui et des conseils d'André et la mettait ainsi dans l'impossibilité de s'opposer à la fuite qui devait lui rendre sa liberté...

Ces coupables manœuvres eurent tous le succès que le marquis en augurait. Il se sauva furtivement de Boulogne et s'embarqua pour passer en Angleterre.

Le séjour de la nébuleuse Albion ne plut que médiocrement au marquis, et les res-

sources pécuniaires venant à lui manquer, il quitta brusquement Londres, s'embarqua à Douvres pour la Hollande, où il ne séjourna que fort peu de temps, et de là, il se rendit à Vienne.

La même pénurie, la misère combattue par des emprunts, voilà ce qui attendait le marquis de Longpont dans la capitale de l'Allemagne. On a vu qu'il avait émigré de Vienne après y avoir laissé des souvenirs aussi fâcheux que peu honorables.

Le comte de Provence habitait Hartwel, et en attendant que celui qu'il qualifiait fort ridiculeusement des titres de marquis de Buonaparte, général en chef de ses armées; en attendant que le Corse voulut bien se décider à jouer, à son égard, le rôle de protecteur, et à lui rendre une couronne que lui-même avait laissé teindre du sang de son frère, de Louis XVI, roi plus faible

que coupable; en attendant ce moment que le comte de Provence baptisait du nom de Restauration, il charmait les loisirs de son exil en jouant à la royauté, en donnant des audiences, en ébauchant des constitutions, des lois, des réglemens, en organisant d'avance son gouvernement, en distribuant même, à ses intimes, les premières charges de l'état.

Tout ceci ne tirait nullement à conséquence, car à mesure que l'exilé d'Hartwel voyait grossir autour de lui le nombre de ses courtisans, le général Bonaparte essayait du consulat à trois, puis de la dictature à lui seul, et enfin, il se faisait couronner comme empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin.

Ces événemens, qui retentissaient dans toute l'Europe, trouvaient toujours des incrédules à la petite cour d'Hartwel, où [illegible]

pouvait croire à l'ambition démesurée du général Bonaparte et à l'aveuglement du peuple Français: tous les royalistes qui se ralliaient à la dynastie impériale étaient déclarés indignes par les courtisans du comte de Provence, dont le génie méditatif s'évertuait à trouver les moyens de renverser son puissant ennemi.

On sait que toutes nos discordes et les guerres les plus désastreuses de l'empire étaient fomentées, suscitées par nos voisins d'Outre-Manche ; la petite cour d'Hartwel fonctionna activement pendant le règne de Napoléon, et parmi les machines intelligentes qui se virent employées par le comte de Provence, le marquis de Longpont se distingua, autant par besoin que par dévoûment.

Le pauvre marquis en était réduit à vivre de la table de son prince, et à remplir

auprès de sa personne les fonctions de chambellan, et quelquefois aussi celles plus pénibles d'agent diplomatique.

Dans un des voyages que le marquis fit à Londres, en sa qualité d'agent diplomatique du comte de Provence, il se trouva dans un cercle avec le baronnet Francis Darnley, jeune fat, qui était d'une grande indiscrétion sur le chapitre de ses bonnes fortunes, et qui, pour charmer les loisirs de la soirée, et prouver la supériorité de son amabilité, se mit à raconter les détails de sa liaison avec une jolie parisienne qui, par amour pour lui, s'était décidée à abandonner son mari et à le suivre en Angleterre.

Et comme d'après son système, à un récit véridique, il fallait des noms propres à l'appui, le baronnet Francis Darnley ne se fit point scrupule de nommer Pauline de Beaulieu.

À ce nom, Frédéric avait bondi d'indignation, et il allait interpeller fort vivement le fat qui venait d'outrager sa sœur, quand un long et maigre Anglais, un personnage blond et rosé, impassible et muet depuis le commencement de la soirée, se leva brusquement, et s'approchant du baronnet, il le souffleta avec son gant.

— Vous êtes un imposteur! ajouta-t-il en fort bon français.

Cette provocation empêcha Frédéric de s'expliquer, car la surprise que venait de lui causer ce défenseur inattendu, le rendait incapable d'articuler une parole; avant de se faire connaître, le marquis mesurait d'un œil menaçant le champion de sa sœur, dans lequel il craignait de rencontrer un nouvel amant qu'il lui faudrait punir; pendant qu'il faisait ces réflexions, le baronnet

était sorti avec le jeune homme qui venait de le provoquer publiquement.

Revenu à lui, Frédéric s'aperçut que tous deux avaient quitté le salon ; alors, se penchant vers son voisin, il lui demanda quels étaient ces deux gentleman.

— L'un, celui qui a été insulté, se nomme Francis Darnley ; il est baronnet, et occupe dans Pall-Mall un fort bel hôtel que son oncle lui a légué.

— Quant à l'autre ? dit Frédéric.

— C'est le fils d'un de nos premiers banquiers de la Cité, Richard Dawson ; il est l'unique héritier d'une grande fortune, mais son caractère mélancolique l'éloigne de tous les plaisirs. On le croit amoureux.

Frédéric n'en demande pas davantage. Lui aussi quitta le salon, et laissa sa tasse de thé qu'une belle lady venait de remplir ;

il rentra à son hôtel pour écrire aux deux Anglais, afin de leur demander un rendez-vous pour la même heure et au même endroit ; mais le domestique qu'il chargea de faire cette double commission, revint bientôt avec les deux lettres qu'il n'avait pu remettre aux personnes auxquelles elles étaient destinées : le baronnet Francis Darnley et Richard Dawson étaient partis la veille pour Calais.

Les deux Anglais allaient se battre au pistolet sur les côtes de France afin de se soustraire aux lois rigoureuses , portées contre les duellistes qui ensanglantaient le sol britannique. Frédéric de Longpont attendit leur retour, mais son espoir fut déçu; sa mission diplomatique était finie, et le comte de Provence pressait son retour; le marquis de Longpont quitta Londres, la rage dans le cœur, et ce ne fut que six

mois après qu'il apprit le résultat du duel des deux Anglais.

Le baronnet Francis Darnley avait blessé son adversaire à l'épaule, mais celui-ci ayant conservé assez de force pour ajuster le baronnet, il avait fait feu, et deux hommes étaient tombés sur le sol. Le premier ne se releva pas ; la balle lui avait fracassé la cervelle ; Richard Dawson en fut quitte pour garder le lit pendant trois mois et la perte de son bras gauche qu'il fallut amputer. De retour à Londres, le fils du banquier se présenta chez la comtesse de Beaulieu, et celle-ci, peu touchée de la preuve d'amour et du singulier dévoûment du jeune Anglais, refusa de le recevoir en lui faisant savoir que le sang qu'il avait versé élevait entre eux une barrière insurmontable.

Et pendant que ces événemens s'accomplissaient, Napoléon voyait se former la re-

doutable coalition du Nord; la chute du colosse qui gouvernait la France était inévitable : la trahison de ses alliés, la lassitude du pays, le besoin de repos, éprouvé par les maréchaux de son empire, toutes ces causes réunis le poussèrent dans l'abîme, et le palais de Fontainebleau fut le témoin de l'abdication, très peu volontaire, qu'on lui arracha.

La comtesse de Beaulieu savait que son frère était à Hartwel, auprès du comte de Provence, que les puissances étrangères saluaient déjà du nom de Louis XVIII; elle fit le voyage afin d'embrasser le marquis, et pour lui apprendre que, pendant son séjour en Angleterre, elle avait su briser le mariage odieux, qu'elle regardait comme une tache honteuse, et recouvrer une partie de sa fortune, qu'en bonne sœur elle venait lui offrir.

Le marquis de Longpont n'en était plus réduit aux expédiens; son noble maître lui avait procuré les fonds nécessaires pour racheter un bien d'émigré qu'un tripoteur d'affaires avait en sa possession; l'hôtel de la rue Saint Dominique avait désormais un noble possesseur qui le faisait embellir et meubler bien avant qu'il put l'occuper.

La comtesse de Beaulieu était partie de Londres, dans les premiers jours du mois d'avril, et le 4 mai suivant, elle recevait son frère qui venait d'arriver à Paris avec le roi, aux acclamations d'une multitude à laquelle il faut de populaires émotions et des spectacles.

XVIII.

Le retour de Napoléon, et sa marche triomphale, depuis le golfe Juan jusqu'à Paris, ne fut point le résultat d'une volonté soudaine; aujourd'hui qu'on peut juger la conduite des hommes de l'empire et apprécier les évenemens dans lesquels

tous ne jouèrent pas un côté noble et digne d'éloges, il est permis de dire que le retour de Napoléon était prévu par ses partisans; et ils étaient encore nombreux en dépit des magnifiques promesses de l'auteur de la Charte! — Aussi la police monarchique eut-elle à sévir pendant l'année 1814 contre les officiers à la demi-solde, les capitaines en retraite, derniers débris des légions impériales, et qui se glorifiaient hautement du titre de Bonapartiste ; les hommes, auxquels s'appliquaient cette qualification, étaient en butte à de niaises persécutions, à des tracasseries qui ne pouvaient les faire renoncer à leurs opinions, et dont le résultat était de les aigrir contre la dynastie monarchique, assez mal avisée pour oublier ses paroles de paix et de pardon.

Plus d'un complot de café, plus d'une conspiration ourdie secrètement avortèrent

par suite des dénonciations qui arrivaient à la police, dont les nombreux agens se multipliaient encore pour s'affilier aux sociétés secrètes qui préparaient le retour de l'empereur ; toutes les démarches des membres de ces associations étaient surveillées : un d'eux ne faisait point un pas dans Paris, ne rendait une visite, n'allait au spectacle ou contre son habitude, changeait, pour une fois, de café ou de restaurant, que le préfet de police n'en fût minutieusement instruit. Les bulletins pleuvaient à l'hôtel de la rue de Jérusalem, et on en était arrivé à classer, par numéros d'ordre, les surveillés les plus dangereux.

Le fils de la mercière de la rue Hautefeuille, Frédéric, que son grade de sous-lieutenant et son admiration pour Napoléon avaient placé au premier rang des conspirateurs qui rêvaient et travaillaient, en même

temps, à reconstruire le trône impérial, Frédéric, malgré les prières d'Isabelle qui le suppliait, mais vainement, de ne point s'exposer en s'affiliant à ces sociétés secrètes, Frédéric poursuivait la réalisation de deux idées qui le préoccupaient : il voulait retrouver son père et voir revenir Napoléon aux Tuileries.

La première de ces idées lui faisait parcourir dans tous les sens, et interroger les concierges qui ne s'empressaient pas toujours de satisfaire sa curiosité ; ses actives démarches, ses recherches minutieuses n'avaient jusqu'alors abouti à aucun résultat, si ce n'est de le signaler plus particulièrement à l'attention de la police qui le faisait surveiller comme un homme bon à prendre, et en cette qualité, Frédéric avait le numéro 19 sur le registre ouvert pour y inscrire les noms de tous les conspira-

teurs, et ils pullulaient dans cette bonne ville de Paris.

Le numéro 19 — puisque c'est ainsi que Frédéric était connu à l'hôtel de la rue de Jérusalem — était l'objet d'une surveillance spéciale et d'une multitude de petits bulletins dans ce genre :

« 10 juillet. — Le numéro 19 est sorti à sept heures du matin du magasin de mercerie de la rue Hautefeuille, et s'est dirigé par la rue de l'Ecole de Médecine, le carrefour de l'Odéon, la rue des Quatre-Vents, la place Saint-Sulpice, rues du Colombier et de Grenelle Saint-Germain ; cette dernière rue a été soigneusement explorée. Il entrait dans toutes les maisons d'assez belle apparence pour questionner les concierges. »

« 11 juillet. — Le numéro 19 est à la recherche du marquis de Longpont. »

A cette note, le chef de bureau avait joint cette apostille :

« Prendre des renseignemens sur M. de Longpont. »

Et comme le mouchard de bonne compagnie, qui avait été chargé de cette tâche, s'en acquitta rapidement, les instructions suivantes furent données aux obscurs agens qui battaient le pavé de Paris :

« M. le marquis de Longpont est un sujet dévoué aux Bourbons. Une vengeance particulière, une inimitié personnelle peuvent seules guider l'individu qui cherche à savoir la demeure du marquis de Longpont dont l'hôtel est situé rue Saint-Dominique. La surveillance la plus active doit s'y exercer ; deux agens resteront en permanence aux abords de l'hôtel ; si un malheur arrivait, ils en préviendraient le com-

missaire du quartier et s'opposeraient d'abord à la fuite de l'individu surveillé. »

Or, pendant que Frédéric parcourait patiemment toutes les rues du faubourg Saint-Germain, il s'aperçut qu'il était suivi, et il remarqua que les deux hommes attachés à ses pas manœuvraient de manière à n'être devant et derrière lui que l'espace de quelques minutes : ils changeaient alternativement ; Frédéric, malgré sa préoccupation, examina attentivement ces deux hommes, et il ne lui fut pas difficile de deviner leur ignoble profession ; le mouchard vulgaire se déguise difficilement ; ses manières, son regard, son attitude et jusqu'à son costume, quel qu'il soit d'ailleurs, le font reconnaître à l'observateur le moins habile. Frédéric ne s'étonnait point d'être en surveillance ; son grade, ses opinions, qu'il ne dissimulait pas, ses relations avec ses an-

ciens frères d'armes le signalaient suffisamment à la police méticuleuse de la Restauration, et il réfléchissait aux dangers de sa situation, quand il vit l'un de ces hommes traverser rapidement la rue qu'il suivait machinalement, s'arrêter pour parler à un commissionnaire qui stationnait devant la boutique d'un épicier, puis le désigner du geste et s'éloigner en courant.

— Bon! se dit Frédéric en souriant, le limier de la rue de Jérusalem a fini sa tâche, et c'est à cet Auvergnat de contrebande qu'est confié maintenant le soin de surveiller mes démarches... Parbleu! je veux le mettre à même de faire connaissance avec moi.

Et Frédéric s'avança en criant :

— Hé! l'ami!

Mais le commissionnaire rétrogradait vers u cabaret, situé à quelques pas, et à la

porte duquel se tenait un charbonnier auquel il dit en passant :

— L'homme du marquis, attention !

— Hein ! fit Frédéric en s'arrêtant ; que veut-il dire avec son homme du marquis ? Est-ce qu'il me prend pour un autre ?...

Et Frédéric jeta des regards autour de lui.

A ce moment, la porte cochère de l'hôtel, en face duquel il s'était arrêté, s'ouvrit et livra passage à une élégante calèche ; une dame et un monsieur s'y étalaient nonchalamment, ce qui ne les empêcha pas de sourire de la frayeur du jeune sous-lieutenant qu'un des alezans avait froissé dans sa course rapide. Frédéric ne put retenir une exclamation de dépit, et cette joie que son mouvement de terreur venait de faire, lui parut si niaise qu'elle lui inspira le désir de savoir les noms de ces gens qui auraient

trouvé sans doute très plaisant qu'il eût été broyé par les roues de leur équipage. Il traversa la rue, et alla droit au concierge qui s'apprêtait à refermer la porte cochère.

— Un faux nom, se dit-il, et je saurai le véritable. — Et s'adressant au concierge, il lui dit : M. le marquis de Longpont ?

— Vient de sortir, répliqua brusquement le concierge en toisant avec mépris le jeune sous-lieutenant.

Celui-ci avait fait un mouvement de surprise, et revenu à lui, il avait saisi le bras du valet :

— Vous dites que M. le marquis de Longpont vient de sortir ?

— Parbleu ! si vous n'êtes pas aveugle, vous avez dû voir sa calèche !

— Fort bien, se dit Frédéric en s'éloignant, voici sa demeure. — Et il regardait

l'hôtel pour en prendre le numéro, qu'il écrivit sur un feuillet de son agenda. — Maintenant, il me reste à connaître le visage de mon noble père, et comme il rentrera, je vais l'attendre.

Et il s'adossa contre une borne.

— Je touche au but, au terme de toutes nos souffrances, murmura-t-il... Pauvre mère! elle est loin de penser que mes recherches ont abouti au résultat désiré... Ah! marquis de Longpont! il faut que ce soit votre femme et votre fils qui viennent au-devant de vous... Vos souvenirs s'effacent aisément, et vous nous en donnez une preuve... Cet homme n'a pas d'âme! oublier ainsi et sa femme et son fils... il vit dans l'opulence, lui! et il ne s'inquiète pas si les siens ont du pain... Je le forcerai à réparer ses torts, à nous recevoir chez lui...

nos droits sont sacrés, il ne les foulera pas impunément à ses pieds.

Frédéric attendait impatiemment le retour du marquis, et celui-ci ne rentrait pas; déjà, près de trois heures s'étaient écoulées, et Frédéric était toujours immobile à la même place, les yeux fixés sur cette porte cochère, dont les battans ne devaient se rouvrir que devant la voiture de son père. Tout-à-coup, le souvenir de la femme qui l'accompagnait vint se présenter à son esprit et faire naître des soupçons que sa présence auprès de son père autorisait. Frédéric n'avait que de vagues souvenirs sur la famille du marquis de Longpont, et c'est à peine s'il se rappelait que celui-ci avait une sœur. Les pensées auxquelles cette idée donnèrent lieu, absorbèrent le pauvre jeune homme, et la soirée s'écoula sans qu'il ait pu prendre une détermination,

car il attendait toujours et pressait de tous ses vœux le retour du marquis.

Enfin, la nuit qui s'avançait vit compter dix heures au jeune sous-lieutenant, et le dernier coup de l'horloge vibrait encore à son oreille quand le bruit lointain, produit par le roulement d'une voiture, le fit tressaillir en même temps qu'il lui arrachait cette exclamation :

— Peut-être est-ce lui !

Ses prévisions ne le trompaient pas ; la calèche de M. de Longpont se dirigeait rapidement vers l'hôtel, dont le concierge, qui était aux écoutes, ouvrit la porte bien avant que la voix de Stentor du cocher vînt l'avertir du retour du maître ; aussi la calèche, n'étant arrêtée par aucun obstacle, continua sa course rapide, et s'engouffra dans l'avenue de tilleuls trop vite au gré des désirs de Frédéric qui s'était avancé

pour voir son père ; la brillante clarté de la lune lui permit seulement d'apercevoir cette femme qui l'accompagnait ; celle-ci venait de le remarquer, et elle s'était de fait retournée pour l'examiner.

— Elle n'est plus jeune! se dit Frédéric en contemplant le sévère visage de la comtesse ; ce ne peut être sa femme?... Au surplus, je vais éclaircir mes soupçons.

Et il franchit le seuil de la porte-cochère avec tant de vivacité, qu'il faillit renverser le concierge.

— Chez M. le marquis de Longpont! lui cria-t-il.

Et Frédéric s'avançait dans la cour, sans répondre au concierge qui courait après lui en disant :

— A cette heure? y pensez-vous! vous reviendrez demain.

Frédéric haussa les épaules, et continua

son chemin ; mais alors le concierge, désespérant de lui faire entendre raison, ne trouva rien de mieux que de crier au voleur ! Les valets, qui étaient sur le perron, s'approchèrent et arrêtèrent Frédéric que le concierge leur désignait.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! articula fortement le jeune homme, je veux parler au marquis de Longpont !

Et il se débattait entre les mains vigoureuses qui l'étreignaient ; cette lutte attira plusieurs personnes qui passaient dans la rue, et surtout les deux agens de surveillance qui s'étaient attablés au cabaret, d'où ils pouvaient voir le n° 19, comme ils le désignaient dans leur langage de police. A ceux-ci se joignirent bientôt d'autres préposés au maintien du bon ordre, et Frédéric ne put qu'opposer une vaine résistance aux mouchards qui l'entraînaient, en disant

hautement qu'ils allaient le conduire au corps-de-garde voisin, à quoi la valetaille du marquis de Longpont répondit, en approuvant ce projet qui les débarrassait d'un visiteur aussi importun que dangereux.

Mais à quelques pas de l'hôtel, les agens s'arrêtèrent, et l'un d'eux, qui était muni de pleins pouvoirs, dit à ses camarades de faire avancer une voiture de place.

— C'est à la Préfecture et non au corps-de-garde que nous allons conduire notre capture, ajouta-t il en élevant la voix; dépêchons! il se fait tard.

Frédéric était absorbé, son arrestation avait été si rapide, qu'il n'avait pu réfléchir aux conséquences qu'elle pouvait avoir pour lui, et quand il revint de la surprise que cet incident lui avait causé, il était à l'hôtel de la rue de Jérusalem, dans un petit cabinet où se tenait un commissaire interro-

gateur, qui dédaigna de l'interroger et s'en rapporta au témoignage des agens pour articuler, d'un accent guttural, cette phrase significative :

— Que le prévenu soit mis au secret !

Un guichetier attendait, sur le seuil de la porte du cabinet, le résultat de l'interrogatoire ; et entendant donner l'ordre de séquestrer le prisonnier, il s'avança et dit d'un ton brusque :

— Allons ! suivez-moi !

Et comme il n'avait qu'une médiocre confiance dans la docilité du prisonnier confié à sa garde, il fit signe à deux gendarmes, qui étaient dans le corridor, de prendre au collet le prévenu, et de guider ses pas jusqu'au cabanon isolé dans lequel Frédéric fut enfermé avec un surcroit de précautions qui annonçaient assez l'importance qu'on attachait à sa capture.

— Je veux écrire à ma mère, dit le jeune sous-lieutenant en prenant possession du triste réduit où on le confinait.

— Impossible! répliqua le guichetier.

— Et pourquoi? demanda Frédéric.

— Parce que vous êtes au secret, mon officier; dans un mois ou deux, on vous accordera peut-être ce que je vous refuse aujourd'hui.

Et pour abréger cette conversation, qui avait lieu à travers le guichet grillé pratiqué dans la porte, le gardien le referma brusquement et s'éloigna en sifflant.

Le lendemain, et pendant que Frédéric maudissait son arrestation, sa mère, dont l'inquiétude était au comble, s'apprêtait à sortir pour avoir des nouvelles de son fils; déjà une voisine obligeante s'était installée dans le comptoir, quand un fiacre s'arrêta

devant la boutique : un commissaire et des agens en descendirent et entrèrent.

Le commissaire ne jugea pas nécessaire de se découvrir devant deux femmes qu'il interpella en ces termes :

— C'est ici que demeure un nommé Frédéric, ex-sous-lieutenant ; l'une de vous est sa mère ?

Isabelle s'avança et répondit avec l'accent de l'émotion :

— Cet ex-sous-lieutenant est mon fils, monsieur, il se nomme en effet Frédéric de Longpont !

— Heim ! fit le commissaire en souriant ironiquement, votre fils est noble... et vous êtes sa mère... Une mercière ! ajouta-t-il avec un gros rire qui avait une certaine prétention.

— Avant de répondre à d'autres questions, reprit Isabelle en s'efforçant de dissi-

muler son dépit, puis-je savoir, monsieur, de quel droit vous me les adressez?

— Je suis commissaire de police, répliqua gravement le magistrat subalterne, et pour appuyer son assertion, il déboutonna son frac et fit voir l'écharpe blanche qui lui ceignait les reins. — Maintenant que vous savez qui je suis, continua-t-il, je vais procéder, en votre présence, à une visite domiciliaire...

— Mais, monsieur, que signifie une semblable mesure? de quoi m'accuse-t-on?

— Jusqu'à présent, madame, vous n'êtes point compromise; votre fils seul est soupçonné, accusé... et c'est pour acquérir des preuves de sa culpabilité que je vais faire une perquisition dans vos meubles, effets et papiers.

En apprenant que Frédéric était arrêté, Isabelle éprouva un mouvement de terreur,

car elle savait que, malgré ses prières, ses exhortations, ses conseils, son fils persistait, avec opiniâtreté, à poursuivre la réalisation d'un projet qui avait pour but de soulever la garnison de Paris, au cri de *Vive l'empereur!* Sa culpabilité, à cet égard, n'était plus pour elle l'objet d'un doute, et ce ne fut sans de vives craintes qu'elle assista au bouleversement de son intérieur, à ce que le commissaire appelait une perquisition judiciaire.

Les meubles furent fouillés, les tiroirs renversés; matelas et paillasses se virent l'objet d'une minutieuse investigation, et les agens, qui accompagnaient le commissaire, déployèrent en cette occasion une dextérité surprenante pour trouver ce que la police désirait : une liste, des proclamations, quelques preuves écrites, enfin!

Le commissaire fut étrangement désap-

pointé, car toutes ses recherches furent vaines, et il se retira en murmurant :

— On nous attendait! et on a su faire disparaître ce que nous avions intérêt à trouver.

Toutefois, et malgré des preuves qui n'existaient pas, Frédéric fut transféré de la Préfecture à la prison de la Force, et comme le ridicule motif de son arrestation ne pouvait être sérieusement invoqué pour le priver de sa liberté, ce fut sous l'accusation de complot contre la sûreté de l'État que le directeur de la Force fit inscrire l'écrou du nouveau pensionnaire que la prévention lui donnait.

Et cette prévention dura six mois!

XIX.

Pendant la détention de son fils, Isabelle fut en butte aux persécutions de la police ; c'est au point que, dans la rue Hautefeuille, sa boutique était signalée comme servant de lieu de rendez-vous à des bonapartistes qui venaient y conspirer contre la branche

des Bourbons. Cette niaise supposition, que les visites répétées de quelques frères d'armes de Frédéric avaient pu faire naître, éloigna de chez la mercière la petite clientelle qu'elle était parvenue à se former ; la calomnie s'attacha à cette pauvre femme, dont on accusa les mœurs, et qu'on qualifia d'immorale et de dévergondée.

Et puis, Isabelle n'allait point à la messe le dimanche, jamais on ne la voyait s'acheminer vers l'église de sa paroisse, et cependant elle sortait fréquemment, et toujours en compagnie d'un homme à moustaches, et dont le visage était sillonné de coups de sabre; les voisins lui attribuait, fort charitablement, les droits d'un amant, sans vouloir réfléchir que la maîtresse qu'ils donnaient à ce vieux débris de la puissance impériale avait passé la quarantaine, et que

ses habitudes n'admettaient point la supposition gratuite d'une liaison intime.

Si quelques-uns de ces médisans avaient voulu s'enquérir des démarches de la mercière, dont les commères du quartier déchiraient à belles dents la réputation; si, désireux de savoir comment elle employait son temps le dimanche, ils avaient espionné la femme qu'ils méprisaient, ils auraient su que tous les dimanches, avant midi, elle attendait rue des Ballets, à quelques pas du premier guichet de la Force, que l'heure fixée par les réglemens pour visiter les prisonniers eut sonnée, et que c'était en compagnie de l'homme à moustaches, ancien capitaine d'infanterie dans le régiment où servait Frédéric, que c'était appuyée sur le bras de cet homme qu'elle franchissait le seuil de la prison, et pénétrait, à travers un dédale tortueux de

cours et de corridors obscurs, jusqu'au parloir où Frédéric était entré l'un des premiers.

Et quand trois heures sonnaient, et que le cri : *On va fermer!* retentissait dans la cour des prévenus, quand les femmes, les filles, les frères, les amis des prisonniers sortaient en foule de l'étroit guichet, dont l'entrée est rue des Ballets, ils auraient pu voir Isabelle, toujours en compagnie de l'homme à moustaches, suivre la rue Saint-Antoine, traverser la place de Grève et longer les quais jusqu'au pont Royal, qu'elle traversait pour entrer dans la rue du Bac, et s'arrêter à l'entrée de la rue Saint-Dominique devant un hôtel de riche apparence.

Là, l'homme à moustaches quittait le bras de sa compagne, qui allait frapper à la porte-cochère, que le concierge venait

lui-même ouvrir, et le colloque suivant s'établissait entre eux.

— Monsieur le marquis de Longpont? — Il est à la campagne. — Savez-vous l'époque de son retour? — Je l'ignore. — Pourriez-vous lui faire parvenir cette lettre? — Donnez. — Mais c'est la sixième fois que j'écris sans pouvoir obtenir de réponse. — C'est qu'on ne juge pas à propos de répondre. — Vous envoyez les lettres que je vous confie? — Toutes, sans exception, vous pourrez le demander à monsieur le marquis alors qu'il sera de retour. — Nous sommes déjà au mois d'octobre, c'est à cette époque qu'on quitte la campagne. — Possible, répliquait le concierge en tournant les talons, revenez dimanche prochain, puisque vous choisissez ce jour-là pour faire vos visites.

La porte cochère se refermait et Isabelle

revenait prendre le bras de son compagnon auquel elle disait tristement :

— Rien de nouveau ; *il* est toujours à la campagne.

— Fichtre ! articulait sourdement le vieux capitaine, cette campagne-là est plus longue que toutes celles que le *petit Tondu* nous faisait faire !

A la fin du mois de novembre, de l'année 1814, la petite boutique de mercerie de la rue Hautefeuille était le théâtre d'une de ces scènes si communes, hélas! dans la vie des petits détaillans ; il s'agissait du paiement d'un billet souscrit au profit de la mercière par une couturière à laquelle elle avait vendue une forte partie de marchandises ; l'échéance du billet était arrivée, mais la couturière n'était plus en mesure de remplir ses engagemens, et pour éviter les poursuites de ses créanciers, elle avait

quitté brusquement son domicile, et le détenteur de cet effet se présentait chez son endosseur pour en exiger le paiement.

Isabelle ne pouvait s'attendre à cet événement, aussi, sa réponse fut loin de satisfaire la personne qui venait toucher ce billet; et le sinistre : *Je n'ai pas de fonds pour payer!* provoqua cette réflexion :

— Parbleu! madame, il faudra bien aviser à m'en trouver..... sinon, je ferai vendre.

Et ce créancier était sorti pour aller chez l'huissier.

Vainement Isabelle chercha à paralyser l'effet des poursuites exercées contre elle, son créancier ne voulut rien entendre, et le délai d'un mois, que la pauvre femme demandait pour remplir cet engagement lui fut refusé avec cette inflexibilité du négociant exact dans ses paiemens et in-

traitable à l'égard de ceux qui ne le sont pas; et puis, son huissier avait fait les premiers frais, et pour les arrêter, il aurait fallu que lui, créancier, se mît à découvert d'une quarantaine de francs! Cette manière d'agir n'était pas dans ses habitudes, aussi, fit-il répondre à la mercière de la rue Hautefeuille de ne plus venir l'importuner, et d'utiliser plus convenablement ses démarches.

— Ma ruine est consommée! se dit Isabelle en sortant de chez son créancier; si mon pauvre Frédéric était près de moi, il pourrait me conseiller; peut-être parviendrait-il jusqu'à son père, et alors tous nos malheurs finiraient... Il faut prendre une résolution, continua-t-elle, et d'ici dimanche, ma situation ne pourra pas s'aggraver.... Vendre le peu que je possède, et payer toutes les personnes auxquelles je

dois, voilà le parti le plus sage, le seul que mon Frédéric me conseillerait.... Et après, eh bien! l'ancienne femme de chambre d'une comtesse, la marquise de Longpont cherchera une place de gouvernante, de bonne d'enfant!.... Quelle honte! exclama douloureusement la pauvre femme, lui, riche! heureux! moi, en proie à la misère et à ses poignantes tortures!... O mon Dieu! j'expie bien cruellement ma vaine grandeur!

En rentrant chez elle, Isabelle aperçut une petite affiche jaunâtre qui était collée près du vitrage de sa boutique. Ces mots : De par la loi, le roi, et justice; VENTE! lui sautèrent aux yeux; elle s'approcha : c'était l'inventaire succinct de sa boutique et de son modeste mobilier qu'elle put lire grossoyé à la suite de la formule en vertu

de laquelle on vous dépouille de ce que vous possédez.

On était au mercredi, et la vente devait avoir lieu le samedi suivant sur la place du Châtelet.

Pendant le reste de la journée, Isabelle s'occupa d'arranger ses affaires; elle estima ce qu'elle possédait, bien au-dessous de sa valeur, et ce fut avec un sentiment de joie, d'orgueil même, qu'en additionnant son passif, il n'atteignait pas le montant de l'estimation qu'elle venait de faire.

— Je pourrai payer, se dit-elle, et nul n'aura le droit de me dire en face : Vous n'avez point rempli vos engagemens !

Dans la soirée, le vieux capitaine, son fidèle compagnon dans les visites qu'elle rendait à son fils, se présenta au moment où Isabelle allait fermer sa boutique. Le

vieux grognard, comme il se qualifiait lui-même, était soucieux, préoccupé, et pendant plus de cinq minutes, il se remua sur sa chaise, en prononçant des mots inarticulés, des jurons étouffés par de gros soupirs.

— Vous avez quelque nouveau chagrin ? mon pauvre ami, lui demanda Isabelle avec le ton de l'intérêt.

— Oui, fichtre! articula énergiquement le vieux capitaine; j'ai eu affaire à un coquin d'usurier, auquel j'avais envie de couper les oreilles comme à un barbet... mais le drôle n'a pas jugé prudent de répondre, en galant homme, à la conversation qu'il m'a fallu avoir avec lui.... Il a gardé ma montre et les deux soufflets que je lui ai donné.... fichtre !

— Ces hommes d'argent n'ont pas d'âme, dit Isabelle.

— Ni de cœur! ajouta brusquement le vieux capitaine; me refuser ma montre, parce que je suis en retard de deux jours du terme que j'avais fixé pour la retirer... Ce gueux-là n'a donc jamais fait de fausses manœuvres?... « Je suis dans mon droit, m'a-t-il dit, et j'en use. » A ton aise, mon petit Juif, mais j'espère bien que tu ne me contesteras pas celui que je m'arrogerai, ce qui te vaudra une bonne correction.

— Y pensez-vous? capitaine, lui dit Isabelle avec l'accent du reproche, vous vous feriez une mauvaise affaire pour apprendre à vivre à un malheureux... Oubliez cet homme.

— Mais ma montre, reprit le capitaine, c'est tout ce qui me reste de mon père, c'est un héritage de famille, un souvenir auquel j'attache beaucoup de prix, et ce mi-

sérable ne la vendra pas trois napoléons!... Soixante francs! répéta le capitaine en regardant Isabelle d'un air significatif; dire que cette somme suffirait pour épargner un chagrin véritable à un honnête homme.

La mercière soupira tristement, car elle avait compris que le vieux capitaine lui demandait un service qu'elle ne pouvait lui rendre; et cependant, elle n'osait le lui avouer; mais le capitaine, qui était préoccupé par l'idée de la perte de sa montre, et qui ne soupçonnait point la détresse de la pauvre femme, alla franchement au but qu'il voulait atteindre, et ce fut en balbutiant qu'il formula la demande d'un emprunt qui pouvait le remettre en possession de sa montre.

— Certainement, mon vieil ami, dit Isabelle en rougissant, et je me ferais un vé-

ritable plaisir de vous rendre ce petit service, si...

Le vieux capitaine était un peu sourd, et les mots *certainement*, *rendre ce petit service*, frappèrent seuls son oreille; son visage s'épanouit de joie, et il s'écria avec l'accent de la gaîté :

— Fichtre ! vous êtes une excellente femme; aussi, j'ai songé à vous être utile, ainsi qu'à ce cher Frédéric qui doit être jugé le mois prochain... J'ai été voir un avocat, un chaud, qui ergotera avec les juges de manière à les mettre dans l'embarras..... Soyez bien certaine que cette affaire-là se terminera par un acquittement.

Cette bonne nouvelle fit sourire Isabelle en même temps qu'elle lui inspirait l'envie de ne point détruire la joie qu'une méprise avait fait naître, et comme son intention

était de vendre son mobilier et les marchandises qui garnissaient sa boutique, elle se dit :

— Je trouverai bien cette somme... et d'ailleurs, ce n'est qu'un prêt qu'il me rendra plus tard.

Et elle questionna le capitaine, afin d'avoir les renseignemens qui lui étaient nécessaires pour se présenter chez l'usurier, détenteur de la montre qui lui avait été confiée à titre de gage. Le capitaine ne se fit pas prier, et il répondit à toutes les questions en ces termes :

— L'usurier auquel j'ai eu affaire est un gros, vilain, court, qui se nomme M. André. — A ce nom, Isabelle fit un mouvement qui indiquait sa surprise, mais le capitaine ne le remarqua pas, et il ajouta : — Il demeure dans un taudis, au quatrième étage d'une maison de la rue de la Cossonnerie...

c'est dans le quartier des Halles... à vingt minutes de chemin de la rue Hautefeuille... On le trouve le matin, jusqu'à midi... Quant à ma montre — et il soupira — voici son signalement : boîte en argent, cadran émaillé.... une bonne grosseur... le nom de mon père, le mien est gravé dessus : FRACARVILLE, avec cette date, 1770... un cordon en cheveux... c'est encore un souvenir! — nouveau soupir — mais celui-là...

Le vieux capitaine n'acheva pas, sans doute par galanterie, car il était évident que le cordon en cheveux était le don d'une femme, et que ce souvenir-là ne lui était pas aussi cher que l'autre.

Isabelle promit au capitaine qu'elle s'occuperait, dès le lendemain, de lui faire rendre la montre qu'il regrettait, et le vieux grognard, vivement touché de l'intérêt que

la mercière lui témoignait, l'en remercia avec cette effusion qui part du cœur, et en prenant congé d'elle, il lui dit :

— Soyez tranquille, la petite mère, un service en vaut un autre, et les honnêtes gens n'attendent pas qu'on les leur rappelle.

En disant ceci, le vieux capitaine serra la main d'Isabelle et sortit en fredonnant.

Le lendemain, à sept heures du matin, Isabelle s'arrêtait à la porte du logement qui lui avait été indiqué par le portier de la maison où demeurait l'usurier André.

Tout en agitant le cordon de la sonnette, elle se disait :

— Ce ne peut être lui... André! prêteur à la petite semaine!... et la fière Pauline, la veuve du comte de Beaulieu, obligée de descendre aux mille détails de ce com-

merce qu'on ne peut exercer honorablement... Eh ! non, c'est impossible !

Tandis qu'elle repoussait l'idée de retrouver, dans l'usurier de la rue de la Cossonnerie, cet André qu'elle avait connu, valet d'écurie d'abord, puis ensuite, fournisseur des armées impériales et possesseur d'une immense fortune; car Isabelle ne se rappelait point, dans le moment, la scène dont elle avait été le témoin dans la maison de la rue de Vaugirard, et dans ses souvenirs, elle ne séparait point André de sa femme, la veuve du comte de Beaulieu; tandis qu'elle se perdait en conjectures, l'homme auquel elle venait rendre une matinale visite s'habillait à la hâte, et après s'être débarricadé, il rattacha le bouton de sa porte, et d'une voix brève, il s'écria :

— Entrez !

Isabelle tourna le bouton, et pénétra dans

une petite chambre, très modestement meublée, et à l'entrée de laquelle était une espèce de bureau en noyer entouré d'un grillage en fil de fer; une ouverture était pratiquée au milieu, et au-dessus était une pancarte sur laquelle on lisait : CAISSE.

— Qui vous amène? demanda brusquement l'usurier.

Isabelle ne répondit pas; elle examinait, avec autant de surprise que de crainte, l'homme qui était là, devant ses yeux. C'était bien André, mais André vieilli, usé, ridé; André, enveloppé d'une mauvaise houppelande, la tête couverte d'un bonnet de soie noire, et le nez armé d'une paire de lunettes en argent.

— Qui vous amène? répéta-t-il en dirigeant un regard scrutateur sur la personne qui venait le déranger.

— Eh ! quoi, monsieur André, vous ne me reconnaissez pas? dit Isabelle.

— Heim ! fit l'usurier, cette voix ne m'est pas inconnue... Attendez donc!... Eh ! oui, je ne me trompe pas, c'est à la marquise de Longpont que j'ai l'honneur de parler.

Et André sortit de son bureau, le sourire sur ses lèvres, non ce sourire bienveillant qui encourage et rassure, mais celui du sarcasme et de la méchanceté ; Isabelle tressaillit, et fit un mouvement pour sortir. André la retint par le bras.

— Restez donc, madame la marquise, lui dit-il ironiquement, me permettrez-vous de vous offrir une chaise et de vous demander le sujet de votre visite... Car je ne pense pas que c'est au prêteur à la petite semaine que vous désirez parler ; un autre motif vous amène chez moi...

André articula d'un ton moqeur; un coup d'œil lui avait appris que ce n'était pas la marquise qui le visitait, mais la pauvre femme abandonnée, et que la misère réduisait sans doute à se créer des ressources des bijoux qu'elle possédait.

Isabelle s'était remise de son trouble, et après un moment de silence, elle dit :

— Monsieur André, je viens pour retirer une montre qu'un vieux capitaine...

— Ne me parlez pas de cet homme? s'écria André en pâlissant; c'est un brutal qui m'a insulté...

— Pourquoi lui refuser le gage qu'il vous avait confié ?

— Le refuser !... le refuser! mais il n'est pas dans mes habitudes de prendre l'argent qu'on me doit... S'il s'était présenté en me disant : «Rendez-moi ma montre, voici, en échange, l'argent que vous m'avez prêté

sur ce nantissement; je lui aurais répondu : Avec le plus grand plaisir...» Car si je prête à intérêts, ce n'est point pour être obligé de faire le commerce, et de vendre, à perte, les objets qu'on me laisse... Votre vieux capitaine est venu me demander un délai... c'est un mot auquel je suis sourd... Ma réponse a été ce qu'elle devait être... « Vous manquez à votre promesse, moi, je crois devoir tenir celle que je vous ai faite, ainsi, la montre m'appartient. »

— C'est un souvenir de famille, un objet que ce vieux militaire tient à conserver, dit Isabelle avec le ton de l'insistance.

— Je n'ai rien à vous refuser, madame la marquise, dit André en grimaçant, toutefois, j'aurai l'honneur de lui faire observer que j'ai avancé soixante francs, et que cette somme...

— Vous est due, je le sais, monsieur

André, et je ne suis pas venue pour vous arracher cette fastueuse aumône, que dans votre situation vous ne pourriez faire... Non, telle n'était point ma pensée... Je vous compterai les soixante francs, et vous me rendrez cette montre... Ceci est bien convenu, ajouta-t-elle en dirigeant sur André un regard interrogateur.

— J'aurai l'avantage de porter, moi-même, à madame la marquise, la montre du vieux brutal auquel son bon cœur la fait s'intéresser... A quelle heure puis-je me présenter à l'hôtel de madame la marquise?

— A mon hôtel! Hélas! monsieur André, si je vous retrouve aujourd'hui dans une situation précaire, misérable... devez-vous donc vous étonner de voir la marquise de Longpont à la veille d'entrer de nouveau en service... Vous m'avez connu femme

de chambre, et alors, vous étiez valet d'écurie...

— Piqueur du marquis de Longpont, votre époux, de par ma volonté, articula énergiquement André.

— Maudit soit ce mariage! dit Isabelle avec le ton de l'exaltation.

— Ah! vous ici!... mais est-ce que le frère est parvenue, comme la sœur, à faire rompre les liens qui vous unissaient à lui? Il a eu recours à un divorce, n'est-ce pas?

— Croyez-vous que j'eusse consenti à subir cette ignoble volonté, s'il avait voulu me l'imposer? Le croyez-vous? monsieur André, dit Isabelle en relevant fièrement la tête.

— Ma foi! reprit l'usurier, comme vous, je ne le voulais pas, mais les circonstances

en ont ordonné autrement, et il m'a fallu consentir à un divorce...

— Vous! André!... vous! l'homme aux énergiques résolutions!... Ah! sans doute que la veuve du comte de Beaulieu a payé chèrement cette liberté que vous lui avez vendue...

— J'ai fait un marché de dupe, dit André avec le ton de l'amertume; vous, Isabelle, avez eu le courage de lutter contre l'adversité, vous avez su honorer votre misère... Je savais que si vous aviez encore le droit de porter ce titre de marquise... qui ne vous a pas rendu plus heureuse! je savais que vous ne jouissiez point des bénéfices qui y sont attachés... Le hasard a amené chez moi, ces jours derniers, un valet de l'hôtel du noble marquis de Longpont... le drôle venait m'apporter, en nantissement d'une somme de deux cents francs

dont il avait besoin, une tabatière en or... fort beau travail, ma foi ! et qui, m'a-t-il dit, lui a été donnée par le marquis... Son air embarrassé, ses réponses qui se contredisaient, m'avaient appris la vérité... Le voleur cherchait un recéleur, et il s'adressait à moi... Je n'ai point trompé son attente... J'ai pris la tabatière, et avant de lui compter la somme qu'il m'avait demandée, je l'ai questionné... La comtesse de Beaulieu demeure avec son frère... écoutez bien ceci, avec son frère qui songe à se marier...

— Grand Dieu ! il oserait !...

— Il vous croit morte, ou il espère que vous ne viendrez jamais réclamer vos droits.

— Il espère !... mais depuis cinq mois, je lui ai écrit vingt lettres, et toutes sont restées sans réponse... Non, non ! Frédé-

ric de Longpont sait bien que je ne suis pas morte!

— Il le sait, et il songe à se marier, reprit André; parbleu! c'est étrange... c'est fort heureux même, ajouta-t-il après un moment de réflexion, car cela complique la situation... Vous tenez au marquis, continua-t-il; à votre place, je ne tiendrais qu'à la dot, que j'ai su vous faire reconnaître dans votre contrat de mariage.

— J'ai un fils, monsieur André, dit Isabelle d'une voix solennelle, et mon titre de mère m'impose des devoirs sacrés.

— Vous les remplirez, Isabelle, et je vous en fournirai les moyens... Oh! j'ai à me venger de cette famille qui sue l'aristocratie par tous les pores, famille noble, en effet; ma femme, une de Longpont, la veuve d'un comte, ma femme a pris la fuite

avec un baronnet anglais, qui était son amant; et plus tard, pour couronner ce scandale, il a fallu que mon nom et le sien retentissent devant les tribunaux, car notre divorce m'a été arraché, et sans les événemens!... Ce ne sont plus maintenant que d'amers souvenirs que je m'efforce de bannir de ma pensée... Les Longpont me seront étrangers désormais; toutefois, puisque ma volonté vous a fait marquise, et que celui qui vous a donné ce nom refuse de vous recevoir chez lui, c'est à moi de lui rappeler quelles obligations il a contractées en vous épousant... Et je vais lui écrire à ce Frédéric de Longpont, et lui annoncer votre visite.

— Gardez-vous en! monsieur André, le prévenir, c'est lui donner les moyens de m'éviter..... et je veux le surprendre.....

— Vous! Isabelle!.... vous n'en aurez point le courage..... Je lis dans vos yeux l'effroi que vous cause l'idée de cette démarche.

— Je vous ai déjà dit que j'étais mère, répliqua Isabelle avec fermeté, ce titre-là, voyez-vous, m'enhardit à tenter ce que je n'oserais entreprendre pour moi.

— En êtes-vous certaine?

— Toujours incrédule!

— Par expérience, je doute des paroles, et crois seulement aux actions... Voulez-vous me convaincre? Isabelle.

— Vous convaincre? en vérité; monsieur André, je ne vous comprends pas.

— Tenez, à la montre de votre brutal de capitaine, — et il la tirait de son gousset, — il est maintenant sept heures trois quarts.... dans vingt-cinq minutes, nous

pouvons être à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et à cette heure-là, les grands seigneurs dorment encore... Nous sommes donc certains de trouver le marquis chez lui... A neuf heures, vous saurez ce que vous devez espérer ou ce qu'il vous faut craindre... Prenez cette montre, Isabelle, et gardez votre argent... Malgré ma situation misérable — et André ricannait en prononçant ce mot, — je puis faire cette aumône à un des sicaires du général Buonaparte..... Je ne vous demande que le secret..... Obliger les gens de cette espèce n'est pas dans mes habitudes ni dans mes opinions... si je fais violence aux uns, pour le monde, je dois respecter les autres... ce sont mes convictions du moment, vous comprenez que j'y tiens... Brisons là, et partons !

Isabelle se laissa guider par cet homme

qui, malgré elle, la maîtrisait encore, et dont l'influence lui faisait approuver tout ce qu'il avait résolu.

Un fiacre les conduisit rue Saint-Dominique ; le concierge, qui lisait les journaux nonchalamment étendu sur son fauteuil de cuir, trouva mauvais qu'on vînt le déranger, et ce fut en grommelant qu'il vint ouvrir la porte-cochère.

André était resté dans le fiacre.

En apercevant Isabelle, le valet, qui la reconnut, ne put s'empêcher de dire avec humeur :

— C'est encore vous ! eh ! mon Dieu, à quoi bon vous déranger ? On m'a donné l'ordre de ne point vous laisser entrer.

— Marquise ! cria André du fond du fiacre, il faudra chasser ce drôle qui vous manque de respect !

Le valet pâlit en entendant cette voix saccadée, impérative, qui conseillait de le chasser; il en recula de surprise, et Isabelle en profita pour entrer dans la cour de l'hôtel.

Elle était dans la grande antichambre, que le concierge regardait encore autour de lui d'un air effaré.

— Que désire madame? dit un valet en s'approchant.

— Parler au marquis de Longpont.

— Il n'est pas visible, et...

— Le marquis attend ma visite, reprit Isabelle sans s'émouvoir.

— Votre nom, madame.

— Annoncez la marquise de Longpont!

XX.

Le valet était sorti de l'antichambre en répétant, à voix basse, le nom de la marquise de Longpont qui, pour la première fois, avait frappé son oreille ; et cette visite lui parut si extraordinaire, qu'il ne se fit point de scrupule d'éveiller le mar-

quis, malgré la défense de celui-ci d'entrer dans sa chambre à coucher avant qu'il eût sonné.

En apprenant qu'une dame, s'intitulant marquise de Longpont, demandait à le voir, Frédéric fit un bond dans son lit, et se frotta les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé; cette preuve acquise, il se laissa glisser sur le parquet en criant :

— Saint-Jean, habillez-moi au plus vite! une robe de chambre... ce que vous trouverez!...

Saint-Jean s'empressa d'affubler son maître d'un vêtement nécessaire, puis, il lui fit endosser une robe de chambre, et quand cette toilette du matin fut terminée, le marquis passa chez sa sœur qui, déjà, était en conférence avec son confesseur. Le saint homme, que Frédéric de Longpont trouva nonchalamment couché dans

une moelleuse bergère, fit un geste d'humeur en voyant entrer le frère de sa noble pénitente ; toutefois, la sérénité de son visage resta la même, et le bénin sourire, qui errait sur ses lèvres, conserva la bienveillance qu'il s'efforçait de lui donner.

— J'ai à vous parler, ma sœur, dit le marquis avec le ton de l'agitation.

— En vérité, marquis, répliqua aigrement Pauline, vous tombez chez les gens sans vous faire annoncer... J'étais occupée...

— Comtesse de Beaulieu, reprit Frédéric avec humeur, il me semble que ce qui me touche de près doit vous intéresser... et vous devez comprendre qu'il est des secrets...

Le prêtre fit le mouvement de se lever, mais Pauline l'en empêcha en disant :

— Puisqu'il le faut absolument, marquis, voyons quel est ce grand secret que vous avez hâte de me communiquer... Parlez, nous vous écoutons.

Le marquis garda le silence; le confident, que sa sœur lui donnait forcément, ne lui plaisait que médiocrement; mais la nécessité lui faisait une loi de parler, et après un moment d'hésitation, il dit, d'un ton brusque :

— Votre ancienne femme de chambre vient de me faire demander une entrevue... elle est dans le salon qui attend ma réponse.

— Quoi! elle a osé! s'écria Pauline en rougissant de honte, et sans doute qu'elle n'est pas seule?

— Elle est seule, à ce que m'a dit Saint-Jean....

— Et à quoi êtes-vous décidé ? marquis.

— A ne pas la voir, répliqua vivement M. de Longpont.

— Fort bien.... Prenez une plume, écrivez.

— Mais, ma sœur, à quoi bon?...

— Ecrivez, marquis, je vais dicter.... « Madame. »

Frédéric s'assied devant un guéridon, prit une plume, du papier, et traça le mot *Madame.*

— Quand vous voudrez, ma sœur, dit-il avec le ton de la contrainte.

Pauline se souleva sur son séant, et ajouta :

« Si une pension de quinze cents francs » vous paraît suffisante pour subvenir à » tous vos besoins, dès demain, mon » notaire sera autorisé à vous en compter

» le premier semestre. Vous devez com-
» prendre que c'est assez payer chère-
» ment votre silence et les prétendus
» droits que votre fils croirait pouvoir
» exercer. Au surplus, toutes mes me-
» sures sont prises pour élever entre nous
» une barrière que vous ne franchirez
» jamais.

» Réfléchissez, madame. »

Frédéric avait écrit.

— Signez, marquis, lui dit sa sœur, et pendant que Monsieur l'abbé va se charger de faire entendre raison à cette femme, vous, mon frère, allez chez votre notaire, voyez votre avoué, votre avocat... consultez, car le moment est venu de prendre une détermination irrévocable, et d'assurer votre tranquillité.

M. de Longpont revint dans son appartement, et pendant qu'il donnait ses ordres

à son valet de chambre, et que son cocher attelait, le confesseur de Pauline s'acheminait vers le salon où Isabelle attendait, depuis une demi-heure, que le marquis voulut bien le recevoir. A la vue du prêtre, qui s'avançait lentement et d'un air réfléchi, Isabelle se leva précipitamment, l'abbé l'invita à se rasseoir, et lui présenta la lettre que le marquis venait d'écrire, en disant d'un ton patelin :

— Veuillez prendre connaissance de cet écrit, madame.

Isabelle lut à voix basse, et pour toute réponse, elle déchira en morceaux le papier sur lequel son époux n'avait pas hésité à l'outrager.

— Que faites-vous, madame? lui dit l'abbé d'un air étonné.

— J'anéantis une preuve qui témoignait de l'égarement et de l'insensibilité de

l'homme que je viens implorer... Allez, monsieur, allez, continua-t-elle avec l'accent de l'énergie, reportez au marquis de Longpont que je n'accepte point l'aumône qu'il me jette avec tant de dédain... Il oublie donc quels sont mes droits ?

— Je n'ai pas mission de discuter avec vous, madame, reprit le prêtre ; j'ai été chargé de vous remettre une lettre et d'en rapporter la réponse... Il ne vous convient pas d'en faire une satisfaisante, et en cela, madame, votre volonté est entièrement libre.

— Je le sais, monsieur, répliqua Isabelle, et puisque M. de Longpont n'a pas craint de vous prendre pour confident de ce qu'il regarde peut-être comme une misérable intrigue, dites-lui, monsieur, que la marquise de Longpont, sa femme, entendez-vous bien, que la marquise et son fils

sont décidés à réclamer leurs droits... Qu'il y réfléchisse, monsieur l'abbé, car ce fils, qu'il repousse loin de lui, viendra lui demander un compte sévère de sa conduite... Je ne quitterai cet hôtel, je ne sortirai de ce salon, ajouta-t-elle avec le ton de la résolution, que quand mon époux sera venu, lui-même, me faire savoir ses intentions... Allez, monsieur l'abbé, j'attends.

Le prêtre hésitait à se charger d'une semblable commission, et au moment de sortir du salon, il s'arrêtait pour se consulter, quand le bruit d'une voiture fit vibrer les vîtres des croisées.

C'était le marquis de Longpont qui sortait.

— Il est trop tard, madame, dit l'abbé en se retournant du côté d'Isabelle, monsieur le marquis quitte en ce moment son hôtel.

Isabelle ouvrit une des croisées ; le cabriolet du marquis était déjà dans la rue.

— Quelle lâcheté ! murmura la pauvre femme, croit-il donc pouvoir lasser ma patience ?... en s'adressant au prêtre qui avait ouvert la porte du salon : « Vous pouvez dire au marquis de Longpont que je reviendrai. »

— Je ne manquerai pas, madame, articula froidement le prêtre en saluant du geste.

Isabelle sortit de l'hôtel, mais elle ne retrouva à la porte, ni le fiacre, ni André.

— Il s'est lassé de m'attendre, se dit-elle; après tout, qu'ai-je besoin de lui.., je sais ce qu'il me reste à faire.

Et dans cette même journée, Isabelle vendit son mobilier et ses marchandises, dé-

sintéressa son propriétaire en l'indemnisant, et quand le soir fut venu, elle alla chez l'huissier qui la gratifiait depuis six semaines d'une quantité de papiers timbrés de toutes les dimensions; la liquidation des frais et le montant du capital absorbèrent le reste de l'argent qu'Isabelle s'était procuré, mais elle ne s'en affligea pas, et ce fut avec un soupir de contentement qu'elle se disait, en revenant rue Hautefeuille :

— Je ne dois plus rien !

Le vieux capitaine fut étrangement surpris de trouver la boutique fermée, à l'heure à laquelle il avait l'habitude de venir; néanmoins, il frappa, et quand Isabelle eut ouvert la porte, et qu'à la lueur de la lampe qu'elle tenait à la main, le grognard aperçut le vide qui régnait dans la boutique et dans la petite salle à manger, il s'écria :

— Fichtre ! est-ce que vous délogez

sourdement? Vous faites bien, corbleu! ajouta-t-il, car la situation n'est plus tenable, fichtre!

— Est-ce que vous savez le malheur qui m'accable, lui dit Isabelle en lui présentant sa montre.

— Ma montre!... exclama-t-il bruyamment, ma chère montre! fichtre! ma montre que je croyais à jamais perdue! Ah! vous êtes une brave et digne femme... une... fichtre! dire que je ne puis vous rendre la pareille... Si fait! corbleu! nous ne le laisserons pas exécuter...

Isabelle tressaillit à ce dernier mot, et prenant le bras du capitaine, elle lui dit:

— Nous parlons sans nous entendre, mon vieil ami; un malheur me menace, vous en êtes instruit... ne cherchez pas à

nier... et vous me le laissez ignorer..... Voyons, que dois-je craindre ?

— La police, répliqua brusquement le vieux capitaine.

— Je ne suis coupable d'aucun crime, je n'ai rien fait, pourquoi me persécuterait-on ?

— Et votre fils, pauvre mère, votre fils auquel vous ne songez pas !

— Ne m'avez-vous pas dit hier au soir que vous trouveriez un bon avocat qui se chargerait de le faire acquitter ?

— Fichtre ! je l'ai dit, et je le pensais... mais les événemens ont tourné autrement qu'il était permis de le supposer..... Dimanche dernier, nous n'avons pu voir Frédéric au parloir... vous vous le rappelez !

— Certes ! et en nous refusant l'entrée de la prison, le guichetier nous a dit que notre permission n'était plus valable, qu'il

fallait la faire renouveler, et vous vous êtes chargé de remplir cette formalité...

— Inutile, absolument inutile, reprit le vieux capitaine, car l'hôtel de la Force ne sert plus de prison à votre fils; il a été transféré, il y a sept jours, à l'Abbaye.

— A l'Abbaye! répéta Isabelle, ne m'avez-vous pas dit, capitaine, que c'était une prison militaire?

— Justement, et ce n'est pas devant une cour d'assises que notre pauvre Frédéric a eu à se justifier d'un complot ourdi par des rêveurs, des têtes folles!... c'est devant un conseil de guerre qu'il a été traduit...

— Un conseil de guerre!... et je l'ignorais, moi, sa mère!

— Oh! ce sont des gredins, d'infâmes gredins! articula énergiquement le vieux capitaine; condamner un homme sans l'entendre... le condamner à mort.

Cette dernière phrase s'échappa involontairement des lèvres du vieux capitaine, et resta muet de surprise, de douleur, en voyant le désespoir de la pauvre mère, désespoir que son indiscrétion venait de provoquer.

Il y eut un moment de silence.

Isabelle s'efforça de surmonter son chagrin pour ne s'occuper que de son fils.

— Capitaine, dit-elle après avoir réfléchi, vous devez comprendre que maintenant il me faut la vérité, la vérité tout entière... Vous avez parlé d'exécution et de moyens de l'empêcher... Que savez-vous, que pouvez-vous faire?

— Ce que je sais, répliqua le vieux capitaine avec émotion, c'est que notre pauvre Frédéric a été condamné à mort... aujourd'hui même, et qu'il sera exécuté dans les

trois jours..... c'est l'usage. Quant aux moyens d'empêcher ce malheur, ils se réduisent à ceci : Nous sommes une soixantaine d'officiers qui nous connaissons, et je puis dire que nous pouvons compter les uns sur les autres... Nous réunir est chose facile... et une fois sur le lieu de l'exécution... qu'est-ce qu'un piquet d'escorte ! Une vingtaine de conscrits qui ne nous opposeront aucune résistanec.

— N'est-il que ce moyen d'arracher mon fils au supplice? demanda tristement Isabelle.

— Un recours en grâce... bien appuyé... chaudement recommandé par quelqu'un de haut placé... quelqu'un qui approche du roi...

Isabelle accueillit cette idée avec avidité, car elle songeait à son époux, au marquis de Longpont qui ne pourrait se refuser

d'intercéder pour son fils, son unique héritier.

— Vous avez raison, dit-elle au capitaine, je crois qu'avant tout il faut implorer la clémence du roi en faveur de mon pauvre Frédéric... Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais...

— Point de prières, et abusez... je suis entièrement à votre service.

— Quelques minutes seulement, le temps d'écrire une lettre.

— Ecrivez-en dix, vingt, trente, si c'est votre fantaisie, dit le vieux grognard d'un ton de bienveillance, je suis là, et j'attends.

Isabelle traça ces mots à la hâte :

« Frédéric,

» Notre fils, accusé de complot, a été
» condamné, aujourd'hui, par un conseil
» de guerre, à la peine de mort. Vous de-

» vinez toute l'horreur que j'éprouve en
» écrivant ce mot. Vous pouvez, vous devez
» le sauver. On m'assure qu'une demande
» en grâce, présentée au roi, serait favora-
» blement accueillie; rédigez cette sup-
» plique au nom de votre fils, ex-sous-lieu-
» tenant d'infanterie; je compte les mi-
» nutes, Frédéric, et cet infortuné attend,
» dans un cachot, sa dernière heure.

» Au nom du ciel, souvenez-vous, enfin,
» que vous êtes père, et que c'est votre fils
» qu'on veut immoler. »

Et elle signa : Isabelle de Longpont.

Le vieux capitaine se chargea de porter cette lettre à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et de revenir le lendemain matin de bonne heure pour accompagner Isabelle à la prison de l'Abbaye.

Isabelle s'était dit :

— Ils ne pourront me refuser la grâce d'embrasser mon fils !

XXI.

Le marquis de Longpont n'était revenu que fort tard dans la soirée, et il y avait à peine vingt minutes qu'il était rentré, quand le vieux capitaine remit la lettre d'Isabelle à son concierge.

Le marquis était dans l'appartement de

sa sœur, qui le questionnait sur l'emploi d'une journée passée loin d'elle; de Longpont lui raconta qu'en sortant de l'hôtel il avait été salué par un éclat de rire vraiment infernal, et que, pour se soustraire à cette insultante gaîté, il avait précipité sa course et stimulé l'ardeur de son cheval, mais qu'en descendant de cabriolet à la porte de son notaire, le même éclat de rire était venu le troubler, et qu'alors seulement il avait remarqué qu'il avait été suivi par un fiacre dont la portière venait de s'ouvrir pour livrer passage à son ancien piqueur, à cet André, qu'il regardait comme son mauvais génie.

Au nom d'André, la comtesse réprima un sourire moqueur qui errait sur ses lèvres, et ce ne fut pas sans émotion qu'elle dit :

— Cet homme odieux vous a parlé de

moi, sans doute, et il ne vous en a dit que du mal?

— Il ne m'a point parlé de vous, reprit Frédéric, mais de moi seulement... Oh! le drôle s'intéresse tout particulièrement à ma destinée... N'a-t-il pas eu l'audace de me faire des reproches..... et de me conseiller... comme on menace... de reprendre au plus vite ma femme et mon fils... Décidément, cet homme-là est possédé de la manie du ménage... et il n'a pas su conserver le sien.

— Parce que je ne l'ai point voulu, marquis de Longpont, dit la comtesse avec le ton de la dignité; les lois me protégeaient contre son ressentiment, comme elles nous protégent encore contre le dépit et la colère de cette femme que vous n'osez répudier.

— Eh! ma sœur, vous en parlez à votre aise, et comme une personne qui ignore ce qu'on

dit et ce qu'on fait!... Le divorce auquel vous me conseillez de recourir, le divorce va être rayé de nos codes... une ordonnance royale abroge cette loi, et je puis vous certifier que Sa Majesté apprendrait, avec la plus vive douleur, que je me suis mis dans la situation de rompre aussi scandaleusement avec la femme à laquelle j'ai donné et mon nom et un titre.

— Vous avez donné! répéta ironiquement la comtesse; dites qu'on vous a contraint de contracter ce mariage, et que les circonstances...

—Comtesse de Beaulieu, un gentilhomme ne doit jamais fléchir devant la nécessité, cette loi des esprits faibles; j'ai eu le tort de ne point jouer ma tête contre la dénonciation d'un misérable qui convoitait notre fortune, et ce tort, je l'expie par un mariage qui fait mon désespoir.

— Et qui ne vous empêche pas, toutefois, de rechercher en mariage mademoiselle de Bournonville.

— Laissez-moi donc tranquille avec ce ridicule projet de mariage, dit le marquis avec humeur ; c'est encore vous, ma sœur, qui avez eu la charitable idée de me placer dans une situation difficile en exagérant, au sein de cette famille, les ennuis de mon célibat... C'était lui dire : « Mon frère est à marier ! » Et alors M. de Bournonville a songé à moi pour devenir l'époux de sa charmante fille..... Grand merci ! je n'ai nulle envie de changer ma situation, d'aliéner ma liberté... Je suis garcon, et ma foi, je vivrai en garçon !

— Mais c'est immoral, mon frère, et monsieur l'abbé me disait, à ce sujet, des choses...

— Fort édifiantes, interrompit brusque-

ment le marquis; je me plais à croire, ma sœur, que monsieur l'abbé ne songe point à semer le trouble et la désunion entre nous; car s'il en était ainsi, vous m'obligeriez de chercher un autre confesseur... ou d'interdire à celui-ci l'entrée de mon hôtel...

La comtesse allait répliquer sur le même ton, quand Saint-Jean, le valet-de-chambre du marquis, vint interrompre cette conversation.

Il apportait la lettre qu'Isabelle venait d'envoyer.

Le marquis reconnut l'écriture, et son visage s'assombrit en lisant ce que sa femme lui écrivait; une contraction nerveuse, que Pauline prit pour une envie de rire, décomposa ses traits, et il murmura sourdement:

— Mon fils!... elle me parle, elle m'implore pour mon fils!

Et il se laissa tomber sur un fauteuil, et couvrit son visage de ses mains. La comtesse, alarmée de voir son frère dans cet état, s'apprêtait à sonner Saint-Jean, qui s'était secrètement éloigné, mais le marquis lui dit d'une voix émue!

— N'appelez pas! je vous défends de sonner!

La lettre, qu'il serrait convulsivement, s'échappa de sa main; Pauline la ramassa et lut d'un œil sec, l'épouvantable nouvelle qui s'y trouvait relatée.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, voilà qui dérange vos projets... Ce malheureux, dans son interrogatoire, aura prononcé votre nom...

— Il a le droit de le porter, comtesse de Beaulieu.

— Eh! monsieur, ce n'est pas moi qui lui contesterai ce droit, puisque vous, vous! marquis, ne songez point à le lui disputer...

suivez vos penchans, mon cher frère, agissez à votre fantaisie; allez, allez aux Tuileries pour vous jeter aux pieds du roi et demander la grâce de ce conspirateur, de votre fils qui a été élevé dans des idées qui ne sont pas les vôtres... Allez, marquis, compromettez notre avenir à tous deux, et interdisez-vous, par cette folle démarche, l'accès du château où je vous défie de reparaître, après avoir avoué hautement que vous avez un fils qui a conspiré le renversement de la monarchie...

— Sa jeunesse n'est-elle donc pas une excuse suffisante!

— Qui vous dit le contraire? Certes! à vingt ans, on peut concevoir de criminels desseins, et dire ensuite, pour sa justification: Ma jeunesse n'est-elle pas une excuse suffisante!

— Trêve d'ironie, comtesse de Beaulieu,

dit le marquis avec hauteur, je ne suis pas d'humeur à supporter patiemment vos sarcasmes.

— Croyez-vous, marquis, que vos boutades me réjouissent l'ame?..... De grâce, ne m'importunez plus avec vos doléances conjugales; désormais je ne veux rien savoir.

— Et cependant vous ne m'épargnez pas les questions indiscrètes.

— Il se fait tard, mon frère, et j'ai besoin de repos, dit Pauline d'un ton dolent.

Le marquis ne répliqua pas, et sortit de l'appartement de sa sœur en se demandant ce qu'il devait faire; l'insensibilité révoltante de Pauline avait réveillé dans son cœur des sentimens affectueux pour celle qu'il s'efforçait d'oublier; avec plus d'adresse et moins de dureté, la comtesse de Beaulieu eût atteint le but et décidé son frère à ne faire aucune

démarche en faveur de ce fils qu'elle-même ne voulait point reconnaître pour son neveu ; son inflexibilité irrita le marquis, et en se mettant au lit, il se promit de ne plus la consulter, et d'agir d'après sa propre impulsion.

Quand le marquis s'éveilla, midi sonnait à sa pendule, et M. de Bournonville, qui s'intitulait déjà le beau-père du dernier des Longpont, entrait dans la chambre à coucher de son futur gendre, en disant :

— J'ai respecté votre sommeil, marquis; mais au premier coup de votre sonnette, je suis entré sans laisser à votre valet-de-chambre le temps de m'annoncer..... Les bonnes nouvelles ne sauraient être connues trop tôt, ajouta-t-il en s'asseyant auprès du lit du marquis, et je viens vous en apporter d'excellentes... Tenez, lisez le *Moniteur*... « *Actes officiels*... Le marquis de Longpont,

colonel d'infanterie, promu au grade de maréchal-de-camp. »

— Maréchal-de-camp ! répéta le marquis, mais c'est de l'avancement.

— Que vous devez bien un peu à mes sollicitations, reprit M. de Bournonville d'un ton protecteur; on sait au château que vous allez épouser une Bournonville, et vous comprenez, marquis, que cette alliance attirera sur votre maison les faveurs ministérielles; votre dévoûment à la cause royaliste est bien connu; quant au nôtre, nous en avons donné assez de preuve pour qu'il ne soit point permis de suspecter nos sentimens.

Le marquis fit un signe d'adhésion, et se renversa vers la ruelle de son lit, afin d'atteindre le cordon de la sonnette, qui devait avertir son valet-de-chambre qu'il voulait se lever.

Saint-Jean entra ; il apportait les journaux, et les jeta sur le guéridon en disant :

— Le conseil de guerre a condamné hier un conspirateur à mort... Les Bonapartistes doivent être furieux.

— Oui, en effet, reprit M. de Bournonville, le ministre de la guerre m'a dit quelques mots de cette affaire-là ; un fou de vingt ans, qui avait rêvé le retour de Bonaparte, et qui espérait soulever la garnison de Paris... Sa mort servira d'exemple, et rabaissera la jactance des officiers en retraite qui pullulent dans la capitale.

Le marquis était resté immobile sur son lit ; les paroles qui venaient de frapper son oreille l'affectaient douloureusement, car elles lui rappelaient la promesse qu'il s'était faite la veille, et qu'il avait oubliée ; un profond soupir s'échappa de sa poi-

trine; et, pour échapper aux réflexions pénibles que faisait naître la condamnation à mort de son fils, il ordonna à son valet-de-chambre de l'habiller; et pendant que Saint-Jean le coiffait, le marquis eut envie de chercher querelle à M. de Bournonville, dont l'importune présence l'obsédait, et qui, pour se donner une contenance moins embarrassée pendant qu'on habillait son futur gendre, s'était mis à lire à demi-voix la séance du conseil de guerre qui était insérée dans le *Moniteur*.

Les réflexions désobligeantes, pour l'accusé, dont M. de Bournonville accompagnait sa lecture, les sourdes exclamations, qui témoignaient de ses sympathies et de sa haine, cette petite critique niaise, à laquelle il se livrait sans contrôle, ne pouvaient que déplaire au marquis de Longpont, alors que le vieux noble croyait flat-

ter ses idées et ses opinions; aussi, fut-il étrangement surpris de se voir en butte aux attaques de son futur gendre, qui ne se gêna point pour lui dire sa façon de penser touchant le mariage qu'on voulait lui faire contracter en dépit de lui-même.

M. de Bournonville écouta d'abord sans comprendre; mais quand il fut bien convaincu que son futur gendre repoussait avec dédain l'honneur qu'il croyait lui faire en lui accordant la main de sa fille, il s'écria d'un ton courroucé :

— Marquis de Longpont, si vous avez de l'humeur, sachez que je ne suis pas fait pour la supporter.

— Comme il vous plaira, monsieur, répliqua le marquis; quant à moi, sachez-le bien, je suis las d'être un objet de convoitise pour votre famille... Cherchez ailleurs un époux pour votre fille; car, bien cer-

tainement, vous ne me trouverez jamais disposé à profiter et de l'honneur et des avantages que vous voulez me faire.

— Marquis de Longpont, dit M. de Bournonville avec le ton de la colère, vous vous repentirez de votre refus.

Et il se dirigeait vers la porte, quand Pauline entra.

— Cette femme est encore là, dit-elle avec humeur; en vérité, mon frère, n'aurez-vous donc pas le courage de lui dire en face que vous voulez vivre seul, et que ce serait vainement qu'elle essaierait de faire reconnaître ses droits... Je ne vous conseille point de l'abandonner, il y aurait de l'inhumanité à ne pas venir à son secours dans la situation pénible où elle se trouve... Une pension, et la promesse qu'elle quittera Paris, voilà ce qu'on peut lui promettre et exiger d'elle.

— Je vais lui parler, madame, dit le marquis avec le ton de l'émotion.

Et il sortit.

— Restez, monsieur de Bournonville, lui dit Pauline d'un ton gracieux, j'ai une prière à vous adresser et un service à demander à votre charmante fille.

Il s'agissait de futilités, d'une souscription religieuse, d'un sermon à entendre et d'une quête à faire. Nous laisserons la comtesse s'entretenir avec M. de Bournonville, et nous suivrons le marquis de Longpont qui vient d'entrer dans l'antichambre où Isabelle attend depuis dix heures du matin — et midi était sonné — que son époux soit décidé à la recevoir.

— Je n'espérais plus, Frédéric, lui dit Isabelle avec le ton de la douceur.

Le marquis s'était arrêté à quelques pas d'Isabelle; il la contemplait, et son regard

surpris exprimait énergiquement cette pensée, que sa bouche murmurait à voix basse :

— Quel changement ! grand Dieu ! combien elle est vieillie !

Il croyait, sans doute, que vingt années de séparation n'apportaient aucun changement sur le visage d'une femme ! Son étonnement le retint à la même place ; on eût dit, à le voir, qu'il n'osait faire un pas.

— Eh ! quoi, pas un mot, dit tristement Isabelle, sommes-nous donc deux étrangers qui nous voyons pour la première fois !

Le marquis fit un mouvement, ouvrit la bouche, et d'un air embarrassé il prononça ces mots :

— Certainement, madame..... — et il s'interrompit pour se dire : Décidément, je

ne puis!... quelles manières communes! quelle tournure disgracieuse!... et il éleva la voix, et, d'un ton dégagé, il ajouta :
— Vous m'avez écrit hier au soir.

— Oui, Frédéric, et voilà trois heures que j'attends, dans votre antichambre, une réponse à ma lettre... On m'avait dit que vous étiez sorti, et je m'en applaudissais... Vous aviez une grâce à demander au roi, et je ne devais pas douter de votre empressement à supplier Sa Majesté d'épargner les jours d'un malheureux, victime d'une dénonciation, et innocent du crime pour lequel il a été condamné à mort... Ce malheureux est votre fils, et je me disais : « Un père ne laissera pas égorger son enfant quand il peut le sauver!... » Et je me trompais... Oui, Frédéric, je vous croyais encore, malgré votre abandon, malgré cette inconcevable insensibilité dont vous m'avez

donné tant de preuves, je vous croyais homme de cœur... Et je me trompais... Notre fils est condamné depuis hier... vous ne l'ignorez pas, et d'ailleurs ma lettre a dû vous instruire de l'épouvantable malheur qui nous frappait dans ce que nous avons de plus cher... dans notre fils... Et vous vous éveillez à midi... et le malheureux qui vous doit la vie agonise en ce moment... et dans quelques heures, on viendra troubler la solitude de son cachot pour le traîner au supplice... Mais ne m'entendez-vous pas, Frédéric !

Le marquis releva fièrement la tête, et dit :

— Je vous entends parfaitement, madame, et je vous avoue que c'est avec le plus vif regret que je me vois l'objet de reproches amers et de suppositions injurieuses pour mon caractère... Si je ne suis

pas encore sorti de mon hôtel, si je n'ai pas jugé à propos de faire la démarche que vous me prescriviez impérieusement dans votre lettre... c'est qu'elle est inutile.

— Inutile! eh quoi! il était inutile de solliciter la grâce de votre fils!

— Son crime est de ceux qu'on ne gracie pas.

— Frédéric de Longpont, convenez franchement que vous êtes enchanté... je ne saurais trouver un autre mot... de savoir que votre fils n'a plus que quelques heures à vivre... « Quand il ne sera plus, vous êtes-vous dit, je me débarrasserai facilement de sa mère... » En effet, qu'est-ce que la volonté d'une femme? un faible obstacle qu'on surmonte ou qu'on brise... Et quand cette femme a souffert pendant vingt années sans se plaindre, quand elle a su cacher à tous les yeux et sa misère et

l'indigne conduite de son époux, il est permis d'espérer qu'elle gardera encore un silence que je puis nommer un silence religieux..... Cette espérance a pu vous dicter la réponse que vous venez de me faire... Eh bien! marquis de Longpont, il faut que je vous détrompe... il le faut, et pour vous et pour moi...

Le marquis tressaillit, car il y avait une menace dans le sens des paroles qu'Isabelle venait d'articuler avec une sombre énergie; il eut peur de son exaltation, et il s'efforça de la calmer et de lui faire entendre raison; mais ce qu'il jugeait capable de l'apaiser ne fit que l'irriter, et aux mots de *pension* et de *département éloigné*, elle s'écria :

— N'y comptez pas! ah! vous voulez me faire quitter Paris?..... Et pourquoi? pour vous laisser toute liberté... Mais vous

en profiterez pour commettre un crime... pour épouser une autre femme alors que vous n'êtes plus libre... Essayez cependant, et vous verrez si la marquise de Longpont fera bon marché de ses droits...

— Du scandale, dit ironiquement le marquis; en vérité, madame, ce n'était pas la menace à la bouche qu'il fallait m'aborder... J'étais favorablement disposé... et maintenant, je vous avoue que mes sentimens à votre égard ne sont plus les mêmes... Vous parlez de vos droits, de mon abandon, et de mon inconcevable insensibilité... Vos droits!... avez-vous perdu le souvenir du passé? Vous invoquez ce titre d'épouse et de mère, et vous ne vous rappelez pas qu'il m'a fallu vous donner le premier pour me soustraire au dernier supplice... Moi aussi j'ai été victime d'un complot domestique..... d'un complot qui a fait

d'une maîtresse ma femme légitime... la première liaison, que je puis qualifier du nom d'amoureuse intrigue, a eu des conséquences funestes pour vous... un enfant a vu le jour..... c'est un de ces malheurs, hélas! bien communs dans la vie d'une jolie femme... Mon abandon ne devait pas vous surprendre... Il ne me convenait pas de vivre plus long-temps dans une étroite intimité avec la femme de chambre de ma sœur.

— Vous osez me reprocher cette domesticité... qui ne m'humilie pas, moi; car je me souviens que je ne suis entrée au service de votre sœur que par amour pour vous, Frédéric, qui étiez jaloux alors, et qui aviez imaginé ce beau moyen pour m'avoir sans cesse près de vous... Et voilà comme je suis devenue la femme de chambre de votre sœur Pauline, qui ne m'épargnait

point les humiliations... Ne me rendez pas la complice d'André, de cet homme qui fut votre beau-frère, car, en vous épousant, je n'ai fait que céder à ses menaces, à sa volonté, qui nous subjuguait tous les trois, votre sœur, vous et moi.

— C'est une partie qui a été jouée habilement, dit le marquis en souriant.

— Brisons-là, monsieur, reprit Isabelle, le passé n'est plus rien pour moi, le présent seul m'occupe... Je suis entrée chez vous avec un espoir au cœur... Le détruirez-vous, et sortirai je de votre hôtel en vous maudissant ?

— Je n'ai aucun crédit à la cour, madame, et le condamné aurait en moi un trop faible appui pour que votre tendresse, justement alarmée, puisse fonder quelque espoir sur la démarche que je tenterais de faire... L'audience que je solliciterais me

serait refusée... Il a été décidé que justice serait faite.

Isabelle ne put entendre froidement les paroles articulées par son époux, et la certitude de son malheur la trouva sans énergie pour le supporter; ses genoux fléchirent, et elle tomba sur le parquet en poussant un cri de désespoir, de terreur.

Le marquis s'approcha pour la relever; Isabelle était évanouie. Pendant quelques instans, il resta indécis, et ses regards erraient autour de lui et se reportaient, involontairement sans doute, sur cette femme qu'il avait tant aimée et qu'il venait d'accabler de ses dédains et de son mépris; son cœur lui disait : Il faut la secourir! mais son orgueil l'empêchait de faire un mouvement; quelques instans encore, et cette lutte intérieure allait décider peut-être de leur avenir à tous deux; mais la porte de

l'antichambre s'ouvrit, et André parut sur le seuil.

— Je vous avais promis de revenir, cria t-il au marquis de Longpont, mais je ne savais pas que ce serait aussi tôt... Les événemens en avaient ordonné autrement. Vous savez que votre fils, Frédéric de Longpont, sera fusillé ce soir à la plaine de Grenelle...

Et André avança dans l'antichambre et aperçut Isabelle qui était étendue sur le plancher...

— Morte? dit André en la montrant du doigt au marquis.

Celui-ci se contenta de soupirer bruyamment et de hausser les épaules. André se baissa, examina silencieusement la pauvre femme qui râlait péniblement, puis il se releva en disant :

— Elle n'est qu'évanouie, mais vous la

laisseriez mourir en ne la secourant pas... Toujours égoïste!... l'exil ne vous a point changé.

— Épargnez-moi vos sottes réflexions, sinon, je sonne mes gens et je leur ordonne de vous jeter à la porte de mon hôtel.

— Vos gens sont des lâches, auxquels je défends de mettre la main sur moi... Quant à vous, marquis, je vous regarde comme le dernier des hommes... vous n'avez pas pitié de votre sang!... Mais sonnez donc vos laquais, monsieur, car si vous tardez de quelques minutes, la marquise de Longpont va rendre le dernier soupir.

Et comme Frédéric ne bougeait pas de sa place, André s'approcha du cordon de la sonnette et l'agita si violemment qu'il lui resta dans la main.

Des valets accoururent d'abord, puis la comtesse et madame de Bournonville.

— Relevez madame la marquise, dit André d'une voix impérative, en s'adressant aux laquais, qui le regardaient d'un air ébahi.

La femme de chambre de la comtesse, qui traversait l'antichambre, fut la première à secourir la pauvre Isabelle, qui se tordait en poussant des sons inarticulés ; André, qui suivait avec anxiété, les effroyans progrès d'une crise dont les symptômes lui étaient inconnus, André, voyant que la pauvre femme ne reprenait pas l'usage de ses sens, demanda un médecin, et, cette fois, M. de Longpont fut le premier à répéter :

— Un médecin ! et qu'on se hâte !

La comtesse s'approcha de son frère, le

prit par le bras et lui dit d'un ton doucereux :

— A quoi bon rester là... ce spectacle est pénible... Venez, nous dînons aujourd'hui chez M. de Bournonville.

Le marquis se laissa conduire hors de l'antichambre, mais il ne voulut pas monter en voiture avant de connaître l'opinion du médecin, qu'il avait fait appeler. Le docteur se fit long-temps attendre, et quand il arriva, Isabelle était plus calme; elle ne pleurait pas et regardait, d'un air surpris, les personnes qui l'entouraient.

Après quelques minutes d'examen, après avoir adressé vingt questions, auxquelles Isabelle répondit avec incohérence, le docteur dit en hochant la tête :

— Cette femme a perdu la raison.

— Elle est folle! s'écria André d'une voix retentissante... Entendez-vous, laquais,

votre maîtresse, la marquise de Longpont, est folle !

Isabelle sourit niaisement, et dit en comptant sur ses doigts :

— Cinq heures!... cinq heures!... oui... je sais cela... ils me l'ont dit... ils le tueront... Moi aussi, je veux mourir! Le médecin fit un geste de compassion, et dit à André :

— Sa folie n'a aucun caractère dangereux ; mais il est à craindre qu'une nouvelle secousse ne vienne ou l'augmenter, ou terminer sa pénible existence.

Il parlait encore, quand le bruit des tambours retentit bruyamment dans l'hôtel ; Isabelle l'entendit très distinctement, son regard s'alluma, sa poitrine se souleva convulsivement, et elle répéta :

— Cinq heures!... cinq heures!... ah!... mon fils!

Elle voulut se lever, mais ses forces l'abandonnèrent, et elle retomba sans mouvement sur sa chaise.

— L'infortunée ne souffrira plus, dit le médecin ; son dernier souffle vient de s'exhaler.

— Allons! se dit André avec humeur, cette journée le débarrassera et de la mère et du fils!... Laquais, continua-t-il en élevant la voix, n'oubliez pas que cette femme est la marquise de Longpont, et que vous devez le respect à son cadavre!

En disant ces mots, André gagna la porte et sortit lentement.

XXII.

Pendant que la scène que nous venons de rapporter avait lieu à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et que le marquis de Longpont montait en voiture avec une précipitation que la mort prématurée d'Isabelle justifiait, car la terreur du marquis se li-

sait sur sa figure, dont la sinistre nouvelle venait de bouleverser les traits et contracter la bouche; pendant que la comtesse et M. de Bournonville s'efforçaient de dissiper ses remords, le condamné recevait, dans son cachot, la visite d'un prêtre de Saint-Sulpice, auquel on avait confié la triste mission de l'assister à sa dernière heure.

Au moment où cet ecclésiastique se présenta, le malheureux jeune homme écrivait à sa mère quelques mots d'adieux, de reproches, car on lui avait laissé ignorer la démarche faite par sa mère pour le voir, et le refus inhumain du directeur de la prison, qui avait allégué des ordres supérieurs pour justifier son inflexibilité.

L'ecclésiastique s'était avancé en disant d'un ton pénétré :

— Mon frère, je viens vous apporter les

consolations de la religion, et vous préparer à paraître devant Dieu.

Frédéric n'avait fini d'écrire, et du geste il imposa silence au prêtre ; celui-ci fronça le sourcil, et s'offensa du peu d'attention que lui prêtait le condamné, qu'il venait exhorter à mourir en chrétien ; son orgueil lui suggéra la cruelle pensée de rappeler au malheureux qu'il lui restait à peine le temps de se confesser.

— Dans quelques minutes ils vont venir, ajouta-t-il d'une voix lugubre.

Frédéric releva la tête, et répondit brusquement.

— Qu'ils viennent, monsieur l'abbé, ils me trouveront prêt à les suivre... Ce n'est pas la première fusillade à laquelle j'aurai assisté; mais, cette fois, il me faudra l'essuyer immobile et désarmé... Ma mort est une ignominie, et mes juges sont des bour-

reaux... Je suis innocent de fait, monsieur l'abbé, non d'intention... Les Bourbons ne tueront pas les idées !

— Mon frère, à cette heure suprême, vos emportemens sont une injure pour la Divinité... Détachez-vous des choses d'ici-bas, descendez dans votre conscience, et repentez-vous.

— Monsieur l'abbé, je ne suis ni impie ni athée... Je crois à Dieu, j'honore ses ministres; mais, au moment de mourir, qu'il me soit permis d'exprimer une juste indignation... Ma jeunesse vous dit assez que je n'ai point de fautes graves à me reprocher... et peu de temps me reste pour vous demander un service que vous ne me refuserez pas.

L'ecclésiastique fit un signe affirmatif.

— J'ai une mère, monsieur l'abbé; et Frédéric essuya une larme qui sillonnait sa

joue : j'ai une mère, la plus tendre et la plus dévouée... et elle ignore mon sort ; ce jugement a été si brusque... ils mettent tant de précipitation à exécuter la sentence qui me condamne, que je n'ai pu l'embrasser, lui dire un éternel adieu, et recevoir sa bénédiction... Oh! c'est infâme, n'est-ce pas ?

— La justice militaire est rigoureuse, dit froidement le prêtre.

— Elle punit et n'assassine pas! s'écria Frédéric; à eux la honte, à moi le martyre!

Un bruit sourd se fit entendre dans le corridor; le prêtre tressaillit et se rapprocha du prisonnier.

— Mon frère! articula-t-il d'une voix étouffée, ils viennent!

— Cette lettre pour ma mère, monsieur

l'abbé, ce sont mes adieux... Vous lui direz que je suis mort avec courage...

On ouvrait la porte du cachot.

C'était le guichetier ; deux gendarmes le suivaient.

— On vous attend! dit le guichetier en s'adressant à Frédéric.

Le jeune sous-lieutenant éprouva un frémissement nerveux ; il sentit ses jambes qui fléchissaient, et il fut obligé de s'appuyer sur le bras du prêtre qui marchait à ses côtés, en récitant à voix basse la prière des agonisans. A la porte de la prison, un fiacre attendait le condamné, et une douzaine de gendarmes à cheval caracolaient autour de la voiture, le sabre au poing. Frédéric s'était remis de son émotion, et il monta lestement dans la voiture, où deux gendarmes étaient déjà assis ; le prêtre se plaça auprès du condamné, la portière se

referma, et le cri : *en avant !* retentit sur la place ; le fiacre s'ébranla et partit, mais au pas, car le peloton qui était désigné pour l'exécution marchait derrière la voiture.

Pendant le trajet de l'Abbaye à la plaine de Grenelle, Frédéric s'entretint avec vivacité de l'effet moral que sa condamnation produirait ; il blâma le gouvernement de lui faire les tristes honneurs du martyre politique, à lui, chétif et obscur... La voiture cheminait toujours ; tout-à-coup elle s'arrêta au coin d'une rue : c'était la rue du Bac !

A vingt pas de là était l'hôtel du marquis de Longpont.

Ce souvenir, qui se présenta à l'esprit de Frédéric, bouleversa ses idées ; une vive rougeur colora ses joues, ses yeux lancèrent des éclairs, et il murmura :

— Mon père! je mourrai sans avoir connu mon père!

De ce moment, et jusqu'à la plaine de Grenelle, Frédéric garda un morne silence; son attitude fit dire aux gendarmes, qui étaient dans la voiture, que le camarade craignait de faire le grand voyage; et quand le fiacre s'arrêta au milieu du bataillon carré formé par le régiment qui, deux heures auparavant, avait passé, tambour battant, dans la rue Saint Dominique, Frédéric poussa un profond soupir, et pressa la main du prêtre en disant :

— Monsieur l'abbé, je vous remercie; consolez ma mère... et il ajouta en se penchant à son oreille : Priez pour ceux qui abandonnent leurs enfans!

Un roulement de tambours résonna dans les airs, en même temps que ce commandement : «Garde à vous! à vos armes!»

Un long frémissement agita cette masse d'hommes, et un cliquetis sourd et sinistre fut le prélude des apprêts de l'horrible scène qui allait avoir pour dénouement la mort d'un pauvre insensé de vingt ans!

Les gendarmes conduisirent le condamné à l'extrémité du carré qui avait été formé, et qui s'ouvrit pour livrer passage au plomb homicide. On voulut faire agenouiller Frédéric, il s'y refusa.

— Debout! dit-il d'une voix ferme.

Un gendarme lui présenta un mouchoir.

— A quoi bon? dit Frédéric en le repoussant du geste; j'ai su commander le feu quand il s'agissait de tirer sur les Autrichiens, et voir la mort en face... Voyez, je ne tremble pas.

L'officier qui commandait le peloton fit apprêter les armes, et au troisième roule-

ment, le mot : *Feu!* fut articulé par deux bouches à la fois.

Un cadavre gisait sur le sable, criblé de balles, horriblement défiguré.

Le régiment défila lentement devant ce corps inanimé, et regagna sa caserne.

Justice était faite!

Pendant plus d'un mois, et dans tous les cafés de Paris, un homme de cinquante ans environ, cheveux grisonnans, visage ridé, maintien hardi, et dont la mise annonçait une sorte d'aisance; cet homme racontait à qui voulait l'entendre, l'histoire du sous-lieutenant qui avait été fusillé à la plaine de Grenelle, pour avoir conspiré

contre les Bourbons, que son père, le marquis de Longpont, servait en bon et loyal courtisan; les détails de cette histoire étaient de nature à piquer vivement la curiosité, car l'indiscret narrateur mettait à découvert la vie d'un de ces défenseurs du trône et de l'autel; un journaliste trouva matière à scandale, et l'exploita dans sa petite feuille, qui fut poursuivie pour diffamation, à la requête du marquis de Longpont.

Un jugement de police correctionnelle vengea le gentilhomme outragé dans son honneur, et le journaliste se vit condamné à un mois de prison pour n'avoir pu fournir la preuve des faits qu'il avait avancés.

Le petit vieillard, qui courait les cafés, lut dans les journaux ce jugement et cette condamnation, et un des garçons, qui l'a-

vait baptisé du surnom de *Gazette ambulante*, l'entendit s'écrier d'un ton joyeux :

— C'est du scandale ! tant mieux ! Foi d'André! je veux suicider le frère et la sœur de cette manière... et la loi n'a pas prévu ce genre de délit.

Les Cent-Jours ravirent à André le plaisir qu'il se promettait. Le marquis de Longpont fut mis en activité, et on l'envoya à la rencontre de Napoléon, qui traversait la France au pas de course, entraînant avec lui les régimens qu'on lui opposait. Le nouveau général fut bien mal inspiré, et la démonstration qu'il voulut faire lui devint fatale; les troupes, qu'il commandait, refusèrent de tirer sur l'avant-garde du prisonnier de l'île d'Elbe, et le seul coup de feu qui déchira l'air à son brusque commandement, l'atteignit à la tête et le renversa de cheval.

La carrière militaire du général de division se termina aux portes de Grenoble.

Le guet-à-pens ou l'imprudence, dont le marquis de Longpont fut victime, devait être cruellement vengé par l'assassinat juridique du colonel du régiment, dans les rangs duquel se trouvait le soldat qui avait fait feu.

Un homme de cœur fut immolé à ses mânes.

L'histoire de la Restauration a conservé son nom.

Qui se souvient aujourd'hui de la famille de Longpont?

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

